



Jérémias Gotthelf

L'ÂME ET L'ARGENT
OU
UNE RÉCONCILIATION
(PREMIÈRE PARTIE)

Traduction : P. Buchenel
Illustrations : H. Bachmann

1901

édité par la
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE PREMIER <i>Un germe de discorde au sein d'une famille heureuse.</i>	3
CHAPITRE II <i>La discorde va croissant et l'amour paraît à l'horizon.</i>	36
CHAPITRE III <i>Un dimanche de communion.</i>	75
CHAPITRE IV <i>La réconciliation.</i>	97
CHAPITRE V <i>Un incendie et ses suites.</i>	127
CHAPITRE VI <i>Soins de jeune fille et sollicitude de vieille femme.</i>	148
CHAPITRE VII <i>Les fiançailles.</i>	183
Ce livre numérique.....	209

CHAPITRE PREMIER

Un germe de discorde au sein d'une famille heureuse.



C'est une fleur délicate que le vrai bonheur ; mille insectes malfaisants bourdonnent autour d'elle ; un souffle impur lui est un coup de mort. L'homme en est le jardinier prédestiné, heureux s'il s'acquitte de cette tâche avec fidélité ; mais combien peu la comprennent ! Combien, au contraire, déposent de leur propre main le poison mortel au fond de son calice délicat, combien voient, sans s'en soucier autrement, les insectes malfaisants s'y poser, combien même éprouvent un certain plaisir à contempler l'œuvre destructive de l'essaim dévorant, dont le contact fait pâlir rapidement la pauvre fleur ! Heureux qui sait ouvrir l'œil à temps et, d'une main diligente, préserver la fleur

en tuant l'ennemi ; il sauvegarde sa propre paix et prépare le salut de son âme, deux choses qui tiennent ensemble comme le corps et l'âme, comme le temps et l'éternité.

Dans la campagne bernoise on trouve en grand nombre des fermes cossues et de riches villages de paysans ; dans ces fermes vivent de respectables couples d'agriculteurs, réputés au loin pour leur crainte de Dieu et l'éducation solide qu'ils donnent à leurs enfants ; il y a là, soigneusement conservés dans les chambres hautes et les greniers, dans les armoires et les coffres, de véritables trésors, desquels notre génération actuelle, légère et avide de plaisirs, ne se fait aucune idée, elle qui convertit tout en argent parce qu'il lui en faut beaucoup. À côté de ces approvisionnements on a d'ailleurs pour les cas imprévus qui se présenteraient dans la famille ou dans le voisinage, une certaine réserve en argent dont on ne trouverait guère l'équivalent, bon an mal an, chez maint gros personnage. Cet argent n'a généralement pas de place qui lui soit spécialement réservée ; semblable à un esprit familier, mais de la bonne espèce, il voyage d'un bout à l'autre de la maison ; il est tantôt ici, tantôt là, souvent partout à la fois, à la cave, au grenier, dans la chambre de derrière, dans l'arche aux fruits secs, et à une demi-douzaine d'autres endroits. Une pièce de terre est-elle à vendre, on l'achète, pour peu qu'elle soit avantageuse au domaine, et on la paie comptant. Des dettes, le père ni le grand-père n'en ont jamais contracté ; ils ont toujours payé comptant, et cela de leur propre argent. Et quand un parent, un ami ou un honnête habitant de la commune s'est trouvé à court d'argent ou a eu l'occasion de faire un coup de commerce, on lui a fait passer ce dont il avait besoin, non pour faire un placement, mais à titre de service momentané, pour un temps indéterminé, sans billet, sans spécification d'intérêts, de confiance et en bonne amitié, bref, à la garde de Dieu, et cela parce qu'on croyait encore en Dieu, comme de juste et de raison.

Le mari portait, pour aller à l'église ou à la foire, d'honnêtes vêtements de milaine ; la femme était la première sur pied

le matin et la dernière à l'ouvrage le soir ; elle préparait elle-même tout ce qui devait paraître sur la table à l'heure des repas et ne voulait pas qu'on portât aux porcs un seul seau de bouillie dans laquelle elle n'eût promené son bras nu jusqu'au fond.

Si vous voulez voir un échantillon de cette aristocratie du travail et de l'honnêteté, il faut vous transporter à Liebiwyl ; nous ne parlons pas du hameau de ce nom dans la paroisse de Köniz, ignorant d'ailleurs si vous y trouveriez l'échantillon dont il s'agit. À Liebiwyl donc, vous verrez une grosse ferme en plein soleil, avec des fenêtres qui scintillent au loin et une façade resplendissante de propreté, parce que tous les ans on la lave avec la pompe à incendie ; aussi paraît-elle encore neuve, bien qu'elle soit vieille de quarante années, preuve qu'un bon lavage est utile partout, même aux habitations.

Un peu au-dessous du toit vous remarquerez une galerie faite de planches découpées avec art, et qui sert à de nombreux usages. Tout autour de la maison court une sorte de terrasse qui est pavée, devant les étables, de petits cailloux bien serrés les uns contre les autres et, devant les chambres, de dalles larges et épaisses ; plus loin s'élèvent des poiriers et d'autres arbres au feuillage épais. Une colline défend le tout des atteintes de la bise ; les fenêtres offrent une vue admirable des Alpes, dont les cimes puissantes restent insensibles aux atteintes du temps non moins qu'aux vicissitudes dont souffrent les hommes.

Le soir on voit à côté de la porte un homme assis sur un banc et fumant sa pipe ; cet homme est bien avant dans les soixante, mais personne ne les lui donnerait. Quelquefois aussi on voit sur le seuil une femme de haute stature, à la figure avenante, propre sur toute sa personne, échangeant quelques mots avec l'homme assis ; c'est la femme de ce dernier. Sous la remise, un garçon à la mine éveillée, au corps svelte et robuste, abreuve un couple de beaux chevaux bruns, pendant qu'un garçon plus âgé porte de la paille à l'écurie et qu'une jeune fille, occupée au jardin, lève la tête du milieu des légumes et des fleurs

pour demander à la mère s'il faut venir lui donner un coup de main, ou pour pester contre les taupes-grillons qui dévastent ses plantations de choux, contre les chats qui labourent ses carreaux de salades, contre les pucerons qui se collent à ses rosiers, ou encore pour interroger le père sur la meilleure manière de se débarrasser de ces intrus. Les domestiques et les journaliers reviennent du champ d'un pas tranquille ; les poules prennent l'une après l'autre le chemin du poulailler, pendant qu'un pigeon fait encore à ses colombes une cour empressée.

Tel est le spectacle qui se fût offert presque chaque soir au voyageur passant devant cette maison il y a environ cinquante ou soixante ans. Et si le voyageur eût demandé à un voisin ou à une vieille femme s'en allant les mains sous son tablier, qui étaient ces gens-là, le voisin ou la vieille femme eût répondu à peu près en ces termes :

— Ce sont de bien bonnes gens, et avec cela furieusement riches. Quand ils se sont mariés, il y a de cela trente ans, ils faisaient le plus beau couple qu'on eût vu de longtemps dans une église. Il y avait plus de cent voitures à la noce, sans parler des nombreux cavaliers ; c'est qu'alors on allait beaucoup plus à cheval qu'à présent ; les femmes elles-mêmes chevauchaient volontiers, surtout quand elles allaient à une noce. La fête a duré trois jours, et il y a eu à boire et à manger à bouche que veux-tu ; on en a parlé dans tout le pays. Il est vrai que les cadeaux n'ont pas manqué aux époux ; c'est au point qu'ils en ont eux-mêmes été presque épouvantés ; ils ont eu pour plus de deux jours à les recevoir et ont dû finir par mettre sur pied des gens pour leur aider. Au fait, il faudrait aller loin pour trouver une maison plus avantageusement connue, et l'on ne voit pas partout un aussi beau domaine entièrement payé, et dont les propriétaires possèdent en outre bien des mille livres d'argent prêté. Mais il faut dire aussi qu'ils ne gardent pas tout pour eux ; ces gens savent que quand on est riche on n'est que l'administrateur de ce qui appartient à Dieu, et qu'il faudra rendre compte un jour de ce qu'on a reçu. Jamais ils ne refusent d'être parrain et marraine.

Ce ne sont pas non plus de ceux qui pensent que les pauvres n'ont plus besoin de se chauffer depuis que le bois est devenu cher. Nulle part les domestiques ne sont mieux soignés ; c'est que ces gens ne s'imaginent pas que tout l'ouvrage doit se faire en un jour, ni que chaque goutte de lait pur qui passe sous le nez des ouvriers soit de trop. Bref, ce sont des gens de la bonne espèce et qui ont la paix entre eux ; on trouve rarement autant d'égards mutuels et de bonne harmonie toute l'année durant ; personne n'a entendu dire que l'un d'eux ait laissé échapper une parole méchante contre un autre. S'il y a sous le ciel des gens qui aient tout ce qu'ils veulent, ce sont ceux-là, et on ne trouvera guère une famille plus heureuse.

Ainsi jugeait le monde, et cela avec toute apparence de raison. Et pourtant il était vrai, ici comme ailleurs, que chacun a son fardeau à porter, que chacun trouve le sien lourd, et que tous les fardeaux se ressemblent en ceci, c'est qu'ils deviennent toujours plus lourds à mesure qu'on les porte plus longtemps et d'une manière ininterrompue.

À la vérité ces gens avaient vécu très longtemps ensemble au sein d'une félicité parfaite, ce qui ne les avait pas empêchés d'avoir, comme chacun, leurs petits tracas, mais ces tracas étaient restés chose passagère, n'avaient pas laissé de trace durable dans les esprits et n'étaient jamais venus à la connaissance des gens.

C'est chose curieuse que la facilité avec laquelle les biens temporels, qui sont si souvent une cause de discorde entre les hommes en général, peuvent diviser même des époux. Il n'y a qu'un instrument bien accordé qui soit capable de rendre des sons harmonieux, pour peu qu'il soit touché par une main habile ; en revanche, s'il est mal accordé, il sonnera faux sous la plus légère pression, même en étant manié par une personne entendue. Il semble que la vie conjugale devrait précisément être à l'abri de tout désaccord. Deux époux n'ont-ils pas les mêmes intérêts, ne possèdent-ils pas leurs biens en commun,

les dommages ne les atteignent-ils pas au même titre ? Mais il est malheureusement vrai que l'union et la discorde ont leur point de départ dans les cœurs plutôt que dans les circonstances extérieures.

— Oui, dira-t-on, cela peut arriver dans un ménage où toute la fortune vient du mari, la femme n'ayant rien apporté en dot et ne gagnant rien ; ou dans un autre où tout vient de la femme, et où le mari vit de ce qu'elle a apporté ; là il sera difficile de garder l'équilibre : l'un se croira le souffre-douleur et l'autre voudra qu'on se rappelle, à chaque kreutzer qui passe dans les mains de l'autre, quel est celui à qui il appartient et à qui on en est redevable.



On dira aussi : Parlez-moi d'un ménage où le mari est économe et la femme dépensière, où l'homme veut tirer parti de tout, tandis que la femme ne sait la valeur d'aucune chose et met tout sur sa toilette ; ou bien d'un ménage où l'homme a bon

cœur pendant que la femme est possédée du démon de l'avarice, où l'homme entend se conformer aux usages et à la bonne règle, pendant que la femme compte les grains de café et n'accorde rien à ses gens : il y aura là des guerres, cela ne peut pas manquer.

C'est encore vrai ; mais il y aura plus que des guerres, il y aura la discorde en permanence, chose pire que les guerres ; il y aura discorde non seulement à propos de tel ou tel défaut, mais pour de simples manies, fût-on d'ailleurs parfaitement d'accord sur les points essentiels.

Les époux dont nous parlons étaient aussi riches l'un que l'autre ; ils n'avaient donc rien à se reprocher mutuellement. Le mari avait eu le domaine en héritage avec peu de dettes, la femme avait apporté en dot quarante à cinquante mille livres. Aussi économes l'un que l'autre, ils dépensaient peu pour des choses inutiles et ne sortaient guère ; avec cela, ils avaient bon cœur, étaient serviables, officieux, bienveillants. Ils faisaient bourse commune, conformément à la vieille coutume campagnarde ; la femme avait, aussi bien que le mari, droit au tiroir où l'on mettait l'argent ; il n'était pas question de tenir un compte des dépenses et des recettes journalières ; le tiroir dont il s'agit n'avait qu'une clef, et quand l'un des époux demandait la clef à l'autre, celui-ci ne s'informait jamais du motif pour lequel il fallait de l'argent.

Christen, le mari, avait le tempérament calme ; une fois à l'ouvrage, il ne trouvait guère son pareil en fait d'habileté et de persévérance, mais il lui fallait du temps pour se mettre à l'œuvre.

Il ne redoutait pas de renvoyer un travail au lendemain, et ce qui ne lui convenait pas aujourd'hui lui convenait rarement déjà le lendemain. Quel que fût l'état du temps, il ne commençait jamais un des gros travaux de l'été en pleine semaine. Quand tout était en mouvement dans le voisinage, on l'entendait dire avec un calme parfait :

— Si le temps reste beau, nous nous y mettrons aussi lundi, mais je n'aime pas commencer ainsi au milieu de la semaine ; mon père ne l'a jamais fait, ce qui ne l'a pas empêché d'être un homme ; il serait heureux qu'on en eût encore beaucoup de cette trempe.

Et quand le temps n'était pas beau le lundi suivant, il attendait encore tranquillement pendant une semaine, disant qu'il n'avait jamais vu récolter de bon foin par le mauvais temps et que, quand il aurait assez plu, le beau temps reviendrait de lui-même. Il se trouvait naturellement ainsi le dernier prêt et manquait souvent de temps pour faire tel ou tel travail. Mais il pensait que ses gens ne lui feraient pas un crime de ne pas les tuer de travail en une journée, et qu'il fallait être raisonnable vis-à-vis de ses bêtes quand même celles-ci n'étaient pas de la même espèce que les gens ; pourquoi les avait-on d'ailleurs ? Il y avait des gens qui n'accordaient aucun repos à leurs bêtes ni à leurs gens, mais il ne voyait pas qu'ils lassent bien loin, étant obligés de donner au vétérinaire ou à l'équarisseur ce qu'ils avaient gagné en s'échinant.

Il était attaché à toutes les bêtes de son écurie, et chaque fois qu'il devait en vendre une, c'était comme si on lui eût demandé un morceau de son cœur. Aussi faisait-il peu d'argent de son bétail, et ne lâchait-il à aucun prix les animaux auxquels il était attaché.

Tout cela ne l'empêchait pas d'être serviable en toute occasion. Il ne refusait jamais un voiturage ou un cheval. La seule chose qu'il ne donnât pas volontiers c'était son argent ; il lui en coûtait toujours de faire une dépense : « On ne sait pas, disait-il, ce qu'il faut trimer pour l'avoir, et une fois loin, c'est toute une histoire de le retrouver. »

Anneli, sa femme, ne lui ressemblait guère en ceci. Elle avait été en son temps une fille dégourdie, qui se retournait trois fois pendant que les autres le faisaient une fois. Elle mettait courageusement la main à tout travail, et rien ne lui restait

collé aux doigts. Très réputée dans sa jeunesse pour son activité, elle avait conservé avec l'âge l'habitude d'être la première en tout et partout : « Il n'en coûte pas plus de peine, disait-elle, et on ne se fait pas une idée du temps qu'on gagne dans l'année en mettant courageusement la main à la pâte ; on s'en tire avec la moitié moins de monde. Ce n'est pas qu'on soit ladre, Dieu nous en préserve ! Mais quand on a des enfants, il est toujours bon de penser que la fortune se partagera entre eux, et si nous avons eu, nous autres, de la peine à nous en tirer avec tout le bien, comment nos enfants feront-ils avec la moitié ou le quart seulement ? Et puis, il y a toujours assez de pauvres auxquels il faut tendre la main et pour lesquels on n'a jamais trop. »



Au fait, Anneli était singulièrement charitable ; elle ne savait pas refuser, et elle se fût presque dépouillée de ce qu'elle avait sur le corps pour le donner. On pouvait en obtenir des vic-

tuailles à bouche que veux-tu ; l'argent même lui glissait entre les doigts, quand il se trouvait qu'elle en avait en poche au moment voulu. À toute heure du jour, on voyait des mendiants aller et venir autour de la maison, surtout des femmes portant de petits sacs. Les méchantes langues prétendaient bien qu'il y avait à cela deux raisons : la première était qu'elle aimait faire parler d'elle et passer pour meilleure que d'autres, la seconde, qu'elle tenait à savoir ce qui se passait ailleurs, et que la plus grosse aumône était pour celle des pauvresses qui savait lui raconter le plus de mauvaises choses sur le compte des voisines. Ainsi parlaient les autres femmes, sans doute par jalousie, et parce qu'elles-mêmes ne donnaient pas autant, ni de si bon cœur qu'Anneli.

Christen et Anneli étaient donc d'un même avis sur les points essentiels ; tous deux entendaient administrer leurs biens de manière à pouvoir en rendre un compte honnête à Dieu ; ils faisaient le bien, sans cependant oublier leurs propres enfants, mais chacun à sa manière. Christen se bornant à garder soigneusement ce qu'il avait, Anneli se trémoussant de son mieux pour tirer parti de tout, de manière à pouvoir secourir efficacement les malheureux.

Cette divergence de point de vue n'ôtait d'ailleurs rien à la bonne entente qui régnait entre les deux époux. Il arrivait bien quelquefois que Christen trouvât sa femme un peu trop bonne, trop portée à croire tout ce que les mendiants venaient lui bavarder ; il calculait que ce qui lui sortait ainsi des mains représentait une jolie petite somme, mais comme il ne se croyait pas obligé de dire tout de suite ce qui lui venait à l'idée, il avait le temps d'examiner les choses sous toutes leurs faces. « Après tout, pensait-il, chacun a ses défauts ; mieux vaut que la mienne soit trop bonne plutôt que trop méchante ; elle est d'ailleurs un modèle d'économie ; elle ne met rien sur sa toilette ; elle tient son ménage comme pas une ; elle sait, quand il le faut, travailler pour deux et n'a pas toujours besoin d'une servante par devant et d'une servante par derrière. Il faut lui passer quelque chose ;

on en voit assez qui dépensent beaucoup plus sans faire autant d'ouvrage. »

De son côté, Anneli sentait quelquefois le sang lui venir sous les ongles, quand un boucher offrait pour une vache un prix qu'elle se fût presque fait scrupule d'accepter, une vache qui ne donnait que peu de lait, et avec cela un lait de qualité médiocre, une vache qu'on ne pouvait pas traire longtemps, et dont la seule qualité était d'être une belle bête ! Et Christen ne pouvait s'en séparer, ne prenait pas l'argent et gardait la bête dans son écurie, où elle n'était bonne qu'à prendre la place d'une meilleure, tout cela pour qu'il fût dit que c'était la plus belle vache qu'il y eût dans plusieurs villages à la ronde, et qu'il fallait courir loin pour trouver sa pareille.

Et quand, par un splendide soleil, les blés étant aussi mûrs que possible, elle voyait Christen tranquillement assis devant la maison, parce qu'on n'était pas encore au lundi, ou commençant tout doucement à faire ses liens de paille, chose terminée depuis longtemps dans toutes les maisons, elle se sentait près d'éclater de colère. Puis, le lundi venu, tout le nombreux personnel que Christen jugeait nécessaire étant réuni, pendant qu'elle était occupée à cuire le dîner pour ces bouches supplémentaires, un nuage se tenait-il en un coin quelconque du ciel, Christen passait toute la matinée à tourner autour de la maison et à délibérer gravement avec ses gens s'il y avait lieu, étant donné le nuage en question, d'attaquer l'ouvrage ou non, et tout ce personnel se présentait-il de nouveau à table à l'heure de midi, sans qu'un épi eût été coupé, alors elle se sentait presque malade, et il lui semblait qu'un poids se logeât sur son cœur, lourd comme une grosse pierre. Mais elle secouait bientôt ces pensées : « Allons, pensait-elle, il paraît que tout homme doit avoir ses défauts comme ses peines.

Si Christen n'était pas ainsi, je n'aurais rien à supporter. Et qui sait si je n'aurais pas alors pis que cela ? C'est pourquoi je ne veux pas me plaindre ; d'autres femmes sont bien autrement

malheureuses, avec des maris qui dépensent tout sans leur permettre de toucher à rien. Et qu'est-ce que j'aurais de plus, si mon Christen était une petite perfection de paysan, toujours le premier prêt, mais méchant avec moi et les autres, exigeant en toutes choses, rapin sur toute la ligne, ne pensant qu'à l'argent et à l'épargne ? J'en connais des centaines avec lesquelles je ne voudrais pas changer ; si mon mari n'est pas le premier après son blé, il n'est pas non plus le premier derrière la table de l'auberge, et s'il est souvent le dernier à rentrer son foin, il n'est pourtant jamais le dernier à revenir de la foire ou d'une tournée quelconque. C'est pourquoi, tout bien compté, je n'ai qu'à me féliciter de mon mari, je ne connais aucun homme pour qui je voudrais l'échanger, et je croirais, en me plaignant, commettre un gros péché. »



CHRISTEN

Quand on raisonne ainsi, on ne se borne pas à se remettre au point, on est, par surcroît, en bon chemin d'être content de son sort ; on est capable d'une sincère reconnaissance envers Dieu, on ôte au malheur son aiguillon et aux défauts des autres leur acuité. Christen et Anneli étaient donc heureux et en voie de le devenir plus encore, parce qu'ils pesaient leurs personnes et leur sort à la balance de la reconnaissance, la seule qui doive intervenir dans les relations de l'homme avec Dieu.

Il arrivait sans doute aussi qu'une parole quelque peu vive échappât à l'un ou l'autre des époux, mais c'était d'une manière tellement voilée que des citadins babillards n'y eussent pas même pris garde. Ainsi, Christen était capable de dire à Anneli qui lui offrait de lui servir une tranche de viande dans la chambre du fond : « Eh, si tu en as encore ! » Elle sentait le coup, se rappelant avoir donné de côté et d'autre passablement de bons morceaux que Christen eût peut être mangés volontiers. En revanche, quand Christen piétinait sur place sans pouvoir se mettre à l'ouvrage, et que les nombreux journaliers étaient là sans rien faire, Anneli n'y tenait plus et laissait échapper cette observation : « S'il n'y a rien à faire pour eux, je serais d'avis qu'on leur fasse arroser les choux. ». Christen était piqué au vif, sachant bien qu'il n'en tenait qu'à lui que les ouvriers fussent occupés, et que sa femme avait quelque raison d'être inquiète à la vue de tant de gens qui entendaient être nourris et payés, et auxquels on ne donnait rien à faire.

Cependant les observations de ce genre étaient rares et on n'en prenait pas occasion pour faire des scènes et des récriminations, comme c'est facilement le cas entre gens très cultivés, où l'on se dispute entre mari et femme pour une demi-queue de poire, et cela en pleine société, jusqu'à ce que la femme prenne des crises ou tombe évanouie. Celui qui avait reçu l'atout se taisait, quoique touché au vif et réellement affecté ; mais la blessure, toute douloureuse fût-elle, ne suppurait pas et se cicatrisait assez promptement. Il y avait à cela deux raisons essentielles.

La première de ces raisons était la présence de la mère d'Anneli, qui habitait avec eux. C'était une femme de bon sens, qui aimait beaucoup son gendre. Elle avait demeuré précédemment chez un autre de ses gendres qui l'avait traitée avec rudesse et grossièreté, voulant qu'elle donnât tout et ne dépensât rien, qu'elle supportât tout et n'eût pas un mot à dire. Ici elle s'arrangeait à son gré. Christen la consultait comme si elle eût été sa propre mère, et quand il y avait dans la maison quelque chose de bon à boire ou à manger, il n'avait pas de repos qu'elle n'en eût pris sa part, quand même elle n'en avait pas envie. Avait-elle quelque bobo, vite il courait en personne chez le docteur, qu'il suppliait de faire de son mieux quoi qu'il pût en coûter, ajoutant que si la petite mère venait à manquer, il ne saurait réellement que devenir. La belle-mère voyait ainsi qu'elle n'était nullement à charge et qu'on tenait à elle, ce qui n'est généralement pas le cas. Quand donc elle voyait qu'une observation avait touché, qu'Anneli était irritée, pleurait peut-être, se plaignait qu'elle n'avait pas mérité cela, que ce n'était plus une vie, et qu'elle préférait mourir que de continuer sur ce pied, la belle-mère, bien loin de verser de l'huile sur le feu, faisait de douces remontrances :

— Allons, ma chère, pas d'histoires ! Tu ne sais pas ce que c'est que souffrir et, ne connaissant pas les grandes souffrances, tu t'achoppes à un simple petit mot. Anneli, Anneli, ne va pas te mettre cela sur la conscience ! Quand je vois de jeunes femmes faire tant d'histoires pour des bagatelles, j'ai toujours peur que le bon Dieu ne leur envoie quelque gros malheur, afin de leur montrer pourquoi il a donné les larmes aux hommes, et quand il est permis de se plaindre. Si tu avais passé par où j'ai passé, tu rendrais grâce à Dieu pour ces petits chagrins qui sont la preuve de son amour pour toi.

Là-dessus elle lui racontait un incident de sa vie, un échantillon de la manière de faire de son mari ou de son gendre ; elle disait comme elle avait dû se contenir pour ne pas aggraver le

mal. Ces sages paroles n'étaient pas toujours accueillies de la bonne manière par Anneli qui disait :

— Qu'est-ce que cela peut me faire que vous ayez été plus malheureuse que moi ? Ce n'est pas ce qui rend ma position meilleure, tant s'en faut...

Néanmoins, Anneli se laissait convaincre en dépit de ses protestations ; son irritation se calmait et son amour reprenait le dessus. Puis, une fois remise, elle plaisantait amicalement sa mère.

— On dirait vraiment que Christen est ton garçon : tu l'aimes plus que moi ; quoiqu'il fasse et dise, tu l'approuves ; et s'il s'avisait un beau jour de m'enlever le nez à coups de dents, je crois presque que tu prendrais la chandelle pour l'éclairer.

Cependant la mère s'entendait aussi à parler en faveur de sa fille. Quand celle-ci avait décoché à Christen quelque mot acéré, et que la mère s'apercevait que le trait restait enfoncé dans les chairs, elle trottait après lui jusqu'à ce qu'elle l'eût rejoint dans quelque endroit écarté et lui disait :

— Il ne faut pas vous fâcher ; vous savez bien qu'Anneli est d'un tempérament craintif ; c'est une chose dont je n'ai pu la guérir, quelque peine que j'aie prise. Mais elle n'y met pas de mal, et elle ne demande pas mieux que de vous voir content.

Christen n'était pas homme à se fâcher, d'autant plus qu'on cherchait à le remettre ; il ne connaissait pas cette manie, qu'ont certains sujets, de se monter la tête dans la proportion où on s'abaisse devant eux ; aussi répondait-il :

— Oh ! je ne suis pas fâché, mais cela me vexe de voir qu'Anneli se croie obligée de penser à ma place. On ne peut pas tout faire à la fois, et quant à tomber à bras raccourci sur l'ouvrage comme un taureau après un tas de gravier, ce n'est pas mon affaire. Je n'ai jamais vu qu'il en sorte grand'chose de bon. Et puis je sais que chacun a son genre, et qu'Anneli a bonne in-

tention. C'est pourquoi je ne lui en veux pas, quand même je suis quelquefois rudement pris à partie ; il faut se supporter l'un l'autre, chacun a ses défauts. Sinon, pourquoi serait-on dans ce bas monde ?

C'est ainsi que la belle-mère, pareille à un bon génie familial, apaisait la plupart des querelles, ou, pour mieux dire, comblait les petites crevasses qu'elle voyait s'ouvrir entre les cœurs. Sans doute, elle ne les apercevait pas toutes ou ne réussissait pas toujours à les aplanir avant que le soleil se couchât, ceci était l'œuvre d'un autre bon génie domestique.

Il existait alors une vieille coutume consacrée par les siècles, qui était propre à bannir des cœurs toute irritation et à conserver dans les ménages la bonne harmonie et la prospérité. Celui des deux époux qui se mettait le dernier au lit récitait à haute voix l'oraison dominicale, et il fallait que l'autre eût le sommeil bien dur pour ne pas s'éveiller et se joindre avec dévotion à cette prière. Et quand venait cette parole : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », et qu'il y avait discorde ou simplement mésintelligence entre le mari et la femme, c'était comme un appel divin qui faisait trembler les lèvres de celui qui parlait. Quand ensuite venait cette autre parole « Ne nous expose pas à la tentation, mais délivre-nous du malin », le regret, la confusion pénétraient dans les cœurs, on se rendait compte de sa méchanceté, on se demandait mutuellement pardon, on se promettait l'un à l'autre de mieux résister désormais à la tentation de l'emportement, et on s'endormait réconciliés et heureux. Puis, quand l'aurore du lendemain paraissait à l'horizon, on s'éveillait le cœur plein d'un nouveau courage. Il semblait qu'on se fût retrouvés tel qu'on était aux premiers jours de la vie commune, on était attiré l'un vers l'autre, on se cherchait involontairement du regard ; Christen était constamment en quête d'Anneli, et Anneli paraissait à chaque instant sous la porte pour voir un peu ce que faisait Christen.

Ainsi se passèrent des années au bout desquelles la bonne mère mourut. Ce fut un rude coup pour les époux, qui la regretèrent longtemps. Avec elle, en effet, s'en était allé un des bons génies de la maison, et Christen répéta souvent qu'on ne trouverait pas facilement une belle-mère aussi brave.

Quant à l'autre bon génie domestique, il ne mourut pas et continua à se manifester en rétablissant la bonne harmonie entre les époux et en leur aidant à supporter les peines que la vie leur apportait, car il y a de mauvais moments dans toutes les existences, de même qu'il y a des orages dans tous les étés et que, plus l'été est beau, plus les périodes orageuses sont redoutables.

Dieu leur avait donné des enfants qui faisaient leur plus douce joie. Mais il vint un temps où la main de Dieu s'appesantit sur eux, leur ravissant coup sur coup les plus beaux et les plus chers de ceux-ci, au point qu'ils crurent un moment que tous leur seraient enlevés et qu'ils resteraient seuls au monde. Il leur fut dur de se soumettre, et il se passa bien, bien du temps jusqu'à ce qu'ils pussent dire en toute sincérité : « L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni ! ». Souvent ils essayèrent de le dire, mais la parole expirait sur leurs lèvres, car ils sentaient que leur cœur tenait un tout autre langage et rougissaient de montrer devant Dieu un tel désaccord du cœur aux lèvres. Cependant ils continuaient à souffrir ensemble, et quand, le soir, un des deux commençait : « Notre Père... », il lui arrivait souvent de ne pouvoir aller plus loin et de fondre en larmes, pendant que l'autre se mettait à son tour à sangloter, tous deux restant longtemps sans pouvoir se remettre. Enfin l'un ou l'autre recommençait, ouvrant de nouveau la source des larmes à chaque mot qui les faisait penser aux enfants morts : « Ton règne..., ta volonté..., notre pain quotidien..., nos offenses... », jusqu'à ce qu'enfin ils arrivaient au but, semblables à des voyageurs atteignant avec effort le terme de leur course à travers les roches abruptes et les précipices, et prononçaient ensemble ces mots : « Car c'est à toi qu'appartien-

nent le règne, la puissance et la gloire ». Alors, apaisés et consolés, ils pouvaient s'entretenir ensemble des défunts, se représenter les enfants réunis à leur grand'mère dans la gloire éternelle, et eux-mêmes les retrouvant un jour là-haut pour ne plus en être séparés. Et ils se rappelaient ce qu'avaient fait et dit les enfants, combien ils avaient été aimables et aimés, et quel secret pressentiment on avait eu de leur départ. Des morts on passait aux vivants, on parlait de leurs traits de ressemblance avec les premiers, de la joie qu'ils procuraient, des espérances qu'ils faisaient naître, des efforts qu'ils semblaient faire pour combler les vides, de l'attachement qu'ils montraient pour les parents affligés. Et peu à peu les vivants prenaient dans la pensée du père et de la mère la place des morts, comme des fleurs qui eussent recouvert leurs tombes en les cachant aux regards des vivants.

Trois enfants leur étaient restés, deux garçons et une fille. Celle-ci était la préférée du père ; le cadet des garçons était le favori de la mère ; l'aîné restait également chéri de tous. Les enfants marchaient d'ailleurs sur les traces des parents, élevés qu'ils étaient selon les règles d'honorabilité aristocratique de la maison, non qu'on leur cassât la tête à leur faire apprendre beaucoup de choses, l'essentiel étant qu'ils fussent ferrés sur la Bible, au dire des parents qui n'avaient, prétendaient-ils eux-mêmes, pas eu besoin d'autre chose pour se tirer d'affaire.

À vrai dire, Christen et Anneli n'étaient pas sorciers en fait d'écriture et de calcul ; quand le premier avait à poser sa signature, il prenait un élan comme s'il se fût agi de sauter un fossé de douze pieds de large, et toutes les fois qu'Anneli ne se rencontrait pas dans ses calculs avec le beurrier, elle se trouvait immédiatement d'accord avec lui, dès qu'il prenait la craie en main ; alors tout ce qu'il inscrivait était exact, elle savait bien pourquoi.

Quant au travail, c'était une autre chanson. Anneli les formait à l'activité, prétendant qu'ils n'apprendraient jamais trop tôt à travailler, et que, s'ils ne faisaient rien d'utile, ils joueraient

de mauvais tours, ayant toujours besoin de se remuer. Christen pensait en revanche que c'était perdre son temps que de mettre les enfants trop tôt à l'ouvrage, que cela ne servait qu'à les en dégoûter, si bien que plus tard ils n'y voulaient plus mordre, qu'il fallait seulement leur laisser venir la raison et qu'ils s'y mettraient d'eux-mêmes ; lui-même avait été dirigé ainsi et personne ne pouvait dire qu'il ne sût pas travailler. Cette divergence de point de vue leur fournissait l'occasion de se pardonner et de se supporter mutuellement. Car quand Anneli poussait trop à l'ouvrage, Christen intervenait et disait :

— Eh ! je ne les presserais pas tant ; s'ils pouvaient, ils feraient assez.

Et quand Christen les contemplait ne faisant rien, il arrivait quelquefois qu'Anneli interrompît cette douce contemplation en disant :

— Il me semble que l'un ou l'autre devrait pourtant avoir l'idée de faire quelque chose de plus utile.

Mais ces petites dissensions se dissipaient chaque soir sous l'influence du bon génie qui savait si bien détruire les germes d'aigreur naissant dans des cœurs où commençaient à se faire sentir les premières atteintes de l'âge. Il en resta cependant quelques traces chez les enfants, car les enfants sont comme une paroi bien blanche, qui finit par garder la trace des mains qui s'y promènent, si propres soient-elles. Christen, l'aîné, qui ne témoignait de préférence marquée pour personne, était une nature paisible, sentimentale, parlant peu, vivant plus en lui-même qu'au dehors, paraissant en conséquence inactif et indifférent ; c'était celui qu'on laissait le plus faire à sa guise. Anne-Lisi, une aimable jeune fille, pouvait parler pendant des journées entières de faire quelque travail, sans cependant y mettre la main ; mais une fois à l'œuvre, elle était capable de surpasser la meilleure des servantes ; cependant la chose arrivait rarement. Les pauvres ne l'aimaient guère, la tenant pour fière et méchante ; toutefois quand il s'agissait d'aller veiller une ma-

lade ou de lui porter quelque chose, elle était toujours prête à partir. Les jeunes gens la disaient orgueilleuse, parce qu'elle ne se montrait pas familière avec eux, vaniteuse, parce que tout lui séyait bien et qu'elle était toujours proprette comme si on l'eût gardée dans une boîte. Resli, le plus jeune, était un beau garçon, leste, actif, *débrouillard* comme sa mère, un peu anxieux à l'ouvrage comme elle, et trouvant moyen de faire sept échanges de pigeons, lapins et moutons, pendant que son père concluait un seul marché dans son écurie.

On était peu causeur dans la famille ; en revanche, le peu qu'on disait était dit à bon escient, chaque parole qu'on échangeait semblait un rayon lumineux qui peut se briser indéfiniment. Seul l'aîné parlait beaucoup quand une clef quelconque, par exemple un bon verre de vin, lui avait ouvert la bouche ; on pouvait voir alors qu'il y avait au dedans de lui quantité d'idées dont on ne soupçonnait guère l'existence.

Et comme chacun des enfants avait sa tournure d'esprit particulière, chacun aussi avait ses prétentions aussi bien à l'endroit des parents que vis-à-vis des autres enfants. Ces prétentions ne pouvant pas toujours être satisfaites, il en résultait une aigreur secrète et d'autant plus prompte à se développer que l'on était plus renfermé en soi-même. Christeli, par exemple, était d'une complexion malade et prédisposé aux maladies inflammatoires ; celles-ci laissaient quelquefois des traces qui faisaient croire à la phtisie ; il avait donc besoin de ménagements en fait de travail et de nourriture et ne pouvait se passer de soins médicaux. On faisait tout au monde pour lui, mais comme son extérieur ne trahissait pas toujours les maux qu'il ressentait intérieurement et qu'il s'imaginait que chacun devait discerner à première vue ce qui lui manquait, il lui arrivait facilement de se croire négligé, et il accusait volontiers les autres de ne pas tenir à lui et de désirer même son départ.



CHRISTELI

Quant à Anne-Lisi, c'était un gai brin de fille, aimant paraître, ayant peut-être au fin fond de l'âme quelque arrière-pensée de ne pas rester toujours la jolie Anne-Lisi, mais de devenir une paysanne comme sa mère. Elle avait en conséquence sa place marquée dans tous les divertissements, et cela non point en petite Cendrillon reléguée à l'arrière-plan, mais en fille allurée et prétentieuse comme toute autre. Mais ses frères n'étaient pas toujours disposés à l'accompagner et elle ne tenait pas à aller seule ; le père ne donnait pas toujours autant d'argent qu'on en eût voulu et la mère se mettait généralement du côté du père :

— De mon temps, disait-elle, je n'étais pas une souillon et j'osais me montrer partout, mais je n'ai jamais eu autant de di-

vertissements, j'en ai à peine entendu parler. Il aurait fait beau me voir demander tout cela à ma mère !



— Oh, répondait Anne-Lisi en pleurant, je vois bien que je ne suis ici que pour être l'esclave de mes frères et que personne ne tient à moi. Je suis toujours assez bonne pour travailler, mais dès que je demande quelque chose, alors bon voyage !

Resli, qui n'ignorait pas que, selon la coutume bernoise, il hériterait un jour du domaine paternel, poussait au travail, voulait qu'on fît plus de commerce et qu'on tirât meilleur parti de tout ; il lui semblait souvent que personne ne pensait à lui, que les autres dépensaient le plus possible et travaillaient le moins possible, à seule fin qu'il ne lui restât rien. Plus craintif qu'avare, on le tenait pour orgueilleux, à voir sa tenue craintive et dissimulée ; d'autres le disaient avare, parce qu'il se tenait plutôt à

la maison pour avoir l'œil à ce qui se passait, pendant que les autres rôdaient et dépensaient inutilement de l'argent.



RESLI

Ni le père, ni la mère ne connaissaient ces pensées secrètes de leurs enfants ; ce sont des choses dont on ne se rend pas compte à soi-même, combien moins les soupçonne-t-on chez les autres. Mais la mère avait familiarisé, dès leur tendre jeunesse, ses enfants avec le bon génie domestique si puissant à réconcilier les cœurs divisés ; elle leur avait si bien enseigné l'Oraison dominicale qu'ils ne récitaient jamais cette prière à la légère, et qu'elle était aussi pour eux comme une eau profonde dans laquelle ils noyaient leurs ressentiments, pour s'élever ensuite à des pensées de paix. Aussi les frères, qui couchaient ensemble et qui priaient presque toujours d'un commun accord, voyaient-ils rarement l'aurore du lendemain éclairer les ombres que, la

veille déjà, elle avait vues se déposer sur leurs cœurs. Quant à Anne-Lisi, aucune occasion ne lui étant offerte de vider son cœur, l'amertume y persistait plus longtemps ; tout apaisée qu'elle se sentît après avoir prié, elle n'avait personne à qui faire part de ses sentiments, personne à qui elle pût tendre la main et confesser une faute. Heureusement le bon vouloir de ses frères lui venait alors en aide : ceux-ci, regrettant tardivement de lui avoir répondu par un refus, se montraient pendant un temps empressés à lui être agréables. Ou bien c'était le père, qui, trop faible pour résister longtemps à sa chère enfant, finissait par lui acheter quelque objet plus coûteux encore que ce qu'il lui avait d'abord refusé.

On vivait donc heureux et entourés de la considération générale, quand un incident peu important en apparence vint apporter le trouble au sein de la famille.

Christen n'avait pas seulement à porter sa part des charges communales, il avait dû aussi payer de sa personne, accepter des tutelles et des emplois, et se laisser nommer à diverses fonctions. Ces prestations constituaient naturellement une charge assez lourde, d'autant plus qu'elles entraînaient une responsabilité personnelle. Or, on sait que dans la plupart des communes cette responsabilité personnelle de fonctionnaires non rétribués peut les mener loin, tandis que, chose curieuse, elle est à peu près nulle pour les employés du gouvernement qui, eux, jouissent de gros traitements.

Pour un homme comme Christen, qui ne connaissait pas les lois, qui ne voyait goutte aux affaires et savait à peine écrire, ces emplois étaient une affaire coûteuse et compliquée. Obligé de recourir à des tiers en les payant de sa propre bourse, il était encore réduit à se faire conseiller par le premier venu et à suivre les directions qu'on lui donnait, comme l'aveugle suit son chien. Cependant les dangers de cette situation ne l'empêchaient pas de dormir, tandis qu'Anneli s'en rendait parfaitement compte ; les femmes, en effet, sont toujours plus préoccupées que les

hommes des éventualités de l'avenir. Anneli voyait de mauvais œil ces nombreuses affaires qui détournaient son mari de son ouvrage ; elle ne le faisait cependant pas sentir à Christen, à l'inverse de la plupart des femmes qui rendent encore plus insupportables à leurs maris des travaux auxquels ils ne peuvent se soustraire. Elle avait particulièrement pris en grippe le personnage auprès duquel Christen allait habituellement demander conseil, et le mettait en garde contre cet individu :

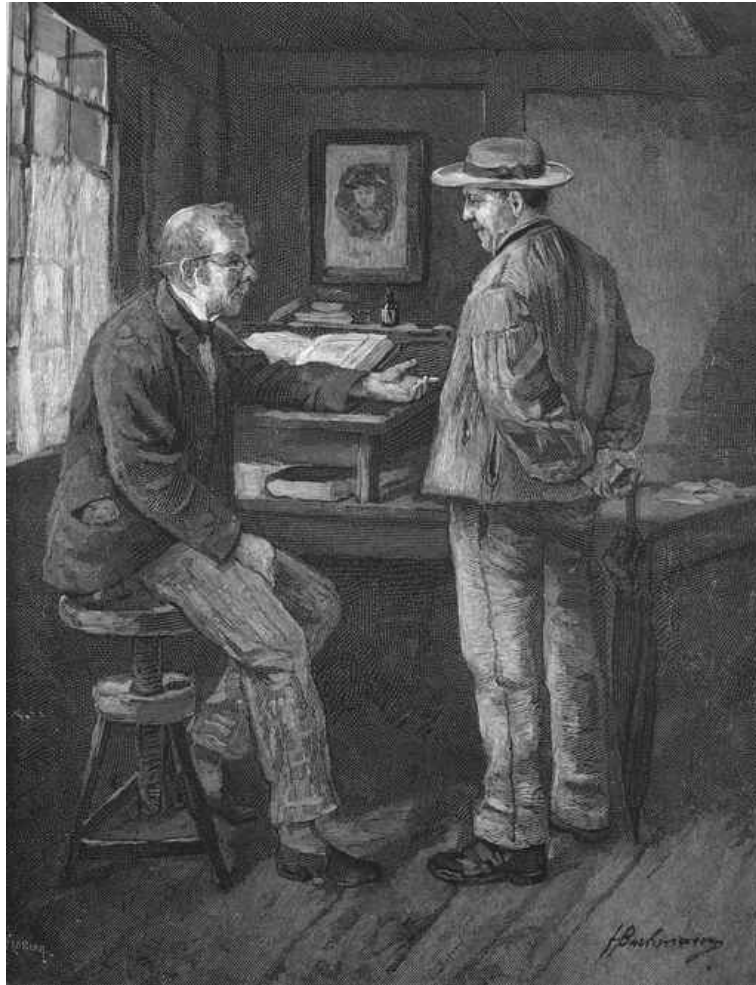
— Vois-tu, disait-elle, il me semble qu'il n'agit pas de bonne foi avec nous ; il nous flatte et nous vante beaucoup trop ; avec cela il a toujours besoin d'argent. Ces gens-là font souvent pour dix batz ce que d'autres ne feraient pas pour mille livres.

Mais Christen ne pouvait se passer de cet individu. Un homme de bon conseil n'est pas facile à trouver dans la plupart des communes, même à prix d'argent. Anneli ne savait d'ailleurs pas de meilleur donneur de conseils, et, de peur que le personnage en question, poussé peut-être par la misère, ne les trahît, elle le comblait de cadeaux ; chaque fois qu'il venait dans la maison, elle l'introduisait dans la chambre du fond, où il trouvait sur la table de bonnes choses qu'il n'avait guère chez lui.

Mais il y a des gens qui n'ont jamais assez et qui, par surcroît, s'imaginent que plus on leur donne, plus on est en leur pouvoir ; aussi se croient-ils autorisés à abuser de toutes façons de la bienveillance qu'on leur témoigne. Une fois là, ils n'hésitent plus à jouer double jeu, se font payer par l'un et corrompre par l'autre, trompent et malversent sans retenue, se rendant parfaitement compte qu'à puiser à deux sources ils retireront juste le double de ce qu'ils gagneraient en se tenant à une seule. Il y a plus qu'on ne croît de gens qui vivent de cette spéculation.

Certaines gens avaient besoin de fonds ; ils surent intéresser à leur cas le conseiller de Christen qui engagea la bonne pâte d'homme à se dessaisir des valeurs appartenant à ses pupilles, à négocier ou à céder les titres qu'il avait en main.

— La commune est parfaitement d'accord, dit-il à Christen ; je l'ai consultée et elle t'a autorisé ; tu n'as donc rien à craindre, ta responsabilité est à couvert. Une fois l'affaire hors de tes mains, c'est autant que tu n'auras plus à gérer et dont tu n'auras plus à rendre compte. Je passerai les écritures de telle façon que, quoi qu'il arrive, tu sois hors de tout.



La chose plut à Christen qui ne conçut pas le moindre soupçon. Anneli en revanche avait des doutes et disait :

— Je ne m'y fie qu'à moitié. C'est une affaire de cinq mille livres, et on ne badine pas avec une somme pareille. À ta place, j'irai consulter un homme entendu ; les précautions sont toujours bonnes.

Mais Christen, qui, d'ailleurs, ne parlait pas plus qu'il ne fallait, n'était pas homme à divulguer ses affaires, parce qu'il ne

tenait pas à laisser paraître qu'il n'y voyait goutte ; il avait honte de son ignorance, ce qui ne l'empêchait pas de négliger l'instruction de ses enfants. À qui se fier, si son conseiller n'était pas de bonne foi ? Si celui-là le trompait, il ne devait plus y avoir au monde un seul honnête homme, et à quoi servait-il de se tourmenter et de courir de côté et d'autre, quand on avait déjà de l'ouvrage par dessus les bras.

Christen était certainement aussi méfiant qu'un autre ; c'était précisément le motif pour lequel il ne voulait pas de nouveaux confidents, persuadé que, si son conseiller habituel n'était pas de bonne foi, c'en était fini de l'honnêteté humaine. Ne l'avait-il pas mis à l'épreuve de toutes façons ? N'avait-il pas lieu de croire que celui-là était solide ?

Comme Anneli n'était pas femme à casser les vitres, l'affaire alla son train et tout parut être pour le mieux. En effet, il se passa des années sans que personne ne trouvât à redire. Mais le moment vint où des bruits étranges furent mis en circulation, sortis, on ne savait comment, de la chambre des séances du conseil communal. On disait que Christen avait trafiqué malhonnêtement de l'argent de ses pupilles, qu'il y laisserait une belle plume, quelques mille livres au moins. Anneli, qui pourtant sortait peu, savait toujours tout, non seulement ce qui se passait et ce qui se disait, mais bien davantage encore. Elle ne tarda pas à apprendre que Christen passait pour être dans de fort mauvais draps et que, s'il en échappait, ce ne serait que grâce à sa richesse.

Elle fut horriblement effrayée, quoique sachant bien que l'affaire ne pouvait pas être aussi mauvaise qu'on le disait, et Christen dut aller immédiatement trouver son factotum pour lui demander très sérieusement ce qu'il y avait de vrai là-dedans et s'il y avait quelque chose à craindre, aimant mieux prendre les mesures nécessaires avant qu'il fût trop tard. L'autre se moqua de lui :

— Vas-tu encore écouter tout ce que les femmes bavardent ? Il serait certes à désirer que toutes les valeurs fussent aussi bien placées que celles-là. Crois-m'en, tu n'y risques pas un liard, et si quelqu'un en lève encore la langue, tu n'as qu'à me l'envoyer, je lui dirai son fait. Suis-je donc homme à mettre quelqu'un dans le pétrin ? Je vaudrais mieux que cela. Oh ! j'aurais déjà pu le faire plus d'une fois, si j'avais voulu, mais si je suis un pauvre diable, j'ai pourtant une conscience, et peut-être une meilleure conscience que beaucoup de richards. Sois donc sans crainte et dors tranquille ; ce que j'ai fait est bien fait. Et puis je te le répète, je me charge de te rembourser ce que tu y perdrais, jusqu'au dernier kreutzer.

Christen rentra chez lui consolé ; il consola Anneli et n'entendit plus parler de rien pendant quelque temps. Mais les bruits recommencèrent à circuler, cette fois avec plus d'insistance, remplissant les deux époux d'une angoisse toute nouvelle. Cette fois Anneli n'eût pas de repos que Christen ne fût allé trouver un homme versé dans les affaires. Celui-ci fut longtemps à se décider à parler ; à la fin il dit :

— Je ne vois goutte à ces choses-là ; il faudrait avoir examiné les pièces. Tu as au moins une autorisation écrite de la commune ?

— Hé non, répondit Christen ; on m'a dit que ce n'était pas nécessaire, que tout s'inscrivait dans les livres de la commune, où on pourrait toujours le retrouver, et qu'il était inutile de faire les choses à double.

— Dans ce cas, la chose étant portée dans les livres de la commune, tu es parfaitement à couvert.

Voilà donc Christen consolé pour la deuxième fois, ne doutant pas un instant que l'inscription ne fût faite. Anneli, en revanche, n'était pas entièrement tranquille ; elle exigea que son mari allât s'en assurer. Christen se mit en route en grommelant, et rapporta que le secrétaire de commune avait dit qu'il n'avait

dans ce moment pas le temps de faire ces recherches, que cela donnait plus d'ouvrage que les femmes ne l'imaginaient, mais qu'on pouvait être sûr que tout ce qui avait été décidé était porté bien exactement, et qu'il savait bien ce qu'il fallait ou non porter au registre communal.

L'affaire semblait donc être au clair, et Christen dit à sa femme :

— Que les gens blaguent tant qu'ils voudront, je m'en bats l'œil. Avec les registres communaux derrière soi, on n'a rien à craindre, non pas même le d... !

C'est alors que survint un de ces personnages qui s'entendent à faire des potins sans jamais se compromettre ; il s'adressa à Anneli et lui dit :

— Il n'y a sûrement pas un mot de cela dans les livres de la commune ; c'est un coup monté contre Christen, et le secrétaire communal veut tout simplement allonger la chose et la tenir secrète le plus longtemps possible. Mais il faudra que Christen saute au sac une fois ou l'autre ; rien de plus certain, et il vaudrait mieux que cela arrivât sans trop de retard, car, en s'y prenant à temps, on pourra peut-être encore tirer quelque chose du feu.

Autant de coups de foudre tombant sur la pauvre femme et la secouant d'autant plus rudement qu'elle ne vit immédiatement d'autre remède à la situation que celui qui eût consisté à envoyer Christen au conseil pour accabler d'injures les conseillers et traiter le secrétaire de menteur fieffé, en les avertissant qu'on se tirait les pieds de tout cela et que la commune eût à voir comment elle-même en sortirait.

— Cela ne servirait pas à grand'chose, observa le nouveau donneur de conseils. Avant tout, Christen doit demander un extrait du registre communal, et si on ne veut pas le donner de

bon gré, le réclamer par voie juridique. On saura alors ce qui y est et ce qui n'y est pas.

Ainsi fut fait et, après maintes tergiversations, on déclara à Christen que le registre ne contenait pas la plus petite mention de toute l'histoire ; il en avait bien été question, mais aucune décision n'avait été prise, parce qu'on avait pensé sans doute qu'il valait mieux laisser le tuteur faire à son idée, et que ce qu'il ferait serait bien fait. Conclusion : Christen dut payer cinq mille livres. Il ne trouva pas de moyen de s'y soustraire, et celui qui l'avait mis dans le pétrin sut habilement jeter la faute sur d'autres.

Faut-il dire que cette perte atteignit la famille comme un coup de foudre, faisant voler son bonheur en éclats, ou quelle qu'elle agit comme un ver rongeur détruisant peu à peu la paix domestique ? Ni l'un ni l'autre, ou plutôt tous les deux ensemble, car après le coup de foudre, le ver rongeur acheva lentement l'œuvre de destruction commencée.

Un négociant supporte facilement une perte de cinq mille livres, il n'en tourne pas même la tête, au dire des paysans bernois. Christen eût pareillement pu prendre sans peine son parti de la chose, affaire de négocier quelques créances, ou seulement de réunir son argent comptant, tout au plus la moitié de ce qui était caché au grenier. Mais les choses ont d'autres conséquences chez un paysan que chez un négociant ; les opérations de celui-ci sont une sorte de jeu ; aujourd'hui il est roulé, demain il en roule un autre ; un jour il perd dix mille, le lendemain il gagne vingt mille ; ces alternatives sont sa consolation.

Il en est tout autrement chez le paysan ; ici les gains sont lents mais suivis ; une petite perte est compensée par un petit gain ; une mauvaise année par une bonne ; on progresse lentement, moyennant du travail et de l'économie, et à condition de ne pas éprouver de gros revers. Les malheurs arrivent-ils, une épidémie détruit-elle le bétail, l'incendie dévore-t-il la demeure avec tous les approvisionnements, c'est un retard de plusieurs

années ; on en prend son parti avec un bel esprit de résignation ; que pourrait-on y faire ? C'était la volonté de Dieu, les hommes ne songent pas à en rire, ni les enfants et petits-enfants à le reprocher.

En revanche, quand le paysan perd de l'argent d'une autre manière, par manque de savoir-faire ou par la méchanceté d'autrui, sa paix intérieure est violemment ébranlée ; il n'y est plus, comme on dit à la campagne. Il lui faudra des années pour remplacer les sommes perdues ; peut-être ne les retrouvera-t-il plus de sa vie, et qu'est-ce que les enfants et petits-enfants diront de lui ?

Nos époux avaient de l'argent en réserve, mais ils en étaient chiches, cela leur collait aux doigts. Christen ne savait pas tirer parti de son butin ; il lui fallait pour le moindre ouvrage du temps et des hommes supplémentaires. Anneli, trop bonne, laissait glisser entre ses doigts, sans s'en apercevoir, beaucoup de choses dont l'ensemble représentait une certaine valeur. Comment, dans ces conditions, retrouver les cinq mille livres perdues, somme énorme, pour laquelle ils n'auraient pas trop du travail de tout le temps qu'il leur restait à vivre ?

Autre cause de souci : les enfants étaient grands, pas moyen de leur cacher la perte subie ; que diraient-ils à cela, et comment prendraient-ils la chose ? À la campagne, les enfants partagent les travaux de leurs parents, ils en voient les fruits, ils sont au courant des dettes et des bénéfices ; on les consulte de bonne heure, ils ont, en conséquence, le droit d'exprimer leur avis sur ce qui se passe. D'ailleurs, ils étaient tous en âge de se marier ; la perte subie ne gênerait-elle pas leur établissement, plus encore par le bruit qui en résulterait que par sa valeur intrinsèque ? On grossit volontiers les choses ; d'une perte subie on conclut à d'autres pertes probables ; on se rappelle qu'un malheur n'arrive jamais seul. Et s'ils voulaient effectivement se marier, où prendrait-on leurs dots ? Il faudrait peut-être se dépouiller entièrement, emprunter de l'argent, faute de pouvoir

faire rentrer toutes les créances, négocier de bonnes valeurs, vivre de privations dans ses vieux jours ou laisser aller les enfants les mains vides. Bref, Anneli y pensait jour et nuit et voyait déjà la misère s'asseoir à son foyer.

Il y avait donc une forte dose d'aigreur dans les esprits des deux époux ; une perte d'argent représentait en effet celle d'une notable portion de leur existence. Tous nous sentons instinctivement que la vie est un don précieux, qu'elle nous fournit l'occasion de gagner beaucoup, que la vie éternelle est la récompense du fidèle emploi de ce don. Mais la plupart des hommes s'imaginent que ce bienfait terrestre ne doit servir qu'à l'acquisition de biens terrestres ; il en est même qui, tout en considérant la vie éternelle comme le bien suprême, paraissent ne rechercher sous cette enseigne que des avantages de nature toute terrestre, par exemple, une femme riche et ce qui s'en suit. Ces gens-là apprécient leur vie d'après la quantité de biens terrestres qu'ils ont amassés en grattant, comme la taupe apprécie sa force à la hauteur de sa taupinière. Et quand ce qu'on avait gagné vient à se perdre, on n'y est plus, on ne sait plus que penser de ce qui a eu lieu et aurait dû se passer autrement ; alors on a tout perdu, non seulement sa fortune, mais encore une vie que l'on avait fondée sur les biens terrestres.

Christen et Anneli étaient de très honnêtes gens, ce qui ne les empêchait pas de taxer les hommes d'après leur fortune, et la valeur d'une vie d'après les épargnes faites : « En voilà un qui a hérité tant ; il s'est mis à son compte à telle et telle époque, et à présent, pensez donc, il laisse tant... »

Ainsi raisonnaient-ils, ne sachant pas mieux et n'ayant appris aucun autre genre de calcul à l'école ni dans la maison paternelle. Et quand Christen allait à l'auberge et prenait une chaise, il pensait certainement quelquefois en lui-même, sans cependant jamais le dire à haute voix : « Voici cent mille livres bernoises qui viennent de s'asseoir. » Qu'on ne lui en veuille pas, il y a tant de gens qui ignorent que l'homme qui gagne tout

le monde et vient à perdre son âme, ne perd pas seulement sa vie, mais qu'il éprouve des pertes bien autrement regrettables.

Pendant plusieurs jours ils furent comme à demi assommés, allant de côté et d'autre, sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient, uniquement préoccupés de cette pensée : Cinq mille livres ! Cinq mille livres ! Les garçons se montrèrent moins affectés ; n'avaient-ils pas encore du temps devant eux pour combler la perte subie ? Anne-Lisi parut souffrir davantage ; elle réfléchissait sans doute que sa dot serait diminuée dans la plus forte proportion, ce qui ne pouvait manquer de détourner tel prétendant qu'elle avait en vue. Cependant, on ne vit pas se produire ce qui arrive fréquemment ailleurs : les enfants ne firent pas de reproches à leurs parents ; ils eurent même pour eux des paroles d'encouragement. Mais quand des parents n'ont su tourner l'esprit de leurs enfants que vers l'argent, sans leur faire connaître les autres sources de la vie, ils éprouvent infailliblement, un jour ou l'autre, les conséquences de leur aveuglement ; à la première maladresse, ils deviennent les objets du ressentiment et des reproches de ceux-ci ; devenus vieux, ils sont les victimes de leur déraison qui, jour après jour, reproche à Dieu la prolongation des jours d'un père et d'une mère. Heureusement on observait encore dans la maison de Christen les antiques traditions de respect pour les parents, selon le commandement qui veut que les enfants honorent leur père et leur mère, afin que leurs jours soient prolongés sur la terre que Dieu leur a donnée.

CHAPITRE II

La discorde va croissant et l'amour paraît à l'horizon.



Christen et Anneli se trouvaient dans la situation de l'homme dont la maison vient d'être incendiée avec tout ce qu'elle contenait ; tout d'abord il ne pense qu'à la perte subie, il est comme pris d'étourdissement ; puis quelques pensées surgissent au dedans de lui, semblables aux rayons du soleil dans un épais brouillard ; c'est la nécessité de faire n'importe quoi pour compenser la perte, le désir de savoir quelle a été la cause du désastre.

Pour Christen il ne s'agissait pas de rebâtir une maison, mais de compenser la perte des cinq mille livres, et c'est sur ce point que se concentrèrent bientôt toutes ses pensées. Chaque fois qu'une femme se glissait vers la maison, il se disait : « En voilà une qui va emporter quelque chose qu'on eût pu convertir

en argent ; à quoi bon travailler et économiser quand d'autre part on distribue tout ce qui n'est pas tenu par des clous ? »

Le bon Christen était de la trempe de beaucoup d'hommes : les réformes qu'ils jugent indispensables, ils veulent les commencer par autrui ; il eût pourtant dû savoir que quand le paysan va faucher avec ses gens, c'est devant eux qu'il se place et non pas à l'arrière-garde.

Anneli, de son côté, se souvint qu'elle avait conseillé à Christen de ne pas se dessaisir de cet argent, qu'elle avait donné l'idée de consulter une autre personne, qu'elle n'avait jamais pu souffrir le faux ami et qu'elle avait, à plusieurs reprises, exprimé des soupçons à son endroit ; elle commença à se demander s'il ne serait pas temps de diminuer le chiffre du personnel. Et quand elle traversait l'écurie et que ses yeux tombaient sur certaines vaches aussi grosses que des rochers, mais ne donnant presque pas de lait, elle ne pouvait s'empêcher de calculer combien de doublons on pourrait en tirer si on savait s'arranger. Toutes ces réflexions lui arrivaient sans qu'il y parût au dehors, et passaient rapides comme l'éclair ; il n'en résultait point de paroles vives ; le soir venu, on priait bravement ensemble et on s'endormait en paix, non sans laisser échapper parfois de profonds soupirs.

Mais le diable est un mauvais drôle, qui ne se borne pas à tourner autour de nous comme un lion rugissant, mais qui sait aussi à l'occasion se glisser auprès de nous sous la forme de pensées fugitives, pareilles à un brouillard vaporeux qui commence par effleurer légèrement une âme, puis la pénètre insensiblement et finit par s'y établir à demeure ; bientôt ce brouillard monte à nos yeux, se manifeste dans nos gestes, dans nos paroles, et, pendant que nous croyons parler en vertu de droits sacrés, c'est lui, le diable en personne, qui sort avec violence de notre bouche, joue des griffes et des cornes, évoque de la bouche de notre adversaire un autre diable. Celui-ci entre en lutte avec le premier aux dépens des deux malheureux qui ont ainsi laissé

le prince des ténèbres prendre pied dans leur âme et sortir par leur bouche.

Il y avait des jours où l'on eût dit qu'il y avait là quelqu'un qui prenait à tâche de faire naître des occasions de dissentiment entre Christen et Anneli. Il y a des jours où les contrariétés se suivent à la queue-leu-leu comme des canards le long d'un ruisseau, ne finissant pas qu'elles n'aient fait monter la bile et déchaîné l'orage dans une famille. On trouvait à l'écurie un cheval le pied pris dans son licol et blessé de telle façon qu'on ne pouvait pas s'en servir le lendemain ; ou bien c'était une vache qui devenait malade ; ou encore la graine de chanvre qui était introuvable au moment où on allait la semer, parce que la mère avait donné ce qui restait à une pauvre femme à laquelle on avait conseillé des cataplasmes. Les ouvriers perdaient leur temps à rôder d'une écurie à l'autre, de telle sorte que rien ne se faisait aux champs et que le foin restait sous la pluie pendant que les voisins rentraient le leur bien sec.

Un boucher de Berne arriva un soir, en quête de vaches, et ne quitta pas la place, voulant à tout prix une des bêtes de Christen. C'était un moment où les vaches grasses étaient recherchées et où les bouchers passaient de mauvais quarts d'heure. Christen, continuant à fumer tranquillement sa pipe, dit au boucher :

— Je te l'ai déjà dit vingt fois, elle n'est pas à vendre. Et puisqu'un petit boucher de Berne peut l'acheter à ce prix, je peux aussi la garder pour le même prix.

— Pourtant, observa le boucher, tu aurais beaucoup plus de profit à avoir d'autres vaches, et sur trois bêtes comme celle-là tu ferais un bénéfice d'au moins soixante couronnes.

Rien n'y fit. Anneli qui suivait les péripéties du marchandage et allait et venait avec impatience, ne put s'empêcher de dire au boucher :

— Il me semble que tu n'es pas déraisonnable, et si j'avais à faire un marché avec quelqu'un, tu ne serais pas le dernier.

Ce trait toucha Christen au vif, mais il ne répliqua rien et se contenta de dire au boucher :

— Tu m'as entendu. À présent, à ta place, je ne perdrais pas plus de temps. Si tu veux trouver quelque chose d'autre aujourd'hui, tu n'as pas une minute à perdre.

L'instant d'après, il vint une pauvre vieille femme dont le fils était malade ; c'était son soutien et elle se trouvait dans un grand embarras. Il commençait à se remettre, et le docteur avait prescrit du vin. Mais où en prendre sans le voler ? En pareil cas, c'était à Anneli qu'on avait recours et on le faisait rarement en vain. La vieille s'essuya donc les yeux avec son tablier et exposa sa demande :

— Un bon fils comme celui-là ! Et le voilà malade ! Nous n'avons encore rien eu de chaud aujourd'hui ; à présent, il me faudrait lui procurer du vin, et je n'ai pas un kreutzer dans la maison, et je ne saurais où en trouver. Si tu voulais me prêter seulement quelques batz ou, si possible, seulement une demi-couronne, je serais hors de peine, et en échange, je te filerais de la laine jusqu'à ce que tu dises toi-même que c'est assez. Mais si mon fils devait mourir, je ne saurais que faire ; sur mille, il n'en est pas un comme lui.

Anneli se trouva bien embarrassée. Il n'y avait, pour le moment, pas de vin dans la maison et sa poche ne contenait pas plus que six kreutzers, bien qu'elle ne fût habituellement jamais sans quelques batz ou même quelques francs ; mais elle avait dû récemment être marraine et n'avait pas vendu de beurre depuis la fête des moissons, qui avait fait une forte brèche à ses pots de beurre ; elle avait mis de côté les œufs du mois d'août avec lesquels elle n'avait pu battre monnaie, et Christen avait précisé-ment en poche la clef du tiroir. Impossible de renvoyer la pauvre femme à vide ; si son fils venait à mourir, elle se le re-

procherait jusqu'à la fin de ses jours et ne pourrait elle-même pas mourir en paix. Et pourtant, il lui en coûtait horriblement de demander la clef à Christen. Elle servit d'abord à la quémanteuse quelque chose de chaud et se mit à la recherche de Resli, sachant qu'il avait toujours de l'argent en poche ; mais Resli était allé au vétérinaire, emportant la clef de son armoire ; l'autre garçon était à l'écurie, mais n'avait pas d'argent sur lui, l'ayant laissé dans l'armoire de Resli. Quant à Anne-Lisi, elle avait perdu la clef de la cassette où elle tenait son argent. C'était comme fait exprès. Elle prit enfin son courage à deux mains, et alla trouver Christen en disant :

— Donne-moi donc la clef du tiroir.

Christen devint rouge comme du feu, chercha longuement la clef et la donna enfin en disant :

— Tâche qu'il en reste au moins encore pour demain !

C'était la première fois qu'Anneli entendait ce langage ; son sang s'arrêta ; elle jeta sur Christen un regard comme lui-même n'en avait jamais vu et, incapable de dire un mot, rentra dans la maison. Quand elle compta à la pauvre la demi-couronne, ses mains tremblaient tellement que la femme interrompit ses remerciements empressés pour s'écrier tout à coup :

— Eh, mon Dieu, qu'as-tu donc ? Te trouves-tu mal ?

— Oh non, répondit Anneli, ce n'est rien ; cela me prend quand je n'ai pas été saignée de longtemps. Cela passera bientôt.

Et elle reprit contenance, car jamais oreille étrangère n'avait entendu une plainte sortir de sa bouche ; jamais œil étranger n'avait vu des larmes dans ses yeux, sauf dans les occasions où c'était de mise ; elle n'allait pas raconter sur la rue ce qui se passait entre elle et son mari. Mais il lui en coûta un rude effort, et elle congédia la vieille plus lestement que d'habitude, ne pouvant pas attendre le moment de lui voir les talons ; celle-

ci allongea indéfiniment ses remerciements, non que sa reconnaissance fût infinie, mais parce qu'elle était curieuse de connaître les raisons de l'émotion d'Anneli et que le seul moyen qu'elle eût de les apprendre était de rester dans la maison. Voyant qu'il fallait faire place, elle sortit et accosta Christen. Mais celui-ci ne répondit rien. « Sûrement, pensa-t-elle, ils ont eu une prise de bec. » Et elle partit, tellement préoccupée de la chose qu'elle en oublia presque la demi-couronne qui devait procurer quelque soulagement à son garçon.

Pendant qu'elle sortait par la porte de devant, Anneli s'esquiva par derrière, s'arrêta près des écuries à porcs où elle fit mine d'arranger quelque chose ; puis, ne se sentant pas suffisamment à l'abri des regards des domestiques et des servantes, elle se glissa dans le carreau de haricots dont le vert rideau sert si souvent, à la campagne, à voiler telles opérations qui ne sont pas destinées à être vues de chacun.

Là elle laissa enfin libre cours à ses larmes. Oh, combien n'eût-elle pas donné pour que son âme pût s'en aller avec elles ! Accablée, elle s'assit parmi les plantes de haricots ; le sol chancelait sous elle, tout était sombre devant ses yeux et son esprit, comme si on l'eût enveloppée d'un noir suaire...

Voilà donc, pensa-t-elle, à quoi il faut me voir réduite ! Supporter seule le poids de nos malheurs, rogner la part des pauvres et les punir pour des faiblesses et des méchancetés dont ils sont absolument innocents ! N'est-ce pas un affreux péché ? N'ai-je pas moi-même souvent été indignée de voir les pauvres pâtir en tout premier lieu des pertes que les riches viennent à subir, puisqu'on commence toujours par restreindre ses aumônes avant de renoncer au superflu, et voilà que cela arrive justement chez nous ! Et qu'est-ce que cela rapporte ? Une bagatelle, pendant que là où on pourrait économiser dix fois plus, on laisse les choses sans aucun changement. On ne regarde pas à des poignées d'écus, et pour une demi-couronne on me dit des paroles qui me brisent le cœur. Je vois maintenant qu'on ne

m'aime plus ; je suis partout le bouc émissaire ; on veut que j'avale la soupe que les autres ont trempée ; j'ai eu beau avertir, mettre en garde, on ne m'a pas écoutée, on n'a pas voulu me croire, et à présent il faut que je paie les pots cassés. Si on avait encore un brin d'affection pour moi, on n'en agirait pas ainsi ! Encore s'il n'en coûtait qu'à mon mari, mais n'ai-je pas aussi apporté ma part de biens et de quoi pouvoir, à l'occasion, faire une aumône ? Sans doute, si j'étais une femme dépensière, orgueilleuse, aimant à être assise sur ma chaise ; mais y en a-t-il beaucoup dans le pays pour avoir apporté ce que j'ai apporté, et pour travailler comme moi ? Et je n'aurai pas le droit de m'accorder un plaisir ? Et bien, mon plaisir est de donner aux pauvres, et il me semble que cela vaut bien la manie d'avoir de belles vaches et de courir les foires !

Et ses larmes coulaient abondamment, et son pauvre cœur se gonflait à se rompre et sa tête menaçait de sauter et de donner le vol à son âme désespérée. De sombres pensées se succédaient dans son esprit, l'une poussant l'autre : Voulait-elle s'enfuir, demander son divorce, porter plainte, faire une scène, se dégonfler, casser les vitres ? Mais qu'est-ce que les gens en diraient ? Et les enfants ? Cependant, de même que le feu vaporise l'eau et dessèche ce qui est humide, ainsi la colère d'Anneli dissipa son ressentiment et sécha ses larmes, et quand elle s'aperçut qu'on la cherchait autour de la maison, il lui arriva ce qui arrive souvent au ciel après l'orage ; il ne pleut plus, le tonnerre ne gronde plus, mais le soleil ne brille pas encore, l'atmosphère est troublée, menaçante, et personne ne sait ce que cela donnera. Sitôt qu'Anneli remarqua que ceux qui la cherchaient s'étaient éloignés et qu'il n'y avait plus personne derrière la maison, elle sortit de sa cachette et, en femme habile qu'elle était, apparut tout à coup au milieu de ses gens sans que personne pût dire quand elle était entrée et d'où elle était sortie.

Les enfants remarquèrent bien que tout n'était pas en règle, mais ils ne posèrent aucune question et allèrent se coucher au plus vite. Christen s'assit, comme d'habitude, sur le

banc devant la maison pour fumer sa pipe. C'était un homme qui, une fois posé quelque part, ne changeait pas facilement de place et, si désireux qu'il fût d'aller au lit, il lui en coûtait quelquefois tellement de prendre ce parti, qu'il pouvait rester assis jusqu'après minuit avant de quitter son banc. C'est ce qui lui arriva ce soir-là, autant par habitude que parce qu'il se sentait dans l'état d'esprit de l'homme qui, sachant qu'un de ses semblables est irrité contre lui, est obligé d'aller le trouver, ignorant d'ailleurs si les dispositions de celui-ci sont pacifiques ou belliqueuses, et n'étant lui-même pas encore bien décidé à demander ouvertement et franchement la paix.

Il gagna enfin sa couche. Étant le dernier venu, il récita l'Oraison dominicale, mais seul ; Anneli ne pria pas avec lui. Quand il eut fini, il écouta un moment : Anneli resta muette. Dormait-elle ou était-elle encore éveillée ? Devait-il parler le premier ? Dix fois il eut sur les lèvres la question : « Dors-tu ? », mais les mots ne sortirent pas de sa bouche ; silencieux, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller. C'était la première fois que les époux ne se souhaitaient pas réciproquement une bonne nuit « à la garde de Dieu ».

Anneli ne dormait pas, mais, comme son mari, elle ne voulait pas dire la première parole ; c'était lui qui avait les torts et qui devait parler le premier ; elle attendait donc qu'il parlât, sans savoir d'ailleurs si elle ferait la paix, mais elle était résolue à dire ce qui lui avait percé le cœur, et comment elle ne pourrait plus y tenir si cela devait continuer ainsi.

Quand Christen pria : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », elle se dit en elle-même : « Pense-t-il au moins à l'offense qu'il m'a faite aujourd'hui ? » Quand il eut achevé sa prière, elle se dit : « Il va parler ». Mais quand il ne dit rien et qu'il se disposa à s'endormir sans lui souhaiter une bonne nuit, elle pensa : « Oh, c'est ainsi qu'il l'entend ? Eh bien, tout est dit. S'il ne peut plus confesser ses fautes, je suis une pauvre malheureuse, mais je ne

me laisserai pas rabaisser ainsi. » Chose curieuse, Anneli ne réfléchissait pas qu'il n'était nullement question dans la prière de confesser ses fautes mais de pardonner, et, voyant qu'il ne confessait rien, elle l'accusait d'une nouvelle faute, faute impardonnable cette fois, encore aggravée par le fait que Christen n'avait pas souhaité une bonne nuit, si bien qu'elle vit s'ouvrir entre elle et son mari un fossé profond que rien ne pourrait jamais combler.

Elle fut un moment sur le point d'ouvrir la bouche, tant il lui semblait affreux qu'on se fût couché sur une colère et une rancune que le soleil dût éclairer à son lever ; mais ce bon mouvement fut bientôt refoulé par l'impérieux désir de montrer une bonne fois qu'elle n'entendait pas se laisser traiter comme si elle eût fait tout le mal et n'eût été qu'un misérable torchon venu dans la maison les mains vides...

Elle n'en dormit pas de toute la nuit, sans d'ailleurs éprouver le moindre repentir. Au petit jour, elle se leva en hâte pour ne pas être obligée de souhaiter le bonjour à Christen ou de répondre à son souhait. C'était la première fois que nos époux commençaient une journée sans se souhaiter réciproquement le bonjour. Elle passa cette journée tristement et sans qu'ils échangeassent une parole. Le soir venu, Christen se mit au lit le premier ; il lui tardait d'entendre la voix de sa femme, dont le son n'avait, de toute la journée, pas frappé ses oreilles, ce qui lui avait été fort désagréable, car il aimait son épouse, et il avait réfléchi que si elle était beaucoup trop bonne pour les pauvres et employait inutilement trop de choses pour leur rendre service, ce qui les attirait autour d'elle comme le sucre attire les mouches, elle était cependant économe et laborieuse, qu'il eût pu facilement en avoir une qui lui eût fait la vie dure, et que chacun avait ses défauts plus ou moins apparents. Il voulait donc parler cette fois. À quoi servait-il de se boudier ? Depuis bientôt trente ans ils avaient vécu en paix et il était trop tard pour prendre de nouvelles habitudes.

Anneli vint et fit sa prière, mais à voix basse. Puisqu'il ne peut pas me dire bonsoir, pensa-t-elle, je ne sais pas pourquoi je prierais pour lui. Et Christen avait attendu impatiemment qu'elle priât, décidé qu'il était à se joindre à ses paroles ; voyant qu'elle ne disait rien et qu'elle se préparait à s'endormir sans lui souhaiter une bonne nuit, il n'y comprit plus rien. Qu'il se fût lui-même couché hier sans mot dire, il ne s'en souvenait pas ; toutes ses préoccupations étaient à ce qu'Anneli venait de faire. « Allons, pensa-t-il, c'est ainsi qu'elle l'entend ! Soit, je ferai de même. Je ne suis pas homme à me laisser ainsi turlupiner par une femmelette ; ce n'est pas pour cela que je suis venu au monde. Et pourquoi serais-je le mari, si ce n'est pour dire comment il faut que les choses aillent ? Si tu veux bouder, boude tant que tu voudras, ce n'est pas moi qui vais te demander ce que tu as. »

L'irritation de Christen allait donc croissant, et, comme il en arrive aux tempéraments lents, devait durer longtemps. Anneli avait compté que Christen lui demanderait pourquoi elle ne priait pas, se préparant à lui dire vertement son fait. Mais quand elle vit qu'il ne lui demandait rien et ne disait mot, elle pensa en elle-même : « Eh bien, soit ! Puisque c'est ainsi que tu l'entends, restes-y ; mais je n'aurais jamais cru que tu étais un pareil monstre et que tu m'aimais si peu. » Elle faillit fondre en larmes, tant elle eut tout à coup le cœur plein ; mais la colère prit le dessus et fit monter dans son cerveau, comme une vapeur brûlante, les pensées dont son cœur débordait.

Une nouvelle nuit de sombre colère s'ouvrit ainsi pour tous deux ; le lendemain matin il se levèrent sans se dire un mot, et une série de tristes journées commença pour la famille.

Laissez la passion s'allumer dans un cœur, elle prendra bien vite les allures d'un élément déchaîné absorbant tout ce qui est à sa portée et ne se repliant sur lui-même que quand tout est détruit et qu'il ne trouve plus d'aliment. Parlez à un amoureux d'un incendie ou d'une inondation qui vient de faire de nom-

breuses victimes, il ne s'en réjouira que plus vivement de son bonheur, si toutefois il prête l'oreille à votre récit. Dites à un mécontent que la moisson est superbe et qu'elle mettra un terme à l'embarras d'une multitude de malheureux, il maudira la Providence divine qui fait le bonheur d'autrui. Parlez à un homme irrité de la douceur du Seigneur Jésus, il vous donnera un soufflet, si toutefois il entend ce que vous lui dites. Que la bouderie prenne pied entre deux époux, toute la maison boudera et se remplira d'une atmosphère de mécontentement ; plus que cela, toutes les préoccupations se concentreront sur cette bouderie, tous les autres sentiments s'émousseront à son contact, toutes les autres pensées y perdront leur valeur ; il semblera même que les yeux n'y voient plus, ne discernent plus les choses indispensables, ne perçoivent plus ce qui captivait autrefois leur attention. Et si cet état de choses se prolonge, il devient toujours plus calamiteux, sans qu'on sache comment. Nous l'avons dit, le diable ne se borne pas à tourner autour de nous comme un lion rugissant, il se glisse fréquemment en tapinois, et l'enfer a beaucoup de ressemblance avec un fourneau qui ne se chauffe pas immédiatement au rouge mais qui commence par prendre une chaleur fort agréable.

C'est ce qui arriva à notre malheureux couple. On garda soigneusement dans son cœur le ressentiment qui venait de naître, on n'alla pas le raconter à droite et à gauche, on resta dans l'ancienne ornière, rien ne parut changé aux usages de la maison. Mais Christen fit exprès de ne pas vendre ses vaches ; il fit exprès de conserver le même nombre de journaliers ; il ne fit pas avancer la besogne d'un brin, ce fut plutôt le contraire qui arriva. Anneli, voyant cela, se montra plus généreuse que jamais et Christen dut l'entendre inviter ses clientes à ne pas tarder à revenir. On ne faisait plus rien qu'en dépit l'un de l'autre, sans toutefois oublier un instant les cinq mille livres que chacun entendait bien retrouver une fois sur le dos de l'autre ; et comme les économies attendues ne se réalisaient pas, on s'aigrissait tous les jours davantage.

Ce furent les enfants qui pâtirent les premiers de cet état de choses. Les parents prirent de moins en moins intérêt à leurs petites affaires, ne s'occupèrent plus d'eux ; sortaient-ils, on ne leur demandait plus où ils allaient ; rentraient-ils au logis, on ne voulait plus savoir d'où ils revenaient. Cette indifférence, qui fait parfaitement l'affaire des enfants mal élevés, ne laisse pas que d'être singulièrement inquiétante pour de braves jeunes gens.

Autrefois Anne-Lisi ne rentrait jamais d'une partie de plaisir sans que sa mère voulût savoir ce qui s'était passé, qui avait été là, provoquant même par d'ingénieuses questions les confidences de sa fille, et laissant tomber ça et là un mot à l'endroit de tel ou tel garçon, de façon à ce qu'Anne-Lisi ne pût ignorer sur quel futur gendre on avait jeté les yeux et en revanche quel autre serait mal accueilli. Ces entretiens fournissaient d'ailleurs à la fille une excellente occasion de se plaindre de ses rivales, si bien qu'elle s'en ouvrait à sa mère :

— Cette fois, disait-elle, il me faut absolument un jupon neuf. Il y avait là des filles dont les parents ont encore joliment à faire avec les intérêts, et dont pas une n'avait une robe aussi misérable que la mienne. Et en fait de chaînettes de corsage je n'ai que celles que j'ai reçues à ma confirmation ; c'est si léger et tellement à la vieille mode qu'il n'est pas de servante un peu orgueilleuse qui voudrait les porter.

Présentée dans ces conditions, une pareille demande avait toute chance d'être bien accueillie par la mère, et quand celle-ci avait dit oui, le père ne disait jamais non à sa chère Anne-Lisi.

Désormais tout fut changé. Anne-Lisi désirait-elle aller quelque part, on lui faisait chaque fois de gros yeux. Essayait-elle à son retour d'arranger les choses en racontant ce qui s'était passé là-bas, la mère ne disait mot, ou faisait observer qu'elle tenait peu à ces bavardages et que de son temps les filles se tenaient à la maison pour aider à leurs parents, au lieu de courir le monde après toutes sortes d'amusements, comme des moi-

neaux après une chenevière. Et quand elle parlait d'acheter un bonnet neuf ou un jupon, la mère se taisait et poussait un gros soupir, ou disait aigrement : « Allons, il n'y a pas déjà assez de mal comme cela, il faut encore que tout le monde s'aide à nous mettre dans la misère. Je t'aurais crue plus raisonnable ». Et Anne-Lisi de se mettre à pleurer, disant qu'elle ne pouvait plus rien faire à la guise de sa mère ; puis le père survenait comme par hasard et lui demandait : « Hé, qu'as-tu donc à pleurer ? » Elle répondait : « Tout le monde m'en veut, on ne me laisse plus le moindre plaisir ; j'en ai bientôt assez et je finirai par prendre le premier venu, ne fût-ce que pour sortir d'ici ».

— Soit ! répondait le père, vas-y bravement et demande-moi une bonne dot. Mieux vaut après tout en finir de suite ; on saura au moins à quoi on en est.

Tout cela causait une peine énorme à Anne-Lisi. C'était au fond une bonne fille ; elle aimait ses parents, mais ne pouvait comprendre qu'elle dût à elle seule pâtir des malheurs de la famille et se sacrifier pour les autres. Tout fils de paysan tient à devenir paysan, pourquoi une fille de paysan n'aspirerait-elle pas à être un jour paysanne ? Ce n'est pas seulement pour le mariage en lui-même, ce qui n'est certainement pas non plus à dédaigner, mais c'est affaire d'être maîtresse de maison et de jouir de la considération légitime qui s'attache à cette qualité. Car une vraie paysanne, comme il y en a beaucoup dans le canton de Berne, une paysanne à tous crins est une véritable Providence, visible en tout ce qui concerne la vie matérielle, l'intermédiaire domestique entre Dieu et les hommes. Et il fallait qu'Anne-Lisi renonçât à ces avantages pour la seule raison que son père avait subi une perte de six mille fanes et ne tenait pas à lui faire une dot. C'était dur à avaler !

L'aîné des fils, garçon d'un tempérament impressionnable, avait eu déjà auparavant la pensée qu'on n'avait pas assez d'égards pour lui ; cette pensée lui devint désormais plus évidente. Autrefois la mère remarquait la moindre altération qui se

produisait sur la figure d'un quelconque de ses enfants et, sitôt l'altération remarquée, prenait les précautions exigées. « Christeli, disait-elle, il y a de la tisane pour toi ; tu n'iras pas aux champs ce matin ». Et pendant la matinée, elle l'appelait dans la chambre du fond, où elle lui avait préparé quelque petit plat, afin qu'il ne se gâtât pas davantage l'estomac en mangeant la grosse nourriture destinée aux travailleurs. Quand le mieux ne se produisait pas bien vite, elle disait : « Il faudra aller au médecin ». Elle disait aussi quelquefois : « Il vaudrait mieux qu'il vînt lui-même ; il verrait de ses propres yeux ce qui en est ; on ne peut jamais tout expliquer de bouche ».

Désormais il ne fut plus question de ces petites attentions ; la mère ne demandait plus que rarement à Christeli comment il se trouvait, et s'il lui arrivait de ne pas manger et de pousser des soupirs, elle était capable de lui dire : « Il ne faut pas faire tant de façons, cela s'arrangera assez ; plus on s'en donne, plus cela fait mal ». Et s'il restait au lit, se disant très souffrant et parlant du médecin, le père allait jusqu'à déclarer qu'on ne pouvait pas avoir toute l'année quelqu'un en route pour lui, qu'il en avait bientôt assez des médecins et qu'il avait besoin de son argent pour autre chose, mais que plus il en fallait plus on cherchait à le dépenser.

Christeli était vivement affecté de ces discours. Il lui semblait qu'on eût pu se donner un peu plus de peine pour lui prolonger la vie, mais voilà, on trouvait qu'il durait trop longtemps et on ne pouvait pas attendre qu'il fût place. Si seulement il eût pu mourir aujourd'hui même pour qu'ils en eussent au moins assez de regrets ; ils seraient pourtant bien obligés de verser des larmes en le portant au cimetière et en se disant qu'il ne serait pas mort s'ils l'eussent mieux soigné et si les frais de médecin ne leur eussent pas tellement tenu au cœur.

Puis il réfléchissait qu'il ferait bien de se marier pour avoir quelqu'un qui lui donnât des soins et s'intéressât à lui. Puis il rôdait de ci de là, se rendait dans des endroits où tout autre eût

rougi d'aller, prodiguait son argent dans les auberges, laissait croire qu'il allait faire publier ses bans de mariage, et tout-à-coup il renonçait à ses projets, ne regardait plus une seule fille, ne touchait plus un verre de vin et parlait de nouveau de mourir.

Mais le plus malheureux de tous était encore Resli. Autrefois sa mère lui avait dit à plus d'une reprise : « Resli, plus vite tu m'amèneras une belle-fille, plus je serai contente. Mais rappelle-toi trois choses : Premièrement prends-en une qui se lave, et cela non seulement au-dessus du corsage, mais tout en bas. Ensuite il faut qu'elle mette la main à tout et qu'elle n'ait pas peur de l'auge aux porcs. Enfin, que ce soit une fille qui ne se fasse pas dire bonjour deux fois avant de répondre. Il me tarde de prendre du repos. Et si tu m'en amènes une qui soit ce que je te dis, elle n'aura pas à se plaindre de moi ».

Sans doute Resli répondait : « Mère, je ne suis pas pressé ». Mais il n'en éprouvait pas moins de plaisir à parler des jeunes filles avec sa mère, curieux d'entendre ce qu'elle pensait de celle-ci ou de celle-là et ce qu'elle savait de leur famille, à commencer par la grand'mère. Car Resli faisait grand cas d'une bonne réputation et ne voulait prendre qu'une femme « de bonne maison ». Il ne voulait pas qu'on pût reprocher à ses enfants d'avoir des parents de basse extraction, et ne tenait pas moins à une fortune honorablement acquise. Aussi n'eût-il su que faire d'une femme ayant du bien mal acquis, eût-elle eu des écus de quoi remplir un grenier, et avec cela une petite mine faite exprès sur un moule spécial.

Mais un gars de cette trempe ne peut pas savoir – si sa mère ne le lui révèle pas – ce qui s'est passé dans une famille, ni ce qui se dit d'elle ; il voit tout au plus les manières de la fille, et encore les voit-il le plus souvent à travers des lunettes spéciales. Et si la fille ne fait que de sottes manières, il a la ressource de se dire qu'une sotte fille donne parfois une femme sensée, mais alors gare !...

Le garçon dont il s'agit est donc heureux d'avoir une mère avec laquelle il puisse s'entretenir honnêtement de ce qui concerne les jeunes filles, qui ne confonde pas le royaume des cieux avec un sac d'écus et qui ne lui fasse pas un crime de prendre pour femme une bécasse, sachant bien qu'il a de l'esprit pour deux.



Il y avait longtemps déjà que Resli avait fait son entrée dans le monde ; il avait donc jeté les yeux sur plusieurs jeunes filles, se demandant à lui-même : « Faut-il prendre celle-ci ou celle-là ? L'une est plus riche, l'autre plus jolie ; une troisième serait plus allurée ; une quatrième est travailleuse en diable ». Mais il n'en avait pas encore rencontré une à propos de laquelle il eût fait cette réflexion : « Il me faut celle-là et pas d'autre ; et si je ne peux pas l'avoir je reste garçon, et qui sait ? je serais peut-être dans le cas de me mettre la corde au cou ».

Il vint une fois un beau dimanche et Resli se dit qu'il ferait bien d'aller prendre un bain. Il endossa ses plus beaux habits, piqua une grosse rose sur son chapeau, mit une splendide cravate et annonça qu'il ne fallait pas l'attendre pour souper ni pour donner à manger au bétail, vu qu'on ne savait jamais ce

qui pouvait se présenter, et qu'on s'attardait souvent sans y penser.

Il partit dès qu'il eût dîné ; il était seul ; son frère avait justement un mauvais jour. Quant à prendre un domestique, comme le font volontiers les fils de paysans, une espèce de garde du corps qui mange et boit avec eux, quitte à se battre et se faire rosser pour eux, ce n'était pas son affaire.

C'était une journée de grand soleil ; il y avait un demi-pied de poussière sur la route, et quand Resli eut pris un bain, il se sentit un tout autre homme, léger comme un oiseau. À l'étage, deux violons alertes préludaient à une danse, et bientôt les souliers ferrés des danseurs firent vaciller le plafond sous leur piétinement cadencé. Il monta l'escalier d'un pas tranquille et s'arrêta sous la porte de la salle. Une demi-douzaine de couples s'évertuaient à tourner en rond dans le local à moitié désert, pendant que le long des parois se tenaient une douzaine de jeunes filles impatientes de montrer qu'elles savaient aussi faire voler leurs jupons et qu'elles n'avaient pas peur des entrechats des danseurs, dussent leurs pieds – nous n'osons guère dire leurs petits pieds – en pâtir cruellement.

Resli n'était pas un de ces cœurs sensibles qui prennent intérêt à toutes les jeunes filles délaissées et s'imaginent avoir été créés tout exprès pour les faire danser, pour peu qu'elles en manifestent le désir. Chez nous d'ailleurs, tout ne finit pas avec le premier tour de danse, et il n'est pas d'usage que le danseur lâche sa danseuse au dernier coup d'archet du ménétrier, sans plus s'inquiéter de savoir dans quelle coin elle se retire ou à quelle paroi elle va s'appuyer, faire tapisserie comme on dit dans le grand monde. À la campagne, la jeune fille à laquelle un garçon tend la main pour danser voit s'ouvrir devant elle tout un monde d'espérances ; c'est d'abord la demi-bouteille de vin que le danseur fera monter, puis une belle tranche de rôti, plus tard un intéressant retour à deux, enfin la noce à grand fracas. Cette main qui se tend vers la danseuse est comme la clef d'une

armoire merveilleuse qui s'ouvrira devant elle, pour peu qu'elle sache la tourner de la bonne manière. Mais si le garçon lâche sans façon sa danseuse après deux ou trois tours de danse, toutes ces belles espérances s'évanouissent en un instant et font place à des pensées d'un gris sombre, comme il en arriverait à celui qui verrait l'aurore se lever à l'horizon et tout retomber dans une nuit profonde, le soleil oubliant de paraître ce jour-là.

Mais Resli n'était pas homme à jouer de ces tours ; voyant qu'aucune des jeunes filles présentes ne ferait son affaire, si ce n'est pour une danse ou deux tout au plus, il s'assit solitaire à la table du fond et demanda une chopine, indifférent aux regards mécontents qui le suivaient de loin comme autant de mouches et de guêpes avides de troubler son repos, et se disant tout tranquillement : « Si rien de mieux ne se présente, je vide ma chopine et je m'en vais ».

On dit que Satan n'est pas loin de quiconque pense à mal ; de même rien n'attire autant un bon ange comme le désir d'en avoir un sous les yeux.

Au moment où Resli levait les yeux, il vit sous la porte une jeune fille de tout autre acabit que celles qui garnissaient la muraille. Elle n'était point mise avec ce luxe criard qu'on apprécie à la campagne, ni jolie à attirer tous les regards, mais on reconnaissait à première vue qu'elle était quelqu'un comme il faut et de bonne maison. Très propre sur toute sa personne, l'air chaste et réservé, elle avait quelque chose de fier qui tenait à distance les autres garçons rassemblés dans la salle. Resli qui, lui aussi, avait le sentiment d'être quelque chose et se jugeait digne des plus huppées, se dit qu'il ne risquait pas sa tête à lui offrir un tour de danse, bien qu'elle lui fut inconnue. Il se leva et demanda à la jeune fille :

— Voulons-nous en danser une ensemble ?

— Cela me va, répondit-elle.

Et les voilà tourbillonnant dans le vaste local, pareils à un roi et à une reine au milieu du commun peuple, et trouvant toujours plus de plaisir à danser ensemble ; cela allait si gaiement et si rondement, si gaillardement et honnêtement à la fois, que chacun des deux danseurs se disait n'avoir jamais eu autant de plaisir à tourner, ni trouvé pareil partenaire. Après quelques danses Resli dit à la jeune fille qu'il paierait bien une chopine, si elle voulait l'accompagner. Elle répondit d'abord que ce n'était pas nécessaire, qu'elle n'avait pas soif ; toutefois elle ne se défendit pas longtemps, comme l'eût fait une de ces pécores qui se lèchent les doigts jusqu'au coude du plus loin qu'elles sentent le vin et qui, si vous parlez de leur en payer un verre, se laisseront tirer jusqu'à ce qu'un de leurs os vienne à craquer.



La jeune fille semblait trouver Resli de son goût ; étant d'ailleurs étrangère à l'endroit et voyant bien que le garçon ne la

connaissait pas, elle se montrait aussi gaie que possible et ne se tenait pas sur la réserve froide et hautaine, habituelle aux filles de son âge. Quand ils furent en face de la chopine, la sommelière demanda :

— Faut-il vous apporter à manger ?

— Oui, répondit Resli, si vous avez quelque chose de bon.

— C'est inutile, intervint la jeune fille ; j'ai accepté volontiers un verre de vin, mais je ne pourrais pas manger ; mon père viendra bientôt me chercher ; il y a loin jusque chez nous.

— Tu as entendu ce que j'ai dit, fit Resli à la sommelière, et, s'adressant à la jeune fille, il lui dit de l'air de quelqu'un qui sait ce qu'il vaut :

— Ne fais donc pas de compliments ; je ne regarde pas à quelques batz de plus ou de moins, et si ton père vient, il se trouvera bien quelqu'un pour manger le rôti. En attendant qu'on nous apporte à manger, nous pourrions bien faire encore quelques tours de danse, si cela t'arrange ; je n'ai pas encore rencontré une fille avec laquelle j'aie tant aimé danser.

La jeune fille ne fit pas de façons ; ils se remirent à tourner avec un tel entrain que c'était plaisir de les voir et que l'on sut bientôt jusque dans la cuisine qu'il y avait là-haut les deux plus charmants danseurs qu'on eût jamais vus, si bien que toutes les petites Cendrillons vinrent l'une après l'autre, un pan de leur tablier dans la main, allonger le bout de leur nez roussi à côté du seuil de la porte de la salle.

Cependant la sommelière avait apporté le rôti et leur faisait force signes pour indiquer que la nourriture était servie et qu'ils ne devaient pas la laisser se refroidir ; cela ne les empêcha pas de faire encore deux tours de danse ; mais il semblait à Resli qu'il ne pourrait pas lâcher sa danseuse, sous peine de la voir disparaître pour toujours. Il se décida enfin à la conduire à table ; elle le laissa faire, non sans quelques façons :

— C'est indiscret de ma part, dit-elle, et j'entends bien payer mon écot. Je ne veux pas autrement ; je ne suis pas venue ici pour manger aux dépens d'autrui, mais mon père avait à faire au village et je m'ennuyais toute seule, c'est pourquoi j'ai voulu voir le bal pour me passer le temps. J'ai eu bien de la chance de pouvoir danser moi-même, aussi je ne veux pas vous mettre encore en frais. Passe encore pour le violon, mais je veux payer ma part de l'écot. Quand même vous n'avez pas besoin de regarder à l'argent, il n'est pas moins vrai que d'autres gens en ont aussi et peuvent le dépenser.

Resli se demandait qui pouvait bien être cette fille, et celle-ci eût également aimé savoir qui était Resli ; de là toute une série de petites manœuvres qui ne réussirent ni à l'un ni à l'autre, aucun ne voulant sortir de son incognito qu'après avoir appris ce qu'il avait à faire et s'il ne courait aucun risque. Resli était émerveillé de voir cette fille si différente des autres. Il lui avait demandé ce que son père était venu faire ici, et elle lui avait répondu qu'il cherchait du bois à bâtir. Là-dessus, il voulut savoir si donc leur maison était trop petite. C'eût été pour la jeune fille une excellente occasion de dire combien d'arpents de terre possédaient ses parents, combien de gerbes ils faisaient bon an mal an et quelle quantité de foin ils livraient annuellement au vacher. Elle n'en fit rien et se borna à raconter que leur maison était peu commode et l'écurie en très mauvais état. Resli eut beau faire, il ne put l'amener à faire le moindre étalage de la fortune de ses parents et n'apprit pas même combien de porcs ils possédaient. Aussi resta-t-il bouche close sur ce qu'il eût pu dire de la position de sa famille. En toute autre occasion il eût fait grand fracas des nombreux chevaux que son père possédait, de leur beauté, du prix qu'ils auraient pu tirer de chacun ; cette fois, rien au monde n'eût pu lui en faire souffler mot, bien que la jeune fille lui en fournît de nombreuses occasions ; il lui semblait que ces vanteries devaient le rabaisser aux yeux de celle-ci, et que celui qui se vante est toujours celui qui en a le plus besoin.

Pendant qu'ils babillaient ensemble, rivalisant de prudence et d'habileté, la sommelière vint annoncer que le père de la jeune fille était en bas et qu'il lui faisait dire qu'elle eût à descendre immédiatement.

— Dis lui que je vais tout de suite, répondit la jeune fille sans se déranger ; sur quoi elle trinquait avec Resli et se remit à babiller, si bien qu'elle sembla avoir entièrement oublié l'ordre de son père.

La sommelière reparut et dit :

— Ton père veut que tu viennes tout de suite, sinon il repartira seul ; il dit qu'il ne peut pas laisser ses chevaux attachés aux arbres toute une demi-journée.

— Laisse-le s'en aller, fit Resli, je t'accompagnerai à la maison, si tu n'y vois pas d'inconvénients.

— Non, pas à présent, répondit la fille en rougissant. Merci et porte-toi bien !

Et elle tendit la main à Resli. Il lui prit la main et voulut lui dire encore quelque chose. La jeune fille attendait effectivement qu'il parlât, mais il ne sut trouver les paroles de circonstance. Tout à coup la sommelière se précipita dans la salle en criant :

— Vite ! vite ! le vieux est déjà sur la voiture.

— Adieu, dit la jeune fille en se dégageant.

— Attends ! Encore un mot ! cria Resli.

Mais elle était déjà sur l'escalier et demandait en courant à la sommelière :

— Qui est ce garçon-là ?

— Je n'en sais rien, répondit la sommelière. C'est la première fois qu'il vient ici.

La jeune fille monta sans mot dire sur la voiture ; sans mot dire elle entendit les reproches de son père, et sans mot dire elle partit avec lui ; il lui semblait voguer sur la mer immense et déserte, loin de tout plaisir, de toute jouissance, avec l'ennui et le regret pour toute compagnie, et la mort pour lointaine et finale perspective.

Quant à Resli, il était resté debout, la bouche ouverte. Et quand il s'approcha de la fenêtre pour regarder la voiture et le père, espérant les reconnaître, il ne vit qu'un tourbillon de poussière sur la route. Il en fut tout désolé et continua à tourner ses regards vers le tourbillon, comptant qu'un coup de vent le dissiperait et lui permettrait de voir encore une fois la jeune fille. Et la voiture et le tourbillon avaient disparu depuis longtemps, que Resli regardait encore dans le lointain, le cœur toujours plus angoissé, comme si une meule de moulin s'y fut logée, les yeux brûlés par la poussière comme ils ne l'avaient jamais été. « Je donnerais bien mille livres, pensait-il, pour savoir qui sont ces gens. »

Pendant qu'il faisait cette réflexion, il remarqua que la sommelière était derrière lui.

— Fais-moi mon compte, lui dit-il brusquement comme s'il eût craint qu'elle ne lût sur son dos les pensées qui remplissaient son cœur.

— Hé, cela fait vingt-cinq batz.

Pendant qu'elle comptait l'argent, Resli s'avisa de faire encore une tentative et demanda :

— Qui étaient ces gens ?

— C'est le paysan de la Combe-aux-Épines. Il demeure là-bas dans les villages, je ne sais trop dans quelle commune, mais il doit être terriblement riche. Mais tu t'es trompé, il y a deux batz de trop, j'ai dit vingt-cinq batz.

— Garde-les, je ne tiens pas à les reprendre.

— Tu es un drôle de garçon ; les autres donnent plutôt trop peu, toi, tu donnes plus qu'on ne te demande. Bah, je les garde, j'en ai plus besoin que toi et je te remercie plus de mille fois. Mais sais-tu ce qui me ferait plus de plaisir que les deux batz ?

— Non, dit Resli.

— Une danse avec toi. Veux-tu ? Tu t'y entends joliment bien.

— Pourquoi pas ? Va pour une danse.

— Eh bien, en avant ! Violon, joue-nous en une crâne, mais dépêche-toi, car si la maîtresse d'auberge s'aperçoit que je danse, elle viendra et me prendra aux cheveux. Elle est de nouveau de mauvaise humeur aujourd'hui et je ne tiens pas à passer par ses mains.

Et la voilà dansant à cœur joie et faisant des sauts de cabri, sans cependant que son bonheur l'empêchât de profiter d'une pause pour demander à Resli d'où il venait. Resli se dit d'abord que puisque sa première danseuse ne savait pas d'où il venait, celle-ci n'avait pas non plus besoin de le savoir. Mais il se ravisa et donna le nom de son village. Ne se pourrait-il pas qu'on vînt prendre ici des informations sur son compte ?

— Ah, tu es de Liebiwyl, dit la sommelière. J'ai déjà beaucoup entendu parler de ce village, mais je n'y ai jamais été. La fille du paysan de la Combe-aux-Épines a demandé qui tu étais, mais ce qu'on ne sait pas, on ne peut pas le dire. Faut-il aller te chercher encore une chopine ? Tu ne veux pourtant pas t'en aller déjà, tu arriverais de plein jour à la maison.

— Non, je n'ai plus soif, répondit Resli.

— Alors il faut que tu m'en fasses danser encore une.

Après cette danse, il en fallut une seconde, puis une troisième, quoi que Resli pût objecter. Et qui sait combien cela eût encore duré, si l'hôtesse n'était apparue sous la porte, en quête de la sommelière.

— Ah, c'est ici que tu es, garçonnière enragée ! Attends que je..., fit-elle d'une voix enrouée à travers la vaste salle, dominant la musique et le bruit des pieds, si bien que la pauvre fille tressauta comme si elle eût marché sur une longue épine et, après un rapide regard autour d'elle, se précipita hors du local avec la rapidité d'un coup de vent.

— Ah, tu es encore là, danseur enragé, continua l'hôtesse, tournant ses batteries contre le pauvre Resli : Il me semble que tu devrais en avoir assez ! Une autre fois tu laisseras mes servantes tranquilles ou tu en amèneras une avec toi ; je n'ai pas de servantes à donner à des blancs-becs de ton espèce. Ou bien, si tu veux absolument danser, demande-moi si j'ai le temps. À propos, est-ce vrai que tu t'en tires si bien ? Voyons cela. Violon, une danse, et une soignée !

Et, sans plus de façons, la grosse femme s'empara de Resli et l'obligea à tourner avec elle, pendant qu'elle fumait comme une marmite où l'on eût fait bouillir un quartier de viande de cent cinquante livres. Le pauvre garçon se crut ensorcelé et désira s'en aller au plus vite. Que faire si après l'hôtesse venait la cuisinière, puis la fille des bains ; après la fille des bains, la mère aux poules ; après la mère aux poules, la bonne d'enfants ; après la bonne d'enfants, toutes les filles de l'aubergiste ? Il en aurait jusqu'au matin, et que diraient les gens en le voyant rentrer au logis au beau milieu de la matinée ?

Heureusement l'aubergiste apparut sur le seuil, jurant et tempêtant :

— Je voudrais bien savoir, cria-t-il, pourquoi tout le monde veut être en haut ce soir. Il faut que cela finisse ou j'y mettrai ordre en expédiant les violons. À ton âge on pourrait avoir plus

de raison que cela, et quand on a eu trois maris et quatorze enfants, on devrait être dégoûtée de la danse. Mais on sait bien qu'à la folie il n'y a de remède que la mort. Descends, il y a des gens qui veulent avoir à manger ; dépêche-toi, ils sont pressés.

— Eh, ils sont bons pour attendre, dit l'hôtesse ; nous avons aussi dû attendre sur eux.

— As-tu entendu ? Ou faut-il te montrer le chemin ?

— Tu es un grossier. Je ne me laisserai pas régenter par toi et je danserai avec qui je voudrai et aussi longtemps que cela me plaira. Viens, garçon, tournons-en encore une !

Et elle se tourna pour reprendre le bras de Resli, mais celui-ci n'y était plus ; elle resta les bras étendus et aussi ahurie qu'autrefois la femme de Lot. Un tonnerre d'éclats de rire ébranla la salle, et l'aubergiste dit :

— Hein, tu as ton affaire !

— Où est ce jeune butor ? dit l'hôtesse en promenant ses regards tout autour de la salle. Le *Tout-Noir* l'aurait-il emporté ?

— Cherche ! fit l'aubergiste au milieu du rire général.

— Soit ! riposta l'hôtesse devenue enfin toute confuse. J'aime mieux que le *Tout-Noir* l'ait pris seul que moi avec lui. En tout cas, je serais curieuse de savoir pourquoi il ne t'a pas pris en même temps ; il eût fait deux pierres d'un coup ; il en a déjà emporté plus d'un qui valait mieux de son petit doigt que toi de toute ta personne...

Pendant que les deux époux échangeaient ces aimables compliments, Resli avait passé par une fenêtre donnant sur la galerie et, prenant le large, avait déjà fait un bon bout de chemin. Tantôt il lui semblait qu'il cheminait sur des roulettes, tantôt il croyait enfoncer dans la terre jusqu'aux genoux, tantôt il se représentait emporté dans le tourbillon de la danse, tantôt il se

disait que peut-être il ne reverrait plus sa jolie danseuse. Il faisait force projets pour aller retrouver la jeune fille. Irait-il le soir à sa fenêtre, ou prendrait-il pour prétexte l'achat d'un cheval ou d'une vache, d'une provision de foin ou de paille ? Ces fils de paysans ont toutes sortes de moyens de s'insinuer dans une maison campagnarde, pour peu qu'ils y tiennent sérieusement. Mais Resli ne s'arrêta à aucun de ces projets, il eut beau en imaginer d'autres, rien n'était à sa guise, et il se trouva sur le seuil du logis paternel sans savoir comment il avait franchi la distance.

La famille avait déjà soupé, mais sa part du repas avait été réservée et mise au chaud. À l'ordinaire, la mère venait s'asseoir à ses côtés et le questionnait sur ce qu'il avait fait et, une parole amenant l'autre, chacun des deux avait appris au bout de peu de temps ce qu'il voulait savoir. Cette fois, elle se borna à mettre devant lui la nourriture sans demander : « Est-ce encore chaud ? » Elle ne lui fit pas observer qu'il était rentré de bonne heure, ne lui dit mot, sortit et rentra sans paraître s'apercevoir de sa présence. Il ne put, en conséquence, lui adresser aucune question et en fut tout navré. Les jours suivants il tourna autour d'elle, hasardant à chaque instant propice un mot relatif au dimanche précédent, mais chaque fois une réponse brève et aigre lui ferma la bouche. Il crut enfin avoir trouvé le moment favorable : il était seul avec sa mère au grenier, occupé à lui mesurer de la graine pour les porcs.

— Mère, commença-t-il, connais-tu le paysan de la Combeaux-Épines ?

— Pourquoi t'informes-tu de lui ?

— Eh ! je l'ai vu dimanche passé ?

— Comment as-tu su que c'était le paysan de la Combeaux-Épines ?

— Oh ! j'ai demandé son nom.

— Et pourquoi tenais-tu à le savoir ?

— Oh ! pour rien. Seulement j'ai dansé une ou deux fois avec sa fille.

— Ah, voilà ! Pendant qu'on reste à la maison à s'échiner, à se tracasser et à économiser pour vous, vous rôdez le monde et vous courez après la première pimbêche venue !

— Il me semble pourtant, mère, que tu n'as pas à te plaindre de moi, je fais tout ce que je peux.

— Oui, et tu cours partout où il y a de l'amusement. Il me semble que cela devrait te passer, si tu réfléchis à la position dans laquelle nous nous trouvons. Mais voilà à quoi on en est avec les enfants ; quand on en aurait le plus besoin, ils tirent chacun de leur côté et ne s'inquiètent plus du père ni de la mère.

À cela Resli n'eut rien à répondre ; le cœur lui faisait mal ; sa mère ne devait-elle pas savoir combien il l'aimait et combien peu il méritait ces reproches ? Si lui, fils de paysan, ne pouvait plus aller une fois par année prendre un bain et faire quelques tours de danse, l'affaire était bien mauvaise. Et pourtant, il était le premier et le dernier à l'ouvrage et, si l'on voulait compter, il lui reviendrait une jolie somme pour ses peines. D'ailleurs, on n'avait jamais eu à payer pour lui un kreutzer d'amende ou de dédommagement.

Ainsi pensait Resli, sans d'ailleurs s'en irriter davantage. Il lui semblait toujours qu'il dût prouver à sa mère et encore à une autre personne qu'il valait mieux qu'on ne le supposait ; et puis, il pouvait arriver qu'on prît des informations de ci de là sur son compte, et alors il fallait que chacun fût en mesure de dire qu'il n'y avait pas sous la voûte des cieux un garçon plus brave et plus courageux au travail. Et quand la moutarde lui montait au nez, et qu'il allait faire une scène, il lui semblait que la jeune fille surgissait de derrière une haie et disait en le menaçant du doigt : « Dieu me préserve d'un pareil mari ! » Alors il se conte-

nait et reprenait l'allure qu'il pensait devoir être la plus agréable à une jeune fille cherchant un bon mari.

Cependant, quels que fussent les plans qu'il faisait en vue d'une expédition à la Combe-aux-Épines, il les abandonnait les uns après les autres.

Personne ne l'y encourageait, et à voir la tournure que prenait de plus en plus le ménage, il n'avait pas le cœur d'y introduire une jeune femme.

En sa qualité de futur propriétaire du domaine, aussi bien que pour se rendre agréable à sa mère, et pour se donner un bon renom dans tout le voisinage, il avait cru pouvoir prendre une part plus active aux affaires de la maison et dire, à l'occasion, à son père : « Si nous faisons ceci ou cela ? Père, reste tranquillement à la maison, nous arrangerons la chose de manière à ce que tu sois content. »

Ou bien il demandait : « Père, faut-il aller avec toi à la foire ? Je prendrais avec moi la *Dragonne* ou la *Fleurette* ; elles sont grasses et donnent peu de lait ; on en tirerait un bon prix et j'apprendrais un peu le commerce. » Alors le père devenait pensif et il lui semblait qu'il y avait dans cette bonne volonté de son fils de quoi se réjouir ; il se disait même parfois en lui-même : « Cela fera, avec le temps, un crâne paysan. »

Si l'expérience du père eût secondé la bonne volonté du fils, les cinq mille livres eussent été promptement remplacées, plus que cela, cette perte eût tourné à profit par l'émulation qui se fût produite, mais le père n'y vit qu'un motif à jalousie et à méfiance. « Oh, oh, pensait-il, c'est la mère qui le pousse et qui voudrait voir cheminer les affaires à son idée ; il faudrait commencer à travailler de rage, brocanter et courir à droite et à gauche, quand ni mon père ni mon grand-père n'ont jamais eu cette habitude. Non, non, mon fils ne me montera pas sur la tête, et je n'entends pas qu'on vienne me dire que c'est un rude gaillard, et que tout va mieux depuis que c'est lui qui tient les

rênes de la maison. Un bon fils doit mener son char dans l'ornière tracée par son père. Moi, j'aurais eu honte de vouloir gouverner du vivant de mon père et, après sa mort, j'ai continué à cultiver mon domaine comme je l'avais appris de lui. Et je ne m'en suis pas trop mal trouvé. Mais le monde devient toujours plus mauvais ; les enfants méprisent leurs parents, le premier gamin venu prétend en savoir plus long que père et grand-père ! C'est pourquoi, tant que j'y serai, je ne lâcherai pas la cuiller, pas même le manche de la cuiller. Et on verra qui est le maître. »

Dès ce moment les choses allèrent mal pour le pauvre Resli : Osait-il faire une observation, il était rabroué de la bonne manière et son père faisait précisément le contraire de ce qu'il disait. Lui échappait-il quelque étourderie ou quelque manœuvre de jeune homme inexpérimenté, on la lui reprochait sans ménagement, même en présence des domestiques. On ne négligea aucune occasion de lui faire sentir qu'il n'était encore qu'un gamin, qu'il ne voyait goutte à rien et qu'il lui faudrait encore manger pas mal de morceaux de pain avant de se douter de ce que c'était qu'un vrai paysan.

En voyant son zèle apprécié de cette façon, Resli perdit tout courage. Et quand, fatigué et découragé, il ne savait plus qu'entreprendre, le père lui disait : « On voit bien à quoi tu en es ; tout irait bien s'il ne s'agissait que de travailler de la langue, mais quand il y a un bon coup de main à donner, tu n'y es plus. »

Il eût cependant encore supporté tout cela, sachant bien qu'il faut endurer patiemment les faiblesses de ses parents, si ces reproches lui eussent été faits secrètement, entre quatre yeux. Mais le genre de la maison n'était plus le même qu'autrefois, et c'était ce qui l'affligeait le plus, au point de lui arracher des larmes. Autrefois, on avait été réservé, on s'était gardé de toute méchante parole, surtout en présence des étrangers, car les querelles entre mari et femme sont d'un fâcheux

exemple pour les enfants et les domestiques. Aussi la maison était-elle avantageusement connue au loin ; quand on n'a pas de paroles méchantes à la bouche, on vit en paix, et quand la paix règne quelque part, les mauvaises langues n'ont rien à y gratter.

Désormais tout était changé.

Christen et Anneli se querellaient souvent, se reprochant sans ménagements leurs défauts réciproques. Christen blâmait les libéralités de sa femme, disant que telle ou telle femme faisait tout autrement et donnait chaque année à son mari un bel argent provenant de la vente des œufs et du lait ; mais celles-là n'avaient pas toujours à la porte deux mendiants occupés à attendre que les trois autres mendiants qui étaient à l'intérieur sortissent, pour prendre leur place ; aussi, c'était un plaisir que de tenir ménage avec des femmes de cette trempe, on se trouvait toujours plus riche qu'on ne croyait. Pour lui, il avait beau faire arriver dans la maison autant d'argent que possible, on était toujours sans le sou ; c'était comme si le vent l'eût emporté à mesure.

— Et pourtant, répondit Anneli, je n'ai pas jeté cinq mille livres par la fenêtre, et je pourrais faire du bien à beaucoup de pauvres sans dépenser seulement la valeur des intérêts de cette somme. Il faut faire une différence entre les pauvres et les mauvais sujets, et je ne sache pas qu'il soit dit dans la Bible que Dieu récompensera ceux qui auront engraisé un vaurien. Ce n'est pas ma faute si je ne tire pas plus d'argent du lait, ce n'est pas moi qui achète ou vends les vaches, et je suis obligée de prendre le lait qu'on m'apporte. D'ailleurs, nous aurions aussi plus de fourrage et du meilleur, si on faisait les ouvrages au temps voulu. Je sais des hommes qui tireraient la moitié plus d'un domaine comme le nôtre.

Après cet échange d'aménités, Christen ne pouvait guère s'empêcher d'aller dire en présence de ses domestiques et journaliers qu'il commençait à en avoir assez et que, si sa femme ne cessait pas bientôt de lui reprocher les cinq mille livres, on ver-

rait autre chose. De son côté, Anneli, à la cuisine, pleurait devant les servantes et disait :

— C'est bien heureux que ma mère ne soit plus de ce monde ; elle n'eût pas pu supporter ce qui se passe ici et, si elle pouvait voir à présent tout ce qui m'arrive, elle se retournerait dans son tombeau. Non, je n'ai pas mérité un pareil traitement. Ce que je donne, je le donne en vérité de ma poche, et il me semble que cela ne devrait regarder personne que moi. Si seulement j'étais morte, Christen pourrait alors en prendre une de celles qui font tant d'argent de leur beurre et de leur lait, et peut-être, en les voyant de près, me regretterait-il un peu, moi qui ne puis plus rien faire à sa guise.

Les paroles qui tombent dans les oreilles de la domesticité y trouvent un terrain fertile où elles se développent à plaisir. Puis, une fois développées, elles ne s'y tiennent pas immobiles comme le blé et l'orge dans un champ, mais elles circulent de maison en maison pour se transplanter dans des oreilles non moins curieuses et toujours ouvertes, de nuit comme de jour, aussi bien que les portes d'une ville moderne.

Les oreilles des domestiques présentent d'ailleurs un phénomène curieux. On leur ferait certainement tort en affirmant que ce sont des oreilles qui n'entendent pas, car elles perçoivent les sons jusqu'à cent pas, et même à travers des portes bien fermées et d'épaisses murailles, et n'oublie rien de ce qu'elles ont entendu. En revanche, il y a des choses auxquelles elles sont absolument réfractaires et qu'on peut leur répéter une centaine de fois sans qu'elles soient capables de se les rappeler demain et encore moins de les reproduire.

Mais les domestiques n'étaient pas seuls à parler, Anne-Lisi elle-même faisait à l'occasion des plaintes amères à telles de ses amies, déclarant ne plus pouvoir y tenir ainsi et être en définitive prête à prendre le premier venu, ne fût-ce que pour sortir de la maison. Et elle ajoutait :

— Surtout n'en souffle mot à âme qui vive !

— À quoi penses-tu ? répondait l'amie. On ne m'en tirerait pas un mot de la bouche, dût-on y atteler quatre chevaux.

Et, à peine de retour à la maison, elle disait à sa mère :

— Mère, cela va mal là-bas, je le tiens d'Anne-Lisi elle-même. Je ne voudrais pas pour beaucoup d'argent être dans cette maison. Oui, ma foi, si un de ses frères me faisait à présent des avances, il serait joliment remballé !

Il était d'ailleurs plus prudent de ne pas en faire l'essai.

De son côté, Christeli ne pouvait s'empêcher, quand il était gris, de faire quelques allusions à la situation de la famille, et plus encore quand il avait ses idées noires et qu'il se croyait négligé. Il arrivait même que des mendiants, objets des faveurs d'Anneli, saisisaient au bond certaines paroles et, dans la hâte d'aller les reporter plus loin, oubliaient presque de remercier.

On trouve parfois sur les îles désertes du milieu de l'Océan certaines plantes propres à des zones éloignées et desquelles on ne peut dire comment elles sont arrivées là, jusqu'à ce qu'un savant, prenant en pitié l'ignorance humaine, daigne expliquer la chose à grand renfort de citations et d'aphorismes. Il exposera comment l'atmosphère tient en suspension du pollen provenant des fleurs en état de maturation, et que ce pollen s'attache aux pattes ou aux ailes des oiseaux. Or il arrive souvent que ces oiseaux sont emportés par des vents d'orage bien loin de leur séjour habituel, et que fatigués de la lutte, ils prennent pied sur la première île qui tombe sous leurs regards. Alors le pollen se détache de leurs pattes ou de leurs ailes, tombe en terre, germe et se développe si bien qu'au bout de peu d'années une riche végétation couvre l'île autrefois déserte. Telles les paroles humaines ; esprits aériens, elles volent au gré du vent, s'attachent aux oreilles des hommes, vont où les portent les pieds des hommes, s'arrêtent là où ceux-ci se reposent ou se tiennent un

instant, germent et grandissent sans qu'on sache qui les a transportées là. Et plus tard, à voir combien elles se sont multipliées, combien elles prospèrent loin du lieu qui les a vues naître, on s'étonne qu'il ait suffi d'une parole tombée par hasard et accrochée à l'oreille d'un mendiant pour opérer de si extraordinaires effets.

On se mit donc à parler long et large de la malheureuse famille, tant il sortait de cette maison de ces paroles ailées que le vent transporte dans toutes les directions et qui vont s'accrocher n'importe où. Et on en parla d'autant plus qu'on n'avait eu précédemment aucune raison de le faire ; on se dédommagea en quelque façon du mutisme auquel on avait été condamné, comme après le carême on se dédommage des privations subies, en mangeant d'autant plus copieusement.

D'ailleurs, tous s'accordaient du plus au moins à trouver que c'était bien leur dam : « On voit maintenant, disaient les gens, ce qui arrive quand on veut se croire meilleurs que les autres ; il suffit d'une perte de cinq mille livres pour les détraquer entièrement. Si nous étions aussi riches que ceux-là, nous n'en lèverions pas même le petit doigt. Mais il paraît qu'ils tenaient encore plus à l'argent que nous autres, et qu'il leur suffisait de distribuer quelques poires sèches et quelques poignées de farine pour se croire des gens extrêmement charitables. Et bien, à leur place, nous aurions honte de faire tant de façons pour cinq mille livres. »

Les femmes en particulier avaient peine à dissimuler la joie qu'elles en éprouvaient :

— Nous regrettons tout cela pour Christen ; c'est un homme avec lequel une femme raisonnable se tirerait parfaitement d'affaire, et il serait heureux que tous les maris fussent seulement la moitié aussi braves que lui ; quand on lui parle on voit tout de suite qu'il est au courant de tout, et que c'est un homme de bon conseil, mais Anneli a bien mérité ce qui lui arrive là ; c'est une sotte, qui a toujours cru qu'elle avait avalé la

sagesse par tasses à café, qui méprisait les autres femmes, qui ne voulait se commettre avec personne, qui s'imaginait être la fleur des petits pois et qui n'a réussi qu'à rendre les pauvres exigeants au point qu'on ne peut plus leur donner assez. Oui, il y a des pauvres qui seraient à présent dans le cas de vous jeter votre morceau de pain au nez en disant que c'est bon pour donner au chien et qu'ils connaissent une maison où on donne une sorte de pain qui se mange plus agréablement. C'est que cette femme a toujours cru être sans tache et sans reproche, si bien que le bon Dieu devrait trépigner d'impatience de la voir arriver un jour là-haut. Et maintenant voilà ce qu'il arrive aux gens de cette espèce. On voit pourtant qu'il y a quelque part une justice.

Ainsi raisonnaient les femmes. Les hommes faisaient moins long procès et Anneli trouvait grâce à leurs yeux préféralement à Christen :

— Il faudrait être aveugle, disaient-ils, pour ne pas voir qui a guidé le char dans le fossé, sans savoir maintenant comment l'en dépêtrer. Dans une ferme de cette importance, rien n'est plus fatal que d'être toujours en retard d'une saison. C'est tout comme là où on ne sait se lever de bonne heure le matin ni se coucher tôt le soir. C'est pourtant ce qui se passe là-bas, et cela par la seule faute de Christen. Voyez ce qui se passe dans le ménage, où c'est Anneli qui commande ; là, tout se fait en son temps et on n'a jamais entendu dire que les domestiques n'aient pas eu leur repas au moment voulu. Elle sait d'ailleurs tirer bon parti de ce qu'elle a entre les mains, pendant que Christen ne peut lâcher quoi que ce soit et ne voit goutte au commerce ; un gamin de l'école en saurait plus long que lui. C'est une femme comme il faut, et il ne faut pas s'étonner qu'avec un mari comme le sien, elle ait quelquefois un mot à dire aux affaires. Si seulement il n'y en avait pas de plus méchantes qu'elle !

Tels étaient les discours qui se tenaient sur le compte de ce ménage, et personne n'en était plus affligé que Resli ; il eût supporté tout le reste en silence, mais ceci lui semblait intolérable.

Il ne pouvait se défaire de la pensée que la fille du paysan de la Combe-aux-Épines s'informerait un jour ou l'autre de lui et saurait qui il était. Et qu'apprendrait-elle ? Que les choses allaient mal dans cette maison, qu'on ne faisait que s'y disputer, qu'il n'y avait plus que l'argent pour la maintenir debout, mais qu'il n'y en avait plus pour longtemps, qu'il fallait bien se garder d'y mettre le pied, sous peine de s'embourber jusqu'à la cheville, et qu'une fille tant soit peu convenable y regarderait à deux fois.

Le pauvre garçon n'ignorait pas qu'une bonne réputation peut se perdre en peu d'années, eût-elle une durée d'un siècle et fût-elle l'œuvre de plusieurs générations. Et qui en pâtirait, si ce n'était précisément lui, qui devait hériter du domaine de la famille ? Aussi que lui eût fait une perte de dix mille, de vingt mille livres même, si la paix eût été conservée à la famille ? Une perte d'argent n'eût certainement pas à elle seule détourné la jeune fille, tandis qu'elle n'eût pas voulu, pour tout au monde, entrer dans une maison pleine de querelles et de mécontentement ; cela se devinait facilement à sa figure. Il pensait donc de moins en moins à se montrer à la Combe-aux-Épines. Le souvenir du certain dimanche lui restait comme celui d'un beau rêve, auquel il ne pensait guère sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Pendant longtemps il garda son chagrin par devers lui, pensant toujours que sa mère s'en apercevrait dans un de ses bons moments et lui en demanderait le motif, qu'alors il lui dirait ouvertement et amicalement tout ce qu'il avait sur le cœur. Sans doute elle comprendrait qu'une vie pareille devenait à la longue insupportable à ses enfants.

Mais la mère, toute à ses propres chagrins, ne pouvait guère être impressionnée par les chagrins d'autrui, et le moment attendu par Resli ne vint pas. Aussi, incapable de conserver plus longtemps dans son cœur son morne découragement, s'en ouvrit-il à son frère.

Christeli avait toujours regardé Resli comme l'enfant gâté de la maison ; le voyant logé aux mêmes enseignes, il se sentit

pris pour lui de la même compassion qu'il éprouvait pour lui-même, et tous deux résolurent de remédier le mieux possible à une situation qui devenait de jour en jour plus intolérable. Ils convinrent de faire carrément comprendre à leurs parents, pour peu que ceux-ci se missent de nouveau à se quereller, que cela n'aboutissait à rien qu'à les faire décrier. Et quand Christeli s'apitoya sur les chagrins d'amour de son frère et déclara qu'il fallait absolument qu'il eût la fille de la Combe-aux-Épines, qu'il irait lui-même un prochain jour rôder autour de cette maison, et qu'au besoin il chercherait à s'introduire dans le logis pour voir et entendre ce qui en était de la jeune fille, Resli reprit tout à fait courage et pensa qu'après tout ses parents n'étaient pas tellement méchants, et que lorsqu'ils sauraient dans quels embarras ils mettaient leurs enfants, ils se feraient certainement un devoir de se comporter différemment, puisqu'ils avaient bien encore du cœur pour leur famille.

Ils ne dirent rien de tout cela à Anne-Lisi. À la vérité ils la considéraient moitié comme une enfant et moitié comme une étrangère n'ayant rien à voir aux affaires de la communauté. Les fils de paysans tiennent un peu des chats, qui ont la réputation de s'attacher plutôt aux maisons qu'à leurs habitants, pendant que les filles sont plutôt de l'espèce des tourterelles qui, faisant chaque jour de lointains voyages au cours desquels elles rencontrent des pigeons étrangers, en oublient parfois le colombier natal.

Les deux frères étaient sincèrement attachés à leur sœur, mais la voyant souvent d'une gaieté exubérante, ils la regardaient un peu par-dessus l'épaule, comme une grande enfant, et la taquinaient à plaisir. Anne-Lisi, qui avait une parfaite conscience de sa valeur personnelle et se savait capable d'autant de bonnes intentions que n'importe quelle jeune fille, prenait la chose en mauvaise part et rendait à ses frères leurs grands airs en se moquant d'eux, en les taquinant à plaisir et en se plaignant d'eux auprès du père et de la mère ; bref, elle les traitait de prolétaire à gros bonnet, ce dont ils ne s'inquiétaient guère,

la considérant au contraire avec des airs de compassion plus profonde encore.

Quelles que fussent les bonnes intentions de Christen et de Resli, elles ne leur tournèrent pas à profit ; ils ne furent pas compris de leurs parents ; il leur arriva comme aux inexpérimentés qui veulent sonder une plaie ou percer une vessie non encore mûre. La première fois qu'ils voulurent intervenir dans les querelles de leurs parents on les rappela à l'antique tradition de famille, en leur demandant depuis quand c'était l'usage que les enfants se mêlassent aux entretiens de leurs père et mère. C'est que les bons parents ne pensaient pas que là où on enlève les fondements, la maison s'écroule toute entière, et que leurs enfants ne pouvaient conserver pour eux le même respect, du moment qu'ils se respectaient eux-mêmes assez peu pour se quereller en leur présence, qu'enfin c'est pour les enfants une marque d'affection que de reprendre leurs parents lorsqu'ils pêchent sous leurs yeux, comme c'est le cas des parents vis-à-vis de leurs enfants. C'est toujours le plus raisonnable qui prend les devants ; si les enfants deviennent les plus raisonnables, pourquoi trouverait-on mauvais qu'ils prissent les devants ?

Mais les parents ne l'entendaient pas ainsi et quand leurs enfants, rabroués de la belle façon, cherchaient à s'excuser et disaient : « Mais, papa, il me semble pourtant qu'il ne valait pas la peine de se fâcher ainsi », c'était comme s'ils eussent versé de l'huile sur le feu. Anne-Lisi s'en mêlait, prenant parti pour son père, avant même de savoir de quoi il s'agissait ; le père n'en résistait que plus vivement aux observations de ses enfants, la discorde devenait générale et toutes les tentatives de l'apaiser ne réussissaient qu'à l'attiser davantage, ainsi qu'il arrive quelquefois dans les grands incendies que les pompes à feu qu'on a placées dans une ruelle pour protéger un côté des maisons, échauffées par l'ardeur du feu, s'enflamment elles-mêmes et servent à l'élément dévastateur de véhicule pour se transporter de l'autre côté de la rue. Les querelles, sans diminuer entre les parents, éclataient désormais entre les enfants. Aussi l'existence deve-

nait-elle de plus en plus triste pour l'ensemble de la famille, au point qu'Anneli, prise de découragement, demandait à Dieu dans ses prières de la retirer au plus vite. Quant à Christen, il ne souffrait pas moins que son épouse.

CHAPITRE III

Un dimanche de communion.



Un jour, c'était le premier dimanche des fêtes de Pentecôte, Christen se dit qu'il mangerait bien un morceau de gâteau à déjeuner. On avait fait au four le samedi et, selon l'usage, on avait cuit des gâteaux de quoi garnir toutes les tables ; on le faisait généralement en si grande abondance qu'il y en avait toujours de reste, si bien que personne n'en voulait plus. Cette fois Christen en eut envie. Était-ce le diable qui le poussait, comme on le dit communément, ou avait-il vu deux mendiants sortir de la maison, la chose serait difficile à décider.

Bref, Christen demanda du gâteau avec son café et Anneli dit :

— Il n'y en a plus, mais j'irai te chercher du pain frais.

— Eh, ce serait drôle qu'il n'y eût plus de gâteau, avec tout ce qui en est resté hier ! Va donc, Anne-Lisi, tu en trouveras bien encore.

— Tu as entendu, fit Anneli, il n'y en a plus et tu n'as pas besoin d'envoyer la fille en chercher, puisque je te le dis.

— Alors, où est-il passé ?

— Le fait est qu'il n'y en a plus.

— Oh, oh, c'est ainsi qu'on va ! Les mendiants viennent nous ôter le gâteau de la bouche ! Le pain n'est plus assez bon pour eux. Nous finirons par ne plus même avoir de pain, quand ils auront tout dévoré ! Mais il ne peut en être autrement là où la mère donne plus volontiers aux mendiants qu'à son mari et ses enfants.

— Je ne sais pas pourquoi tu veux du gâteau aujourd'hui. Ce n'est que pour chicaner. Il en est souvent resté et tu n'en as rien voulu, de sorte qu'il se serait gâté si je ne l'avais pas donné ailleurs. Quand je t'en offrais, tu disais que tu n'aimais pas le vieux gâteau.

— Ce n'est pas cela, mais tu ne cherches qu'à me mettre sur le pavé ou au tombeau, espèce de... !

— Père, père, interrompit Resli, pensez donc, c'est aujourd'hui dimanche de communion. Que diront les gens s'ils entendent de nouveau des querelles chez nous ?

— Mais, observa Anne-Lisi, qu'est-ce que la mère a besoin de donner le gâteau ? Elle aurait bien pu penser que le père en prendrait encore.

— Et toi, répliqua Resli, qu'as-tu à dire à cela ? La mère savait ce qu'elle avait à faire avant que tu fusses ici.

— J'ai autant que toi le droit de parler, et je n'ai pas de réprimandes à recevoir d'un individu de ta sorte.

— Quelle sorte d'individu suis-je donc ?

— Eh, un individu qu'on n'oserait pas toucher du pied de crainte d'être empoisonné.

— Attends, vipère ! cria Resli, voulant s'élancer sur elle.

Anne-Lisi se réfugia, en poussant des cris lamentables, derrière son père qui se mit à gronder. La mère, qui était sortie en entendant Resli parler du dimanche de communion, ouvrit la porte de la chambre et dit :

— Eh, Resli, ne penses-tu donc plus au dimanche et n'as-tu pas honte de faire ainsi quand tu peux être entendu des gens qui vont à l'église ? Tu exhortes les autres et tu ne sais pas te conduire toi-même !

— Père, dit alors Resli, touché au vif par l'observation de sa mère, ne m'en veuille pas ; je n'ai pas l'intention de me quereller avec toi ; et si la fille a le droit de dire ce qu'elle veut, qu'à moi ne tienne, si tu es d'accord.

Et il passa la porte.

Cette matinée là, le désordre régna au logis. Aux premiers bruits de la dispute, les domestiques s'étaient éclipsés, et quand Resli sortit, père, frère et sœur le suivirent, tirant chacun de son côté, comme une bande de gamins pris en flagrant délit de désobéissance. Aucun d'eux ne regagna la chambre, le déjeuner resta sur la table jusque près de midi ; personne ne se présenta pour le desservir.

« Que diront les gens ? » Ces mots de Resli ne voulaient pas sortir de la tête d'Anneli. Et que diront-ils, pensait-elle, si personne de chez nous ne va à l'église un dimanche de communion ? C'est alors qu'ils en débiteront sur notre compte et inventeront toutes sortes de mensonges pour expliquer notre absence. Il faut pourtant que quelqu'un aille.

Mais elle ne trouva personne à envoyer ; il ne lui restait qu'à y aller elle-même, si elle voulait que la maison fût représen-

tée à l'église. Et pour que la maison fût dignement représentée, il fallait qu'elle se mît en toilette d'apparat. Elle vaqua à ces préliminaires sans être dérangée par personne et bien lui prit de pouvoir se passer de mains étrangères, ayant appris dès son enfance à se suffire à elle-même en ce qui concernait les nécessités de tous les jours. Sa mère lui avait toujours dit que c'est pour cela que Dieu nous a fait pousser des mains, et que nous aurons à rendre compte de leur emploi comme de l'emploi de tous les autres talents qu'il nous a départis.

Anneli ne se pressa pas. Elle ne tenait pas à se joindre à la foule, dont les conversations roulent habituellement sur toute autre chose que sur la signification de la fête et sur le sermon. Elle n'était d'ailleurs pas d'humeur communicative, et tenait peu à apprendre les chagrins d'autrui, ayant assez à penser à ses propres maux.

Il fallait une demi-heure de marche pour atteindre l'église ; la route était déserte, chacun ayant pris les devants pour trouver place. Cette morne solitude lui fit un effet étrange ; il lui sembla être réduite à aller ainsi loin, très loin, sans but, sans espoir de retour au logis, délaissée de tous ses compagnons de pèlerinage terrestre, n'ayant personne pour l'attendre, aussi longtemps que durerait son voyage. Un moment le son des cloches lui indiqua où les autres humains avaient passé, mais elles se turent bientôt et tout redevint silencieux autour d'elle ; seul le bruit de ses pas animait ce silence angoissant ; nul aboiement de chien de garde ne montait de la vallée ; tel devait être le silence de la tombe. Et si elle allait se trouver seule au monde, qu'il n'y eût plus personne au village ni à l'église, personne dans le monde entier, que tous fussent allés par la porte invisible dont seul le Seigneur tient la clef !... Tout à coup, une grave mélodie se fit entendre, venant de l'église ; une puissante harmonie remplit l'atmosphère. Anneli joignit les mains ; le courage rentrait dans son âme, mais elle se sentait encore frémissante d'angoisse, comme si du milieu de cette harmonie une voix eût retenti, l'appelant en jugement.

L'église était comble, plus de place pour la pauvre Anneli. Elle resta un moment sous le porche : « Oh, se dit-elle, s'il t'en advenait de même à la mort, qu'arrivée à la porte du ciel il ne se trouvât plus de place pour toi, que tu dusses attendre, t'en aller peut-être, faute de place réservée pour toi, ou pour être venue trop tard, après avoir laissé aller tous les autres et t'être bercée de l'illusion que tu arriverais à temps ! »

À cette pensée une angoisse toute nouvelle la saisit, tant il est vrai que pour un cœur souffrant tout ce qui se passe semble s'appliquer à lui, et vient augmenter sa détresse. Une pauvre femme, à qui elle avait maintes fois donné quelque chose à emporter sous son tablier, lui fit signe de s'approcher, mais elle ne s'en aperçut pas jusqu'à ce qu'une femme assise au banc le plus voisin lui eût donné un coup de coude en lui montrant la direction. Là-bas la pauvre femme lui faisait signe et montrait à ses voisines qu'elles eussent à se serrer un peu, puis se tirait de côté pour lui laisser un petit bout de banc. Ainsi la pauvre femme faisait place dans l'église à la femme riche et celle-ci s'approchait humblement, heureuse de cette faveur : « Qui sait, pensa-t-elle, si, arrivant tardivement et chargée de péchés à la porte du ciel, qui sait si alors une pauvre femme ne me fera pas signe d'approcher, ne sollicitera pas pour moi une petite place, ne partagera pas la sienne avec moi, et, en récompense du peu de bien que je lui aurai fait, ne me rendra pas cet immense service ? Ne ferai-je pas alors l'expérience de la rémunération précieuse qui est attachée aux plus légers actes de charité que nous accomplissons envers nos semblables ? »

Et quand elle eut pris place à côté de la pauvre femme, elle se crut réellement sous l'aile de son ange gardien, assurée d'une place hors de laquelle personne ne viendrait la pousser et convenablement logée pour toute l'éternité.

Quand le chant fut terminé, le pasteur commença la prière et l'assemblée tout entière se leva. Anneli ne se leva pas volontiers de la place qui lui avait été octroyée, où elle s'était si bien

trouvée, où elle avait cru jouir de la félicité céleste. Elle eut l'impression de ce qu'éprouverait celui qui, ayant été reçu dans le ciel, devrait en sortir, et qui sait ? pour aller en enfer peut-être, dans le lieu où il y a des pleurs et des grincements de dents. Un frisson la saisit à cette pensée, et elle vit apparaître devant les yeux de son esprit le tableau des jours passés, suivi de celui du temps actuel, le premier paisible et heureux, le second morne et lamentable, et elle sentit dans son cœur combien doit être malheureux celui qui doit passer du ciel dans l'enfer. Et puis, elle se dit que dans peu d'instant elle devrait quitter tout à fait cette place où elle s'était sentie consolée, et retourner à la maison, au séjour empesté de la discorde, des querelles et des tourments ; elle réfléchit qu'elle y retournerait seule, sans avoir à ses côtés au moins une des nombreuses femmes qui l'entouraient maintenant, pas même la plus pauvre d'entre elles, pour lui préparer là-bas une petite place tranquille. Elle allait y retrouver les mêmes embarras, la même gêne qu'auparavant. Encore si cet embarras et cette gêne eussent été la conséquence d'une mauvaise récolte, ils se fussent dissipés avec une meilleure année, mais c'était un tout autre genre d'embarras, de ceux qui proviennent de cœurs mauvais et qui durent aussi longtemps que les mauvaises pensées qui remplissent les cœurs, aussi longtemps parfois que les cœurs eux-mêmes, c'est-à-dire toujours.

Hélas, pensa-t-elle, si seulement je n'avais plus à retourner à la maison, si je pouvais reposer mon cœur fatigué en quelque lieu paisible, jusqu'à ce que ma place soit préparée dans le ciel !

À ce moment la voix du pasteur frappa son oreille ; il lisait le texte de son sermon :

« Or je vous dis que désormais je ne boirai point de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où j'en boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. »

C'était comme si le pasteur eût lu dans son cœur et lui adressât directement ces paroles comme la consolante promesse

du prochain accomplissement de ses vœux, de son affranchissement des souffrances présentes et de son entrée dans le séjour du repos. Cette pensée de la mort la réjouit ; toutefois un indicible sentiment de mélancolie vint se mêler à cette consolante perspective : « C'est vrai, pensa-t-elle, ce serait un si grand bonheur pour moi, sans que personne s'en trouvât plus mal. Au contraire, c'est peut-être seulement quand je ne serai plus qu'on reconnaîtra ce que j'ai été ; on s'apercevra alors que je manque et on pensera probablement bien souvent à moi, quand on verra qu'on oublie ceci et qu'on néglige cela, et on dira : « C'est pourtant dommage que la mère soit morte. » Après tout, y aura-t-il quelqu'un pour pleurer à mon enterrement ? Et quand la terre tombera avec fracas sur mon cercueil, Christen porterait-il bien son mouchoir à son visage ? Et Resli, que dirait-il ? Sentirait-il seulement tout ce qu'il perd en me perdant ? Hélas, si seulement j'étais morte il y a trois ans ! Comme on eût été malheureux ! Christen n'eût-il pas cru qu'on lui arrachait l'âme du corps et qu'il ne lui restait plus qu'à me suivre au tombeau ? Et si je meurs à présent, je n'aurai peut-être personne pour veiller à mon chevet, et si l'on me trouve morte, il semblera aux miens qu'un grand poids leur est enlevé et que la pierre d'achoppement disparaît du milieu d'eux. Grand Dieu ! Si ma mère savait ce qui m'arrive ! Si elle apprenait quelle fin m'attend ! Moi qui ai toujours cru qu'après mon enterrement les gens diraient : « Jamais on n'a eu ici un enterrement où il y ait eu autant de gens attristés et où l'on ait pleuré et gémi de façon à être entendu de tout loin. »

Des larmes brûlantes soulevèrent le cœur d'Anneli et débordèrent en longs ruisseaux sur ses joues. Mourir à l'état de pierre d'achoppement, d'obstacle au bonheur des siens et de fardeau pesant sur leur cœur, perspective redoutable et bien différente de ce qu'elle avait toujours désiré. Surmontée par l'excès de sa douleur elle eut peine à ne pas pleurer tout haut et il fallut pour la ramener à de meilleurs sentiments la voix forte et grave du pasteur développant son texte à peu près en ces termes :

« Jésus célébrait son dernier repas avec ses apôtres ; il savait que c'était la dernière fois qu'il était à table avec eux et avait voulu que ce dernier repas restât comme un mémorial pour tous les âges. Or lequel d'entre nous sait quand il prendra son dernier repas avec les siens ? Personne, hélas, ne connaît le moment où il sera rappelé, mais ne serait-il pas désirable que chacun considérât chacun des repas qu'il prend avec les siens comme pouvant être le dernier ? Combien de pères de familles qui avaient dîné tranquillement avec les leurs ont été le soir couchés dans leur lit à l'état de cadavres ? Combien de mères de familles se sont vues aux prises avec la mort, pendant que le repas apprêté par leurs propres mains était encore intact sur le foyer ? Et qui dira les jeunes gens que l'on a rapportés morts pendant la nuit, alors que le même soir ils avaient gaiement soupé à la table de leurs parents ?

« Oh si chaque fois que nous prenons un repas avec les nôtres nous réfléchissions que ce sera peut-être le dernier, nous nous montrerions tout autres, nous tiendrions à laisser en souvenir de nous quelque bonne parole, quelque déclaration amicale, de sorte qu'on pût dire longtemps encore après notre départ : « Je ne puis oublier ce qu'il nous disait quand il a mangé pour la dernière fois avec nous, alors que personne ne songeait à la mort... Je me suis souvent demandé dès lors s'il n'a pas eu quelque pressentiment. Mais je me suis toujours consolé en pensant que, s'il est mort inopinément, il a du moins eu à ce moment de bonnes pensées. »

« Or quand un homme a tenu de mauvais propos, qu'il a offensé le Dispensateur de tous les biens au moment même où il jouissait de ses dons, dites, ceux qui restent après lui ne doivent-ils pas être péniblement impressionnés chaque fois que ces discours leur reviennent à l'esprit ? Et lui-même, le malheureux, représentez-vous son état d'âme à cet instant unique où les pensées se succèdent dans l'esprit avec une incroyable rapidité, comme si toute la vie devait se dérouler en quelques minutes devant les yeux de l'esprit, lorsqu'il se rappelle les propos qu'il a

tenus à son dernier repas, qu'il se rend compte du souvenir qu'il laisse aux siens, triste symptôme de son état d'âme à cette heure solennelle !

« Et si l'on a employé dans des dispositions d'inimitié et de colère les biens que Dieu nous dispense, si l'on s'est quittés en proie à des pensées de haine et de mécontentement, souhaitant le mal, ayant peut-être des paroles méchantes aux lèvres, et que l'un ou l'autre soit rappelé subitement, comment se réconciliera-t-il avec les siens, comment se rétractera-t-il et demandera-t-il pardon ? Il mourra en état d'impénitence. Alors, dites, la mort ne pénétrera-t-elle pas dans son âme comme une épée à deux tranchants ? Et les siens ne garderont-ils pas de lui un lamentable souvenir, et, chaque fois qu'ils se mettront à table, ne devront-ils pas penser avec amertume à celui qui les a quittés dans de pareilles circonstances, et cela pour aller où ?...

« Il faudrait donc que chaque repas en commun fût pris comme s'il devait être le dernier, dans les dispositions qui animaient les enfants d'Israël la dernière fois qu'ils soupèrent ensemble au moment de quitter la maison de servitude en Egypte et de prendre le chemin du désert. Il faudrait le considérer comme une séparation d'avec tous ceux qui nous sont chers, et comme si la fin du repas devait marquer le commencement du grand voyage. Et, cela étant, que de questions n'y aurait-il pas lieu de se poser ! Avons-nous pourvu à leurs besoins ? Avons-nous rempli nos obligations à leur égard ? Quel nom, quel souvenir leur laissons-nous ? Les quittons-nous en paix ? Leurs larmes nous accompagneront-elles ? Leurs cœurs nous restent-ils attachés ? Représentez-vous donc qu'aujourd'hui pour la dernière fois vous deviez boire avec les vôtres de ce fruit de la vigne, et que ce soir l'instant où le soleil se couchera doive marquer votre dernière heure, et posez-vous ces questions : « Qu'ai-je été pour les miens ? Que vais-je leur laisser ? Et quand, ce soir, viendra l'heure du départ, comment nos cœurs se sépareront-ils les uns des autres ? » Oh, je ne l'ignore pas, cette pensée pénétrera bien des cœurs comme d'une flamme ardente, éveille-

ra bien des regrets, remuera bien des consciences. Car la discorde existe, on ne peut le nier, le ressentiment se dessine sur plus d'un visage, on a peine à dissimuler les rancunes nées d'hier, ni les rancunes d'aujourd'hui. C'est pourquoi hâtez-vous, réconciliez-vous, réparez les torts, comblez les vides. Pourquoi hésitez-vous à prendre de saintes résolutions ? Mais, direz-vous, ce n'est pas moi qui suis coupable ; mon adversaire a eu les premiers torts ; ou bien vous prétendez n'être pas assuré qu'il veuille faire la paix ; ou encore, vous alléguez que si vous faisiez la paix aujourd'hui, tout serait à recommencer demain. Vains prétextes tirés des noires profondeurs de votre esprit, linceuls usés dont vous enveloppez pour la centième fois vos bonnes résolutions ! Jésus a-t-il usé de semblables prétextes en Géthsémané ? A-t-il fait des réserves quand il disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ? A-t-il soulevé des exceptions quand il accomplissait son sacrifice sur la croix ? Et quand il ordonnait de pardonner septante fois sept fois et d'ôter la poutre de notre œil, a-t-il admis des restrictions et des exceptions ? C'est pourquoi, allez, réconciliez-vous avec vos semblables et alors vous pourrez vous réconcilier avec Dieu ; pardonnez à ceux qui vous ont offensés et vos propres offenses pourront vous être pardonnées ; ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés par le Seigneur. Point d'hésitations, point de renvois au lendemain ! Le Seigneur viendra comme un larron dans la nuit.

« Et puis, ne l'oubliez pas, vos frères ont, eux aussi, des reproches à vous adresser ; autant vous trouvez en eux de défauts, autant ils en trouvent en vous. Or ces torts réciproques ne se compensent pas les uns par les autres ; ce n'est pas une affaire de calcul, mais de pardon et d'oubli. C'est pourquoi, si tu t'approches de la table sainte et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère, après quoi viens participer au saint repas. Au ciel règne l'éternelle paix ; si donc tu espères avoir là-haut une petite place, ne quitte pas ce monde en état de guerre, n'emporte pas tes querelles avec toi dans ton cœur.

« Purifiez-vous donc, afin qu'au jour de la venue du Seigneur vous puissiez sans regret quitter ce monde, laissant ici-bas un doux souvenir, et heureux de trouver là-haut la paix éternelle ! »

Ainsi parla le pasteur ; ces paroles retentirent presque comme des déclarations divines au cœur d'Anneli ; elles atteignaient point pour point sa propre situation et ses pensées intimes, comme si un œil infailible eût lu dans son âme, elles répondaient à toutes ses hésitations, dévoilaient tous ses faux prétextes, ébranlaient toutes ses défenses. Elle en fut comme étourdie, et quand le pasteur se tut, il lui sembla qu'elle était au bord d'un abîme affreux et qu'une voix grave lui disait : « Femme, femme, ton heure est venue, sauve ton âme ! »

Elle n'alla pas communier et sortit après le sermon avec d'autres femmes, bien qu'elle eût mis ses vêtements de cérémonie, et comme poussée par une force intérieure ; c'est que son corps seul avait revêtu les habits de communion et que son âme n'était pas prête. Etourdie, comme quelqu'un qui viendrait d'échapper à un grand danger sans bien se rendre compte de ce qui s'est passé, elle reprit le chemin du logis. Elle arriva chez elle à peine consciente du chemin et moins encore de ce qui se passait dans son âme. On l'avait attendue. Resli était debout sur la terrasse et, d'une voix qui dénotait assez l'inquiétude qu'il avait eue à son égard, lui dit : « Mère, te voilà enfin ! Où as-tu été si longtemps ? »

Le dîner était prêt depuis longtemps ; Anne-Lisi l'avait préparé et allait et venait avec agitation à travers la cuisine, effet d'une conscience embarrassée qui cherche à se donner le change. La mère ayant demandé si tout était prêt pour le dîner, elle répondit très amicalement et avec beaucoup plus de paroles qu'il n'eût été nécessaire. Le père manquait encore. « Il est allé au Champ-sous-le-Bois », dit quelqu'un.

Christen était allé s'asseoir à la lisière du bois. Le ciel était pur, la nature souriait dans sa parure printanière, mais le

pauvre homme avait le cœur profondément triste. « Cela ne peut plus aller ainsi, se dit-il à lui-même, je n'ai plus de plaisir à aucun repas ; les enfants mettent leur langue partout ; les domestiques ne nous respectent plus ; tout va à vau-l'eau, et pour finir tout me tombera dessus et je n'aurai plus qu'à tourner le dos à l'héritage paternel. Non, ma foi, cela ne va plus. Mais que faire ? Casser les vitres, de façon à ce qu'on sache une fois qui est le maître ? Ce serait bien le meilleur moyen, si les enfants n'étaient pas là ; mais il faudrait rougir devant eux, ils s'en iroient et la débâcle serait pire. Chasser à coups de fouet ces maudites mendiants, et s'il en est une qui persiste à venir dans la maison, la traîner dehors par les cheveux, ce serait la fin de ces absurdes charités. Mais je n'y gagnerais que d'être décrié dans tout le pays ; d'ailleurs, les femmes ont des ruses sathaniques pour mettre une maison à sec. Le plus court serait encore le divorce ; après quoi chacun pourrait employer son argent comme il le jugerait à propos. Mais comment faire dans ce cas avec les biens de ma femme ? Je n'aimerais pourtant guère les lâcher. Et, à vrai dire, je n'aurais pas grand chose à reprocher à Anneli ; au contraire, si elle faisait un peu moins de folies avec sa bande de pauvres et ne se croyait pas obligée de se déshabiller pour faire plaisir à la première rôdeuse venue, si, de plus, elle voulait moins se mêler de commander et qu'elle ne me reprochât pas toujours les cinq mille livres en question, je l'aimerais presque autant qu'il y a vingt ans. Car, à part cela, c'est une toute bonne femme ; elle a soin de tout ; il n'y a pas un signe de l'almanach sur lequel elle ne soit parfaitement au clair, et je ne lui connaîtrais aucun des défauts qu'on rencontre si souvent chez les femmes. Mais je n'entends pas qu'on me reproche les cinq mille livres. Ce n'est pas pour mon plaisir que je suis devenu curateur ; je n'y puis rien changer, et s'il y a au monde quelqu'un qui regrette la chose, c'est bien moi ; j'en ferais du reste facilement mon deuil, si nous en revenions à ce que nous étions auparavant et qu'Anneli retrouvât ses allures d'autrefois ; alors je céderais le domaine au garçon et j'irais dans la chambre de derrière ; mais j'ai honte de me retirer si tôt,

et cela avec moins de bien que je n'en ai reçu ; cela ferait rire les gens. Avec cela je ne serais pas sans inquiétude pour le garçon ; si nous n'avons pas pu nous en tirer avec tout notre avoir, comment cheminerait-il après avoir donné à son frère et à sa sœur ce qui leur reviendra en argent et en nature ? D'ailleurs Anneli en prendrait difficilement son parti. On a vu des mères de familles se troubler la cervelle, une fois privées de leur ménage et dépouillées de la haute direction de la maison. C'étaient surtout celles qui avaient eu l'habitude de faire beaucoup de charités, et qui se sont trouvées d'un jour à l'autre sans plus rien à distribuer. Je ne crois pas qu'Anneli supporterait la chose. Que faire ? Je n'y vois goutte. Le fait est que je n'y tiens plus. »

Là s'arrêta le cours des pensées de Christen, sur quoi il tomba dans un état de morne insensibilité, duquel il fut tiré par quelques sons de cloche, apportés par-dessus la forêt par les zéphirs folâtres. C'était le signal de la fin du culte, invitant en même temps les auditeurs à se rencontrer de nouveau dans le temple au service de l'après-midi, afin que la semence qui venait d'être répandue d'une main diligente, pût être pressée et rangée soigneusement dans le sol de leur cœur, dans cette terre d'une nature si étrange, où la meilleure semence reprend si difficilement vie, heureux quand elle n'a pas été emportée par le vent ou les oiseaux.

— C'est le moment d'aller, se dit Christen, si je veux arriver à temps pour le dîner ; mais je ne sais ce qu'il y a, je n'ose presque pas approcher de la maison, il me semble qu'il y a chaque fois devant la porte un individu armé d'un bâton pour m'en défendre l'approche, ou qu'il va s'y passer quelque chose d'horrible, d'épouvantable que je ne pourrais pas voir. Autrefois ce n'était pas ainsi ; j'allais comme un bateau que le fleuve pousse toujours plus vivement en avant, il me fallait marcher toujours plus vite et même me mettre parfois à courir, à mesure que j'approchais de la maison. C'était un beau temps.

Et il se replongea dans ses rêveries desquelles il fut tiré cette fois par le son de sa propre voix qui disait : « Oh, si c'était encore ainsi ! » Mais, encore une fois, que faire ? Aucune issue ne s'offrait à lui. Il poursuivit tristement son chemin, tantôt aigri, tantôt plein de pensées mélancoliques, tantôt irrité, tantôt abattu, suivant que le nuage qui passait sur son esprit était teinté de gris sombre ou de gris feu. Ce n'est pas que ces teintes se reflétassent sur son visage. Bien au contraire, son visage était aussi invariable qu'une gravure sur bois, qui conserve toujours la même teinte, qu'il pleuve ou que le soleil brille, qu'on la regarde de droite ou de gauche, d'en haut ou d'en bas.

C'est avec ce visage qu'il arriva au terme de son chemin ; c'est ce même visage qu'il prit en se mettant au haut de la table, et ce fut un triste spectacle que ce dîner silencieux et hâtif comme si chacun des convives eût pris place sur un nid de guêpes ; il est vrai que chacun s'attendait à voir Christen éclater en tonnerres et en éclairs au moindre incident ; on savait qu'il eût suffi, pour déchaîner l'orage, d'un mendiant heurtant à la porte ou d'un pauvre ouvrier demandant la passade ; on sentait la tempête gronder derrière ce visage, mais on ne se doutait guère que cette tempête était plus près de se résoudre en pluie que d'éclater en tonnerres. Il est vrai qu'il est des gens qui tonnent uniquement pour se tirer d'embarras et parce qu'ils ne sauraient comment s'y prendre pour pleurer.

Chacun s'arrangea donc à vider promptement la place ; Anneli elle-même ne prit qu'une fourchetée ou deux et regagna la cuisine. Christen n'en fut que plus attristé ; aussi bien ne savait-il pas que ce n'était pas pour le vexer qu'Anneli s'éloignait avec tant de hâte, mais parce qu'elle se sentait prête à fondre en larmes, ayant le cœur gonflé à ne plus pouvoir surmonter son chagrin. « Voilà, pensa-t-il, qu'elle est encore en colère ; elle boude ; c'est ce qu'il y a de plus malheureux ; elle ne peut rien oublier ; elle est capable de ruminer son mécontentement pendant des semaines ; et quand je voudrais faire la paix, je la trouve réchauffant de vieilles histoires. Autant vaudrait n'avoir

à dîner le dimanche qu'une soupe et des quartiers de pommes qu'on réchauffera tous les jours de la semaine. C'est à n'y plus tenir et je suis las de la vie. »

Il quitta lui-même la table aussi vite que possible et se tint longtemps debout sur la terrasse, ne sachant qu'entreprendre. Il eût préféré rester à la maison, mais il craignait une scène et n'osait se trouver en tête-à-tête avec Anneli. Enfin il se mit en route et fit un bon bout de chemin sans s'être demandé comment il passerait l'après-midi. Anneli l'avait suivi des yeux par la fenêtre de la cuisine en se disant en elle-même : « Restera-t-il ou s'en ira-t-il de nouveau ? Si seulement il était resté, nous eussions été seuls cet après-midi, j'aurais alors pris mon cœur à deux mains et je l'aurais vidé ; je me serais humiliée ; je lui aurais demandé pardon ; je l'aurais prié de ne plus être ainsi, non seulement par égard pour moi et à cause des gens, mais surtout en considération des enfants. Mais je n'ose guère lui demander de rester. Qu'est-ce qu'il en penserait ? »

Cependant quand elle le vit s'en aller et qu'il disparut à ses regards sans seulement s'être retourné, les larmes jaillirent de ses yeux, grosses et pressées comme un ruisseau de montagne après une trombe. Elle dut se retirer à l'écart.

Par les beaux dimanches, et surtout là où il n'y a pas de petits enfants, tout est désert l'après-midi autour d'une maison campagnarde. Vous ferez deux fois le tour de la maison sans apercevoir un être vivant ; tout au plus entendrez-vous un porc pousser quelques grognements au moment où vous approcherez de son auge, ou un cheval hennir à travers son râtelier vide. Au troisième tour vous remarquerez peut-être un Jean-Jean ou un Pierre, dormant sous un arbre, le visage tourné contre terre et les jambes levées vers le ciel à partir du genou. Le plus souvent vous chercherez en vain sous les arbres d'autres télégraphes aériens du même genre et si vous vous décidez à heurter à la porte, il faudra user de patience et vous y prendre à plusieurs fois ; après sept ou huit essais infructueux, vous entendrez enfin

une voix aigre sortir de la petite chambre de derrière : « Y a-t-il quelqu'un ? » C'est la paysanne qui, fuyant les bataillons de mouches, s'est réfugiée dans l'arrière-chambre ; elle a d'abord essayé de lire quelques lignes d'un livre de piété, mais, poussée par une force invincible, elle s'est bientôt glissée derrière l'épais rideau qui cache le vaste lit conjugal ; et là, à la faveur du silence inaccoutumé qui l'enveloppe, elle est tombée dans un paisible sommeil, d'où l'appel du malencontreux visiteur vient de la tirer.

Après l'avoir expédié, elle le suit des yeux pendant quelques instants ; puis elle se dirige vers la fontaine ; quelques gorgées d'eau fraîche et faisant de petits bouillons achèvent de l'éveiller ; elle fait lentement le tour de la maison et des remises, jusqu'à ce qu'il soit temps de préparer le souper, ou que l'envie la prenne de se faire pour son compte personnel une bonne tasse de café.

Ce dimanche-là le visiteur eût à peu près à coup sûr trouvé la ferme de Christen dans l'état que nous venons de décrire. Tout le monde avait pris le large à l'exception d'Anneli qui gardait le logis. La paysanne avait fermé la porte sur les talons de celle des servantes qui était sortie la dernière ; elle s'était retirée dans l'arrière-chambre et avait appuyé sa tête sur le lit, non pour dormir, mais parce qu'elle se sentait lourde de chagrins et de soucis. Quelque chose lui disait que sa fin n'était pas éloignée ; mais comment mourir en état de discorde, comment risquer de ne pas trouver la moindre petite place au ciel, puisque, arrivant sur la porte des lieux célestes en état d'impénitence, elle ne pouvait plus espérer qu'une pauvre femme, eût-elle les meilleures intentions du monde, fût capable de la faire asseoir à ses côtés ? Comment s'y prendre pour faire la paix ? Christen semblait de jour en jour plus endurci, plus irréconciliable, moins disposé à l'entendre. Elle réfléchit et pleura longtemps, jusqu'à ce que des coups frappés à la porte la rappelèrent à la réalité.

Elle hésita. Une paysanne ne paraît pas volontiers sous sa porte les larmes aux yeux. Elle eût beaucoup donné pour que l'interrupteur passât son chemin, mais, celui-ci ne lâchant pas prise, le bon cœur d'Anneli ne lui permit pas de faire comme s'il n'y avait personne, ressource de beaucoup de gens en pareil cas. « Il faut pourtant que j'aille, se dit-elle. S'il y avait un malheur, ou qu'on voulût quelque chose pour un malade, je l'aurais sur la conscience à ma dernière heure. » Elle rajusta son bonnet, remit ses cheveux en place, passa ses mains humides sur ses yeux rougis et ouvrit la porte. C'était le gendarme qui voulait faire signer son carnet.

Au fond, le gendarme ne voulait que faire un brin de causerie au bout de laquelle il entrevoyait, pareil à une lumière dans la nuit obscure, le scintillement d'un bon verre de schnaps accompagné du morceau de pain de rigueur. Le gendarme rural est en effet volontiers doublé d'une vieille femme colporteuse de nouvelles, avec cette différence toutefois, qu'il accepte de préférence un verre de schnaps en rémunération de sa peine, pendant que la vieille tient plutôt à une tasse de café.

Anneli écoutait toujours volontiers les racontars du gendarme, et celui-ci ne quittait guère la maison sans avoir pour un bon moment à se lécher les lèvres et à s'essuyer les moustaches. Cette fois Anneli ne se montra pas disposée à causer ; elle n'ouvrit que la partie supérieure de la porte, et seulement à demi, disant : « Mon mari n'est pas là, il faut venir une autre fois. »

Le gendarme hasarda bien les autres questions habituelles : « Où est-il ? Reviendra-t-il bientôt ? J'attendrais, si je savais que cela n'ira pas long. » Anneli répondit brièvement et quand le gendarme entama le chapitre du temps, disant : « Un beau temps ! Je crois que cela tiendra, ce serait fameux ! » Anneli répondit : « C'est vrai, mais le mieux est de prendre le temps comme il vient. — Oui, quand on peut ; tu en parles à ton aise. — Eh, cela s'apprend ! »

Ce disant, Anneli rétrécissait de plus en plus l'ouverture de la porte.

— Eh bien, j'irai une maison plus loin, fit le gendarme sur un ton mélancolique.

Et il s'en alla, non sans avoir réfléchi encore un moment où il pourrait bien trouver quelqu'un disposé à faire un bout de causette et à lui offrir un verre de schnaps.

Arrivé là, il ne fut pas plutôt assis qu'il dit :

— Qu'est-ce qui peut bien être arrivé chez les paysans de Liebiwyl. Si tout y est en ordre, c'est que je ne m'y entends plus. La paysanne avait les yeux tout éplorés, et quand j'ai demandé après le mari, il m'a semblé qu'elle ne viendrait pas à bout de dire qu'elle ne savait où il était ni quand il reviendrait. Or, je vous le demande, peut-on dire que tout soit en ordre là où la femme ne sait pas ce que son mari est devenu ?

Cependant Anneli avait refermé la porte et remis en état le lit de l'arrière-chambre, puis elle était sortie par la porte de derrière qu'elle avait tirée sur elle. Elle fit sa ronde autour de la maison, jeta un coup d'œil aux étables, qu'elle n'avait pas visitées de longtemps, dit un mot en passant à ses cochons qui l'accueillirent avec d'aimables grognements et de tendres reniflements, et reçurent en récompense une brassée d'herbe fraîche. De là elle gagna à petits pas le verger, passa lentement d'un arbre à l'autre, admirant l'abondance des fruits, se remémorant l'emploi à donner à chaque espèce, et semblable au général qui organise ses troupes en vue de la bataille, attribuant à chaque variété une destination conforme à sa valeur et à ses propriétés, celle-ci pour la vente, celle-là pour la mise au grenier, une troisième pour être séchée, le reste pour être réduit en cidre ou en liqueur. Elle arriva ainsi sans s'en apercevoir à son champ de lin, qui poussait fin et serré, luttant de zèle avec le chanvre qui semblait le regarder orgueilleusement du haut de sa grandeur. Elle acheva la revue de ses richesses horticoles, trou-

vant toutes choses abondantes et de belle venue, et quand elle eut atteint le penchant de la colline voisine de la maison et qu'elle les embrassa d'un coup d'œil, elle se sentit près de bondir de joie, car jamais elle n'avait vu ses cultures aussi belles ; elle se dit qu'il n'y avait guère une plus belle ferme au monde.



Mais déjà les pensées tristes accouraient comme viennent dans les années pluvieuses les ondées, plus abondantes après les éclaircies de soleil. « Et dire que tout cela est à nous, pensait-elle, et que nous pourrions être des gens parfaitement heureux ! Et maintenant à quoi en sommes-nous ? Il n'y a pas de marchands d'écuelles et de faiseurs de pincés à lessive qui soient plus à plaindre que nous, non pas en fait de misère, puisque nous avons assez pour nous et pour nos enfants, mais le mal est ailleurs, c'est au dedans que nous souffrons !... »

Elle s'assit à terre et laissa ses regards errer au loin sur les campagnes couvertes d'abondantes récoltes aussi loin que l'œil pouvait atteindre, depuis le fond de la vallée jusque là-haut au pied des avant-monts ; elle vit le ciel abaisser sa vaste coupole sur les cimes neigeuses rangées en immense demi-cercle ; elle admira cette alliance du ciel avec la terre, union féconde qui se

résout en riches bénédictions, qui produit la lumière du soleil, qui prépare les pluies fertilisantes et la rosée mystérieuse, qui donne essor à la vie cachée dans les profondeurs de la terre.

À cette pensée de l'alliance entre le ciel et la terre, alliance d'autant plus féconde que les relations entre les deux alliés sont plus pacifiques, Anneli éprouva une émotion toute particulière : « Que tout cela est beau ! se dit-elle. Et pourquoi le ciel, qui enveloppe toutes choses, n'entourerait-il pas aussi notre vie ? Pourquoi le ciel ne s'ouvrirait-il pas devant nous, quand les années nous pressent vers les limites extrêmes de cette terre ? Pourquoi les événements de notre vie ne joueraient-ils pas le rôle de ces montagnes sur lesquelles le ciel s'abaisse et d'où nous pouvons atteindre plus facilement les lieux célestes ? Et quand une de nos journées tire à sa fin, pourquoi ne nous élèverions-nous pas en pensée, avant de nous livrer au sommeil, vers les montagnes où les anges montent et descendent, pour nous réveiller le lendemain, fortifiés et encouragés par le contact avec les esprits célestes ? Et n'est-ce pas ce que nous faisons autrefois ? N'avions-nous pas l'habitude d'élever chaque soir nos pensées vers le Dieu de paix et d'amour, laissant derrière nous les misères de la terre, les petites rancunes et les ressentiments fâcheux ? Maintenant hélas, nous nous endormons sans rien laisser derrière nous, et le matin nous commençons une nouvelle journée sans demander la bénédiction de Dieu, pleins des vieilles rancunes et des anciens ressentiments qui nous obséderont tout le jour durant comme ces noirs nuages qui s'étendent sur les montagnes en temps de pluie et nous enlèvent la vue du ciel ? »

Anneli comprit alors pour la première fois quelle faute elle avait commise en ne priant plus, et comment l'aigreur et le mécontentement, qu'autrefois elle déposait chaque soir avant de se livrer au sommeil, avaient dès lors pris pied dans son esprit.

Elle avait, à la vérité, continué de prier en elle-même, mais ces prières n'avaient plus eu d'écho dans l'esprit de Christen,

s'étaient toujours moins tournées vers Dieu, étaient devenues de vaines ritournelles, passant sur ses lèvres comme les pierres emportées par un torrent impétueux. Elle sentit sa faute ; elle comprit que la perte des cinq mille livres n'avait nullement été la cause de son malheur, mais que tout le mal était la conséquence de la rupture du lien spirituel qui l'unissait à son mari, et que cette rupture était son œuvre. Cette conviction lui traversa l'âme comme un éclair et l'ébranla rudement. Et c'était là ce qu'elle n'avait su ni voir ni comprendre, bien qu'elle eût pu le toucher du doigt ! Et pour un peu elle eût emporté cette erreur avec elle dans l'autre vie, avec les plaintes de ses enfants dont elle avait été sur le point d'empoisonner l'existence ! Comme elle comprenait maintenant ce que c'est que voir la paille dans l'œil de son prochain sans voir la poutre qu'on a dans son œil. Oh, si Dieu eût voulu la juger comme elle jugeait son mari !...

Un sentiment d'humiliation profonde s'empara d'elle ; elle se sentit prête à tout souffrir pour effacer sa faute et comprit que le premier pas à faire était de la confesser ouvertement et sans réticence, de renouer ainsi en présence de toute la maison le lien spirituel qu'elle avait brisé ; telle devait être sa grande, sa sainte tâche.

L'histoire parle de héros qui ont accompli des travaux sur-humains, de martyrs qui ont souffert de cruels tourments. À ces récits les faibles tremblent, mais les forts s'enthousiasment, regrettant le temps où une grande gloire était réservée aux grands efforts, maudissant notre époque où les jours se suivent en une désespérante monotonie, où rien ne vient rompre le cours bien endigué de l'existence et où le seul ennemi contre lequel on ait à lutter est l'ennui toujours renaissant. Et pourtant il y a de nos jours comme autrefois des héros et des martyrs, qui, pour n'avoir pas lutté dans les batailles ou souffert sur les bûchers, n'en méritent pas moins notre admiration ; humbles héros de la soumission, de la patience, de l'amour, ils sont restés fidèles au poste où Dieu les avait placés, supportant tout, pardonnant, ne s'aigrissant point, persuadés qu'au-dessus de l'homme il y a un

être duquel la volonté veut être obéie, et décidés à se conformer à cette volonté dans les petites comme dans les grandes choses.

Eh bien, cet héroïsme de l'humilité et de la soumission se fit jour chez Anneli au moment où elle prit la joyeuse résolution de faire tout ce qui était en elle pour ramener les jours d'autrefois, jours heureux auxquels se rattachait pour elle le souvenir de sa mère bien-aimée, de cette mère qu'elle avait beaucoup oubliée pendant les dernières semaines et qu'elle était sur le point de reléguer entièrement à l'arrière-plan. Elle se reprit à penser à sa mère ; à cette pensée une paix et une confiance toutes nouvelles se firent jour dans son âme : « C'est de ma mère que me vient ceci, pensa-t-elle ; elle m'approuve et veut me revêtir des forces dont j'ai besoin pour accomplir mon œuvre sainte, de même qu'autrefois elle m'aidait de ses conseils et de ses bienveillantes exhortations ! »

CHAPITRE IV

La réconciliation.

La lutte qu'Anneli avait soutenue contre l'esprit d'orgueil et de rancune était terminée. Anneli restait victorieuse. Elle leva les yeux ; toutes choses lui apparurent plus belles qu'auparavant, et le ciel, non content de circonscrire la terre, lui sembla s'être abaissé et intimement uni à elle ; le ciel et la terre ne faisaient qu'un. Elle commençait à comprendre, ce qu'elle avait ignoré jusqu'alors, que, lorsque le ciel s'est abaissé sur notre être spirituel et qu'il en a fait une de ses demeures, nous transformons en un ciel tous les lieux où nous posons le pied.

Fortifiée et comme née de nouveau, Anneli redescendit vers la maison. À son approche les poules et les pigeons accoururent, la saluant de leurs cris et lui faisant escorte jusqu'à la porte de la cuisine, où ils attendirent qu'elle vînt leur apporter leur grain et s'arrêtât à considérer en souriant leurs gaies et amicales petites querelles à propos de quelque portion du plantureux repas. Le chien vint aussi en remuant la queue, passant à travers la troupe remuante sans l'effrayer le moins du monde, et posa sa tête sur les genoux d'Anneli où le chat avait déjà pris place, et où il fut accueilli par les petits coups d'une patte amicale dont les griffes se tenaient soigneusement cachées, car le chat badinait volontiers avec son vieux camarade.

Anneli, charmée du spectacle de cette familiarité et de ce bon accord, caressa alternativement les deux animaux ; puis elle fit un triste retour sur elle-même, ce qui ramena les larmes à ses yeux. « Comment donc, se dit-elle, voilà un chien et un chat qui peuvent vivre en bonne intelligence parce qu'ils sont de vieux camarades, et un mari et une femme, que Dieu a faits l'un pour l'autre, se tourmenteraient mutuellement et deviendraient, à mesure qu'ils vivent plus longtemps ensemble, des ennemis toujours plus irréconciliables !... »

Elle resta absorbée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, jusqu'au moment où les habitants de la maison revinrent l'un après l'autre au logis, de même qu'aux approches de la nuit les oiseaux regagnent leur forêt et les pigeons leur colombier. Il était curieux de les voir arriver chacun à sa manière : ceux qui avaient encore quelque travail à faire venaient affairés et couverts de sueur ; ceux qui n'avaient plus qu'à souper et à aller se coucher cheminaient lentement et tout à leur aise ; les servantes accouraient d'un pas pressé, non sans arracher rapidement au passage quelque fleur ou quelque feuille de la haie, ce qui leur fournissait l'occasion de jeter en arrière un regard dérobé pour voir si peut-être on les suivait de loin, auquel cas elle eussent attendu quelque peu, sous prétexte de rattacher leur jarretière par exemple, jusqu'à ce qu'elles sussent si le garçon en question n'avait pas par hasard encore quelque communication à leur faire. Resli revenait de la forêt, l'air triste et mélancolique ; Christeli rentra du village d'un pas dégagé ; Anne-Lisi arriva par la porte de derrière ; d'où venait-elle ? Elle ne s'en ouvrit à personne.

Christen ne paraissait pas encore. Anneli inquiète, regarda de tous côtés s'il n'arrivait pas. Il vint enfin, à pas lents, avec hésitation, à peu près comme un vaisseau rentrant au port, en lutte avec le vent de terre. À le voir venir ainsi, l'air refrogné et la démarche hésitante, Anneli sentit le cœur lui battre, car elle ignorait ce qui se passait au dedans de lui. Le cœur et la confiance lui manquèrent, force lui fut de rentrer dans la maison,

incapable qu'elle était de lui adresser une aimable parole de bienvenue, comme elle en avait formé le projet. De son côté Christen fut affligé de voir sa femme s'éloigner à son approche : « Ne peut-elle donc plus même me souhaiter amicalement le bon soir et ne pourrait-elle pas mettre ses bouderies de côté pour un dimanche de communion ? » se dit-il à lui même. Pour un peu il eût fait demi-tour, mais il se borna à prendre une mine excessivement mécontente, et quand sa fille vint tourner autour de lui, soit secrète sympathie, soit envie de lui confier quelque secret, il put à peine lui dire bonsoir, ce que voyant, Anne-Lisi se vengea sur le chien qui venait pour se frotter à elle, lui décocha un coup de pied et alla au jardin retrouver ses fleurs...

Cependant Anneli avait fait le café et apprêté les pommes de terre rôties ; tout était sur la table, à part la cafetière qui se prélassait encore sur le fourneau, et les gens dirigeaient lentement leurs pas vers la table.

Anneli prit son courage à deux mains, s'arma d'humilité, se montra plus aimable que d'habitude et eut une bonne parole pour chacun. Elle prit en mains la cafetière, ce qu'elle n'avait plus fait depuis longtemps et versa le café en commençant par Christen ; puis elle arriva avec le lait et, comme elle savait que Christen aimait la peau du lait, elle prit son couteau et en poussa la plus grosse portion dans sa tasse. Et quand Christen dit : « Arrête, j'en ai assez », elle répondit : « Laisse seulement, il en reste pour les autres ».

Christen fut enchanté ; il se dit que cela valait pourtant mieux, devint loquace et raconta toutes sortes de choses intéressantes, comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps, si bien que les autres n'y virent goutte et crurent pour la plupart que Christen était allé à l'auberge et avait bu un coup de trop. La vérité est que Christen n'avait de tout le jour pas touché un verre de vin, mais voyant Anneli lui pousser la peau du lait dans sa tasse, il avait été touché et s'était senti de nouveau à la maison,

ce qui lui avait fait plus d'effet que de boire coup sur coup trois ou quatre chopines.

Anneli se dit que Christen n'était pas si fâché qu'il n'en avait l'air ; elle reprit confiance et, quand elle eut fini son ouvrage, elle alla s'asseoir avec les autres devant la porte de la cuisine et prit amicalement part à tous les entretiens ; une bonne parole en amena une autre sans qu'on sût comment, et la lune était déjà bien haut sur l'horizon quand on se décida l'un après l'autre à regagner ses paisibles chambrettes.

Anneli rentra la dernière, ferma la porte, s'assura, comme toujours, qu'il n'y avait de feu nulle part et que tout était à sa place ; elle fit deux fois cette ronde, car son cœur recommençait à battre ; elle s'approchait de la chambre à coucher avec les impressions d'un laïque marchant vers le sanctuaire où seul le prêtre a le droit de mettre le pied. Sans dire mot, elle se déshabilla et, sans dire mot, gagna sa petite place. Longtemps elle resta assise, voulant prier comme autrefois, mais se sentant la poitrine de plus en plus serrée, ne pouvant articuler les sons, remuant les lèvres sans parvenir à former des mots perceptibles, comme si une puissance mystérieuse les eût refoulés dans l'ornière de l'habitude prise depuis quelque temps. Il lui semblait que quelque chose travaillait à la plonger dans les coussins et que tout lui disait : « Pas aujourd'hui ! Renvoie à demain, remets-toi, reprends des forces, cela ira mieux demain, tu seras mieux disposée ! »

Sur quoi les paroles du pasteur retentissaient de nouveau à ses oreilles lui rappelant qu'une mère de famille peut mourir pendant que la nourriture qu'elle a mise sur le feu cuit encore, et que, pour être introduit dans la paix du ciel, il faut avoir dépouillé toute pensée de haine et de rancune. Et elle faisait de nouveaux efforts pour articuler des paroles, et la sueur coulait à grosses gouttes de son front et son âme s'éleva avec un soupir inexprimable vers Dieu : « Père, m'as-tu donc abandonnée ? » Et il lui sembla que le noir nuage qui avait obsédé sa pensée se

dissipait, que les chaînes qui serraient sa poitrine sautaient en éclats ; les mots revinrent librement à ses lèvres, et lentement, avec des tremblements dans la voix, mais distinctement, avec une ferveur toute nouvelle, elle commença ; « Notre Père... ».

Au premier son de la voix d'Anneli, Christen tressauta comme si le tocsin eût frappé son oreille ; il se leva sur son séant, et les mêmes paroles sortirent de sa poitrine ; quand Anneli en vint à cette phrase : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », que les sanglots l'ébranlèrent dans tout son corps, et que sa prière ne fut plus qu'une série de sons inarticulés, il pleura avec elle et acheva en pleurant l'oraison dominicale. C'était comme une lumière qui se faisait autour d'eux, refoulant bien loin les ombres néfastes dont ils avaient été trop longtemps obsédés.



Anneli rompit la première le silence, s'accusant et demandant pardon...

— Non, interrompit Christen, ce n'est pas à toi à demander pardon. Je suis seul coupable. Si je t'avais écouté, tout cela ne serait pas arrivé.

Un mot avait donc suffi pour remettre d'accord ces deux cœurs si tendres, si affectueux, si différents de ce qu'on eût supposé, et apparemment si incapables de se comprendre mutuellement ; l'humilité et la franchise de cœur d'Anneli avaient fourni cette parole capable de déchirer le voile qui les cachait l'un à l'autre. C'est bien pour cela que Dieu a couvert pour nous l'avenir d'un voile épais ; il veut que nous apprenions à faire le bien en confiance et d'une manière désintéressée, sans nous inquiéter du succès, sans mesurer l'étendue de l'effort requis pour la lutte. Telle entreprise, qui semblait au faible dans la foi chose risquée et inexécutable, réussit souvent au croyant, et cela d'une manière si prompte et si inattendue qu'il en est quelquefois effrayé et que le succès lui paraît être un leurre, au point qu'il est en définitive forcé de le reconnaître comme une grâce d'En-Haut se manifestant dans sa faiblesse.

Telle fut l'impression des deux époux. Un moment ils eurent peine à en croire leurs oreilles, à se familiariser avec l'idée que le bonheur leur était revenu ; ils tremblaient à chaque parole d'atteindre une plaie encore saignante et de voir la discorde relever du fond de l'abîme sa tête hideuse. Aussi choisissaient-ils leurs expressions avec le soin touchant que met une tendre mère à bander la plaie de son enfant, et à ces nouvelles tournures de langage ils reconnaissaient la profondeur de leur mutuel amour. Et quand ils furent enfin assurés de ne pas se tromper, et qu'il fut bien évident que tout était pardonné, tout oublié, qu'on reconnaissait humblement de part et d'autre ses faiblesses, qu'on soupirait après la paix et le bonheur d'autrefois, qu'on ne se bornait plus à attendre le bonheur de son conjoint, mais qu'on était décidé à y travailler chacun de toute son âme et de toute sa force, ce fut une joie dont on n'avait eu jusqu'alors aucune idée. Représentez-vous le malheureux qu'un songe néfaste transporte en enfer, qui s'est cru aux prises avec Satan, qui a senti l'ardeur du feu, et qui s'éveille dans le ciel, voyant Dieu face à face. Quel ravissant réveil ! Telle était la joie qui inondait le cœur des deux époux : ils ne pouvaient se rassasier de raconter leurs impressions à partir du moment où leurs cœurs

s'étaient fermés l'un à l'autre, et à plusieurs reprises Anneli dit en pleurant :

— Oh, si j'avais su cela, les choses se fussent arrangées bien vite. Comment ai-je pu perdre à ce point la foi et l'espérance ? Je comprends maintenant que celui qui perd la confiance en Dieu devient impie, et que celui qui perd la confiance en ses semblables devient méchant, et qu'à devenir impie et méchant on se perd dans de sombres ténèbres et qu'on a fait de son cœur un enfer, en attendant qu'on prenne tout à fait le chemin du feu éternel.

Christen consolait Anneli en décrivant ses propres souffrances, et tous deux s'étonnaient de s'être mépris à ce point, d'avoir tenu pour de la haine ce qui n'était qu'une preuve d'affection, et pour de la méchanceté ce qui n'était autre chose qu'une souffrance secrète ; ils avaient été comme des gens parlant un langage différent tout en croyant avoir le même langage, et interprétant en conséquence à faux et de travers chaque mot et chaque expression. Ils ne pouvaient assez rechercher et énumérer tous ces malentendus, et chaque nouvelle explication augmentait leur confiance réciproque et la conscience de leur étrange aveuglement. Anneli s'accusait d'avoir elle-même tordu et faussé la clef qui eût pu ouvrir leurs cœurs restés dès lors fermés et inaccessibles :

— Si j'avais su m'y prendre autrement, affirmait-elle, cette épreuve nous eût été épargnée ; nous eussions chaque soir retrouvé en Dieu la paix et la concorde, car, comme le disait feu ma mère, ce que la journée a divisé doit se réunir et se réparer le soir sous le regard de Dieu.

— Et moi, ajoutait Christen, je n'ai pas non plus été ce que j'aurais dû être, quand je prétendais faire pâtir les autres de mes propres manquements. Mais voilà, il fallait cela pour me faire comprendre que la paix vaut infiniment mieux que cinq mille livres, et que l'argent n'est pas tout, qu'il n'est absolument rien, que, fût-on le plus riche de tous et n'eût-on pas la paix, on est

plus malheureux que le dernier des pauvres qui la possède. Que de fois n'ai-je pas ressenti une colère secrète en voyant mes journaliers et domestiques plus contents que moi et mangeant de beaucoup meilleur appétit ! Je comprends à présent pour l'avoir éprouvée moi-même, la vérité de cette parole de Jésus-Christ qu'il ne sert à rien de gagner tout le monde si l'on perd son âme, et que nous ne pouvons rien donner en échange de notre âme. Auparavant, je n'avais dans la tête que ces mots : « Avoir de l'argent, être riche », et quand j'entendais parler de quelqu'un, ma première question était celle-ci : « A-t-il de quoi... ? » À présent, je veux tenir un tout autre langage : La paix, la piété, voilà ce qui m'intéressera. Et quand je voudrai savoir ce que vaut un individu je poserai autrement mes questions.

Mais ce qui mit le comble à leur félicité fut la pensée de leurs enfants. Ils le savaient, ceux-ci avaient souffert de leur mésintelligence, car s'il est vrai que lorsqu'un membre du corps souffre tous les autres membres souffrent avec lui, il est encore plus vrai que tous les membres d'une famille souffrent de la maladie morale de l'un des membres de cette famille. Ils comprirent combien l'innocence enfantine et la candeur juvénile des leurs avaient dû être atteintes par le spectacle de leur discorde, et combien eux-mêmes étaient devenus incapables de les aimer, absorbés qu'ils étaient par leurs rancunes et leurs préoccupations financières ; non seulement ils avaient perdu tout souci de leur avenir, mais ils s'étaient même pris parfois à les considérer comme une charge et un embarras, alors qu'ils eussent dû être leur plus douce joie.

Désormais le bonheur de leurs enfants redevenait l'objet de leurs préoccupations ; ils se dirent que ce serait une véritable jouissance pour eux que de voir la concorde rétablie entre leurs parents ; ils se plurent à élever en pensée l'édifice de leur bonheur. Cependant Christen avait encore une question à adresser à Anneli :

— Mais, dit-il, comment t'y es-tu prise pour que ton cœur se rouvrît et que tu redevinsses capable de prier ? J'ai moi-même eu souvent la pensée de te parler raisonnablement, mais je crois que je me serais emporté au premier mot, comme toi aussi sans doute ; car j'étais convaincu que les torts venaient de toi seule ; d'ailleurs l'eussé-je voulu, je n'en avais pas le pouvoir ; on m'eût plus facilement ouvert de force la bouche avec un coin de fer.

Anneli raconta alors ce qu'elle avait éprouvé, comment l'Esprit l'avait avertie de sa mort prochaine, et à quel point elle avait été impressionnée par ce qui s'était passé lors de son entrée à l'église et par les paroles du pasteur. Puis elle décrivit ses hésitations, ses luttes, et finalement la certitude qu'elle avait acquise le soir auparavant de sa culpabilité. Alors elle avait su ce qui lui restait à faire ; mais elle ne s'y était pas résolue sans une grande angoisse, ne se doutant pas que le cœur de Christen fût autant porté à la réconciliation, comptant au contraire devoir prier longtemps seule jusqu'à attendrir enfin ce cœur. Aussi avait-elle à peine osé commencer ; mais une fois la glace rompue, elle avait tenu à aller jusqu'au bout, car, mourir en état de discorde, non, elle ne le voulait à aucun prix.

« Mais quand tu t'es levé, continua-t-elle, et que tu t'es joint à ma prière, j'ai eu l'impression que je te retrouvais tout à coup, après t'avoir cru pendant longtemps enseveli dans la terre et avoir en vain cherché et creusé après toi. Je sais maintenant que tu resteras à mes côtés jusqu'à ce que la mort vienne me prendre. Je sais aussi que vous pleurerez quand on me portera en terre, et que toi-même, quand la terre tombera avec un sourd retentissement sur mon cercueil, tu porteras ton mouchoir à tes yeux et penseras : « C'était pourtant une bonne femme que mon Anneli, et si je devais me marier de nouveau, je n'en voudrais point d'autre. Voilà une grande perte pour moi et pour beaucoup d'autres ! »...

— Ne parle pas ainsi, répondit Christen ; il n'est pas question de mourir. Mais laisse-moi te dire ceci : Si tu étais morte, je t'aurais pleurée quand même, car tu as toujours été une brave femme, et je t'aimais malgré tout. Oui, si c'était arrivé, j'aurais tout oublié et je ne me serais plus rappelé que ton affection, tes égards pour moi, le soin que tu as de toutes choses et ta parfaite entente des affaires du ménage. Mais ne me dis plus un mot de mourir ; au contraire, c'est à présent que nous allons commencer à vivre pour tout de bon et en bonne harmonie, et ce sera mon plus grand bonheur que de te faire plaisir.

— Écoute, Christen, tu as toujours été un bon mari et à présent plus que jamais, mais il faut encore que tu me fasses un plaisir. Tu ne m'ôteras pas de l'idée que ma fin est proche ; je me sens si drôle, si parfaitement heureuse, que je me dis que cela m'annonce une mort prochaine. Nous ne voulons pas disputer là-dessus, mais nous nous en remettrons à Dieu qui fera certainement tout pour le mieux. Bref, il faut que vous me promettiez de venir tous ensemble dimanche prochain à la communion, ce sera la preuve que tout est bien pardonné et oublié entre nous, comme si c'était notre dernier repas en commun dans ce monde et que nous dussions nous séparer tôt après. Aussi longtemps que cela ne sera pas fait, je tremblerai toujours que l'ennemi, qui nous a si longtemps divisés, ne soit encore là ; mais une fois ce devoir accompli, tout sera bien, et je pourrai dire d'un cœur réellement content : « Maintenant, Seigneur, tu laisses ta servante aller en paix. »

— Chère Anneli, ne parle donc plus de mourir, et qu'il ne soit plus question de cela ; je ne vois pas pourquoi tu devrais mourir, à présent que nous pourrions vivre en parfaite communion d'idées ; ce ne serait pas juste de la part de Dieu, je le dis franchement. Mais j'irai avec le plus grand plaisir communier avec toi dimanche, et les enfants feront certainement de même, et avec non moins de bonheur, car ils verront que c'en est fini de notre vieille brouille. D'ailleurs, j'y tiens aussi à cause des gens. Ils n'ont pas été sans s'apercevoir de quelque chose ; j'ai bien vu

cela ; à présent ils auront beau dire, ils devront reconnaître qu'il n'y a pas tant de mal, puisque nous aurons osé nous présenter ensemble à la table du Seigneur. C'est curieux, je ne m'entends guère en religion, et je ne suis jamais beaucoup allé à l'église, cela ne s'arrangeait pas souvent pour moi, – il y a toujours tant à penser pour nous autres, – mais, il faut en convenir, chaque fois que j'y suis allé ou que j'ai communiqué, j'ai pris la résolution de le faire plus souvent ; cela me faisait du bien, c'était à peu près pour mon esprit ce qu'un bain faisait à mon corps, quand il m'arrivait par rareté d'en prendre un ; ça me donnait du courage, ça m'éclaircissait les yeux, ça me tranquillisait. Eh bien, de même qu'autrefois nous avons liquidé nos petites discordes en priant ensemble, ainsi nous devrions le dimanche mettre au clair tout ce que la semaine nous a apporté de désagréable. Et comme on met chaque dimanche une chemise propre, ainsi devrait-on mettre son âme au propre, il y aurait moins de malpropres par le monde. Malheureusement nous ne mettons guère à exécution toutes ces bonnes idées. Toutefois il faut que ça change et dimanche j'irai avec toi ; Dieu et les hommes verront alors si nous nous aimons, oui ou non.

Christen et Anneli dormirent peu cette nuit-là, tant ils jouissaient du retour de leur bonheur d'autrefois ; ils s'entretenaient encore que déjà les premières lueurs de l'aurore blanchissaient l'horizon.

Le soleil parut, ses gais rayons frappèrent les yeux des humains, aimables messagers invitant les créatures intelligentes à contempler les œuvres de Dieu, et à faire leur œuvre propre à la lumière du ciel. Le vieux couple commença la journée avec un entrain et un plaisir tout nouveaux. Tous leurs maux étaient oubliés ; les impressions d'autrefois, débarrassées désormais de la couche de mécontentement qui les avait recouvertes, leur revenaient à l'esprit avec une vivacité et une fraîcheur inconnues. Ils ne manifestaient pas leur joie d'une manière bruyante, ils ne firent pas étalage de paroles, le ménage continua à aller de son train habituel, mais leurs visages reflétèrent une paix profonde

et il fut réellement touchant de voir ces deux vieux trotter l'un après l'autre comme deux jeunes mariés le lendemain de la noce, l'un craignant toujours que l'autre n'aille encore lui échapper.

À chaque instant Christen allait rallumer sa pipe à la cuisine, et à peine était-il sorti qu'Anneli trotta après lui pour lui demander un conseil ou pour lui communiquer quelque fait de nature à l'intéresser.

Tout cela n'échappa point aux enfants, mais ils ne firent aucune question. À midi, Resli étant occupé à donner aux chevaux du fourrage hâché, le père alla le trouver à l'écurie et lui parla ainsi :

— Qu'en dis-tu ? N'y aurait-il pas quelque chose à changer à notre bétail ? Nous y trouverions peut-être un bénéfice. Et, si tu es d'accord, tu pourras aller à la prochaine foire de Berne ; c'est là que les affaires se font le mieux, et il est bon que tu t'habitues peu à peu au commerce. Il faudra quand même commencer une fois, et plus vite on s'y met, plus vite on est au courant et moins il en coûte de frais d'apprentissage.

Au premier moment Resli n'en crut pas ses oreilles, puis il suivit docilement son père à travers les écuries et émit différents avis que le père trouva toujours parfaitement acceptables.

Il en arriva à peu près de même à Anne-Lisi avec sa mère. Les deux femmes étant occupées ensemble à planter des choux, la mère amena la conversation sur la garde-robe d'Anne-Lisi, fit la revue de ses vêtements, parla de chemises qu'elle voulait lui faire aussitôt qu'on pourrait avoir la lingère, trouva que sa robe du dimanche était défraîchie et qu'il en fallait une neuve, et lui dit de faire comme elle l'entendait, soit aller le soir même chez le marchand pour voir s'il avait quelque chose de convenable, soit attendre qu'il y eût quelque part une foire où l'on aurait plus de choix.

Anne-Lisi fut bien étonnée ; elle se demanda si sa mère n'était pas en train de perdre la tête, et sa conscience commença à être troublée à la pensée de sa conduite de la veille. Elle ne se fiait à la chose qu'à moitié, ne sachant si c'était sérieux ou s'il n'y avait là qu'une sorte d'entrée en matière destinée à préparer un autre langage ; aussi ne répondit-elle qu'avec réserve, attendant toujours ce qui allait suivre. Mais comme rien ne vint et que les bonnes paroles allèrent leur train, sans le moindre reproche, sans insinuations d'un autre genre, sa surprise alla croissant et elle se dit en elle-même : « Si seulement c'était toujours ainsi ! Mais patience, ce sera bientôt une autre chanson ! »

La chanson se continua sur le même ton ; rien ne fut changé aux nouvelles habitudes de langage ; un nouvel entrain se manifestait dans la maison ; tous les rouages recommençaient à tourner avec un gai bourdonnement. Telle la nature aux premiers beaux jours de mars, quand les chauds rayons du soleil inondent la terre, que tout renaît à la vie, que tout se trémousse et entonne de gaies chansons. La terre rouvre son sein, la vie s'en échappe à grandes effluves, la pâle végétation commence à se colorer, et çà et là une petite plante relève sa tête reverdie. Cependant l'homme sent sa poitrine se dilater, ses forces rajeunies prendre un nouvel essor, sa volonté tendre à l'action, son cœur se tourner avec reconnaissance vers le Créateur de toutes choses.

Anne-Lisi partit d'un pas sautillant à la recherche de l'étoffe pour sa robe neuve et mit la couturière aux abois. Resli s'efforça d'entamer avec son père de nouveaux entretiens et fit de silencieuses et affectueuses rondes autour de sa mère, pendant que Christeli, le cœur joyeux et la tête dans les mains, comme s'il eût souffert un mal affreux, était assis derrière une théière que la mère avait déjà spontanément remplie à deux reprises, non sans que le père eût de son propre chef offert de faire venir le docteur. Ainsi se termina la semaine sans qu'un nuage vînt assombrir le ciel, car le lien de la paix se resserrait chaque soir. Et quand vint le samedi, Anneli se trouva délivrée

de toute inquiétude, sachant bien que la paix était durable et ne s'évanouirait pas comme les nuées du matin.

Le samedi soir, les travaux furent suspendus de bonne heure, conformément à l'usage établi dans la maison et dans beaucoup d'autres ménages. C'est en effet une ancienne coutume que tout travail cesse le samedi à partir de six heures, ou dès que la cloche du soir a sonné ; on préfère renvoyer au dimanche matin ce qui n'a pu être terminé le samedi avant six heures du soir. Est-ce un reste du sabbat juif ou veut-on se ménager quelques instants de tranquille préparation en vue du dimanche ? les gens ne sauraient le dire et chacun interprète la chose à sa façon. Le fait est que ces instants sont particulièrement appréciés des jeunes gens et plus spécialement des domestiques ; ceux-ci ne les consacrent guère au pieux recueillement, mais ils en profitent pour faire les petites affaires pour lesquelles le temps leur a manqué pendant la semaine ; ils vont chez le tailleur et le cordonnier, ou chez le boutiquier, ou cultivent leurs relations personnelles. Les garçons s'attroupent ; les filles vont et viennent comme des moucherons autour d'une lampe ou comme les enfants qui courent en badinant devant vous et vous crient : « Attrape-moi, si tu peux ; attrape-moi donc ! »

On avait soupé, le bétail était soigné, les servantes s'étaient éclipsées et les domestiques étaient allés à leurs petites affaires ; le père avait pris place avec Resli sur le petit banc devant la maison. Christeli se tenait debout sur la terrasse, ne sachant qu'entreprendre, et Anne-Lisi transportait des vases à fleurs de ci de là. La mère arriva et demanda à son mari :

— Le leur as-tu dit ?

— Non, tu peux mieux le leur dire toi-même.

— Eh, pourquoi pas ? Mon désir serait que nous allions demain communier tous ensemble. Vous savez, voici longtemps qu'il y a quelque chose entre nous ; le père et moi avons bonne

intention, mais nous ne nous comprenions plus aussi bien. Ce n'était pas de nous qu'il s'agissait mais de vous, car pour qui les parents économiseraient-ils si ce n'est pour leurs enfants ? La faute en était surtout à moi et j'ai terriblement manqué ; mais je l'ai reconnu et j'en ai fait l'aveu au père, qui m'a pardonné.

— Mais, mère, interrompit Christen, j'ai autant manqué que toi ; pas plus que toi je n'ai su ce qui fait le bonheur, et pendant que nous nous croyions devenus bien malheureux, nous avions du bonheur à revendre, mais nous le repoussions loin de nous par pur manque de confiance ; c'est ce que je faisais plus encore que toi, et si je t'avais mieux écoutée, nous eussions bientôt fait d'oublier les cinq mille livres.

— Oh, papa, nous ne voulons pas nous quereller pour cela. Je sais parfaitement et mon cœur me dit que j'ai eu tort, non seulement à l'égard du père, mais aussi vis-à-vis de vous, mais j'espère que vous me pardonneriez et que, si je devais vous quitter, vous n'auriez rien à me reprocher, pas plus devant les hommes que devant Dieu lui-même.

— Mais, mère, fit Resli, à quoi penses-tu ? Nous n'avons aucun reproche à te faire, pas plus qu'au père, et nous irons de grand cœur avec vous demain à la communion, non en signe de pardon, mais plutôt pour remercier Dieu de nous avoir rendu la paix, et encore moins en prévision de la mort de qui que ce soit puisqu'il faut que tu voies encore, mère, combien nous t'aimons. Il sera bon que chacun voie qu'il n'y a rien entre nous et que nous osons nous montrer ensemble à Dieu et aux hommes.

— Moi aussi, ajouta Anne-Lisi, j'ai manqué à ton égard et je le regrette ; mais si nous voulons communier demain, il faut que j'aille vite encore au village relancer la tailleuse qui ne tiendra probablement pas sa promesse. Car si je n'ai pas une taille neuve, je ne pourrai pas aller avec vous, je n'ose plus me montrer avec ma vieille défroque.

— Tu es toujours la même, dit le père ; tu n'as que tes bêtises en tête, sans quoi tu ne penserais pas à ta robe mais tu réfléchirais à ce que cela veut dire qu'un père et une mère, des frères et une sœur aillent communier ensemble pour se réconcilier entre eux et avec Dieu. Rappelle-toi qu'à n'avoir l'esprit tourné que vers la vanité, tu te rendras malheureuse et avec toi ceux qui t'entoureront. Non, Anne-Lisi, tu n'iras pas aujourd'hui après ta robe, tu laisseras ta taille où elle est et tu resteras avec nous. Et si tu lisais une fois un chapitre dans la Bible, tu n'y perdrais rien.

— Oh, papa, ne vous fâchez pas. J'ai dit cela sans y penser, mais je suis toute prête à rester à la maison. Et si demain le bon Dieu regarde dans mon cœur, il verra que je suis toujours capable de penser à père et à mère. Hein, maman, tu le crois ? continua Anne-Lisi en entourant l'épaule de sa mère et en lui caressant les joues à la manière des petits enfants.

— Elle a du bon quand même, dit la mère ; il est vrai que souvent on ne sait à quoi on en est avec elle et qu'on dirait qu'elle n'a que des babioles en tête. Mais si je viens à mourir, Anne-Lisi ne sera pas la dernière à s'occuper du ménage et montrera qu'elle sait penser à autre chose qu'à des babioles et à des chiffons.

Cet entretien se continua sur le même ton grave et affectueux jusque tard dans la nuit. On parla de beaucoup de choses, mais on en revint toujours à l'idée d'Anneli que sa fin ne tarderait pas et que la communion du lendemain serait pour elle la dernière. Attendrie, mais de bonne humeur, elle persista dans cette idée, quoi que les autres lui dissent pour l'en dissuader. Elle parla beaucoup de ses pressentiments, cita des faits arrivés dans sa famille, si bien que les enfants commencèrent à prendre de l'inquiétude et que le père dit :

— Moi, je suis d'avis que nous rentrions et que nous lisions un chapitre de la Bible, on sait au moins que cela est vrai et on peut en tirer des consolations, tandis qu'autrement on ne fait

que se forger toutes sortes d'idées et s'attrister inutilement. J'espère que le bon Dieu nous laissera encore jouir longtemps de notre concorde ; puisqu'il a vu notre discorde il voudra aussi avoir la vue de notre bonne harmonie.

Ils lurent avec édification un chapitre de la parole de Dieu et se séparèrent sérieux et recueillis, presque comme au soir qui avait précédé leur première communion.

À la campagne un dimanche de communion revêt une solennité particulière ; tout est silencieux ; on croit entendre le vent de Dieu murmurer dans le feuillage des arbres, les soupirs des consciences haleter dans les âmes et la prière monter émue du fond des cœurs au bord des lèvres. Ainsi en arrivait-il dans la maison de Christen, où chacun pensait encore avec douleur à la malheureuse querelle du dimanche précédent et faisait de son mieux pour montrer que tout était bien oublié ; ces sentiments ne se manifestaient pas par des gestes ou des paroles d'un genre particulier ; ils étaient à peine reconnaissables à l'œil, mais on les devinait au son de la voix, à l'empressement avec lequel on s'aidait l'un l'autre, à l'intérêt qu'excitait la moindre parole, au soin que l'on mettait à rester ensemble, bien que l'on n'eût rien de spécial à se communiquer. Anne-Lisi elle-même était émue ; elle ne pensa plus à une nouvelle taille ; elle fut prête de bonne heure, alla choisir pour sa mère une belle branche de romarin et voulut en donner aussi à ses frères qui déclarèrent ne pas en avoir envie aujourd'hui.

On attendit devant la porte la mère qui avait encore à mettre les servantes au courant de leur tâche, en leur recommandant de bien surveiller toutes choses, de ne pas laisser la maison seule, d'avoir l'œil sur le dîner.

Elle fit dire à ceux qui l'attendaient qu'ils n'avaient qu'à prendre les devants, mais nul n'eût voulu partir sans la mère, nul ne cria avec impatience dans la maison : « Mère, ne viens-tu donc pas ? »

Quand elle vint en s'excusant, Christen lui dit :

— Nous t'aurions attendue longtemps encore. N'est-ce pas pour nous que tu t'attardes ? Nous n'avons à nous occuper que de nous-mêmes, pendant que tu dois penser à toute la famille.

On partit donc, animés des meilleures dispositions, recueillis, sans faire trop de phrases. Beau spectacle que celui d'une famille entière se dirigeant dans une même pensée de foi et d'affection mutuelle vers la maison de Dieu. Oui, c'est une belle chose que des parents puissent accompagner leurs enfants devenus grands dans l'église où ils les ont fait baptiser, et dire à Dieu : « Nous voici avec ceux que tu nous as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu », tout en lui rendant grâces de ce qu'ils sont sanctifiés par le moyen de leurs enfants et de ce qu'ils ont en eux des appuis pour le corps et pour l'âme. Quand une famille entière va prendre part à la sainte communion dans la pensée que ce repas pourrait bien être le dernier qu'ils prendront tous ensemble, mais avec la persuasion que rien ne séparera ceux que Dieu lui-même a unis ici-bas, et que la mort ne sera qu'un nuage passager prêt à disparaître à la lumière de l'éternité, elle offre réellement un beau spectacle et il y a dans cette famille une force de foi, d'espérance et d'amour que rien au monde ne peut lui ravir.

Ils ne furent pas longtemps seuls ; de tous côtés les fidèles affluaient ; on échangeait d'amicales salutations ; les uns modéraient leur pas, les autres l'accéléraient ; on s'arrangeait de manière à ne pas arriver seul à l'église. Mais pourquoi n'est-ce que sur le chemin de l'église et non en général sur le chemin de la vie qu'on règle son pas sur celui d'autrui ? Un peu de bonne volonté, un peu moins d'amour-propre, quelques jours d'un exercice facile, et on cheminerait ensemble, formant une véritable communion des saints, au lieu de s'écarter de plus en plus, parce que l'un raccourcit son pas, tandis que l'autre allonge le sien à plaisir.

La vue de nos cinq pèlerins cheminant d'un si parfait accord suscita quelque étonnement, mais on ne laissa rien paraître, ne faisant pas de grands yeux et ne posant à plus forte raison aucune question. Chacun fit à part soi ses suppositions, se réservant de les exprimer pendant le dîner, si bien que la chose fit le sujet des conversations dans presque toutes les maisons ; on émit les conjectures les plus diverses, d'autant plus que les allures d'Anneli au culte du dimanche précédent n'avaient échappé à personne. Mais nul ne trouva la vraie explication, parce que pour comprendre quelque chose, il faut d'abord avoir dans son cœur l'esprit qui a produit cette chose.



C'est ce que beaucoup de gens oublient : de là tant de malentendus, tant de suppositions absurdes. Comment veut-on, par exemple, juger sainement d'une action bonne et désintéressée, quand on n'a dans le cœur ni bonté ni désintéressement ? En revanche, ils sont nombreux ceux qui attribuent des motifs généreux aux plus méchantes intentions.

Plus on approchait de l'église, plus les fidèles arrivaient nombreux. C'est qu'il n'y a rien comme un beau dimanche de Pentecôte, alors que le soleil répand une douce chaleur, pour faire sortir les gens de leurs maisons, et mainte vieille bonne femme, qui ne sort plus par le froid et la boue, est heureuse de pouvoir aller ce jour-là à l'église pour restaurer son âme au repas sacré des croyants, en attendant de prendre place là-haut au banquet des rachetés ; ne sachant pas ce que le Seigneur lui réserve pour le prochain hiver, elle veut au moins le chercher pendant qu'elle peut, afin que quand la mort sera là, le Seigneur sache où la trouver.

Quoique arrivés à temps, ils eurent peine à trouver place dans l'église. Il faudrait toujours s'arranger à arriver assez tôt, parce que, venant tardivement et le souffle haletant, on ne se met plus facilement dans l'état d'esprit convenable ; pour que les vagues s'abaissent et que la mer redevienne calme, il faut que les vents cessent de souffler. Quand on est bien assis sous les voûtes paisibles, que l'orgue chante un beau cantique, ou qu'une grave lecture se fait entendre du haut de la chaire pendant que retentissent les derniers appels de la cloche, l'âme s'ouvre peu à peu aux bonnes impressions, de même que les yeux de celui qui est entré dans un lieu obscur ont besoin de s'habituer insensiblement à voir dans les ténèbres, et quand le prédicateur vient, semeur de la bonne parole, répandre la semence spirituelle, les âmes sont bien préparées à la recevoir.

Ce fut donc le cœur bien ouvert, l'âme bien disposée, qu'ils entendirent la lecture du texte. C'étaient ces mots tirés du Saint-Livre : « Que me manque-t-il encore ? »

Cette parole ne les toucha pas d'une manière particulière ; ils y reconnurent bien un fruit de l'arbre sacré de la parole divine, mais un fruit étrange, dont ils ne savaient que faire ; étonnés ils répétèrent mentalement ces mots, cherchant quelles relations ils pouvaient bien avoir avec eux.

Le pasteur commença par rappeler son dernier sermon, ses exhortations à considérer chaque communion comme un repas d'adieu pour lequel il importait d'être réconcilié avec tous ses semblables.

« Cependant, continua-t-il, il ne suffit pas de penser à ceux que nous laissons derrière nous ; il faut aussi considérer ce qui nous attend et ceux que nous allons retrouver. Nous n'avons pas seulement à prendre congé, il est non moins important de se préparer pour le voyage, et c'est ici que se pose la question : « Suis-je prêt, ou que me manque-t-il encore ? Ai-je tout ce qu'il me faut pour aller au ciel, ou dois-je me procurer autre chose ? »

« Or il y a des milliers d'hommes qui se comportent comme le jeune homme riche de la parabole. Ne s'apercevant pas que la chose indispensable leur manque encore, ils vivent au sein de leur propre justice, suivant l'ornière où père et mère ont passé. Ils ne font, il est vrai, de mal à personne et ne rencontrent aucun obstacle, mais ils ne voient au fond qu'une chose, une chose passagère, à savoir leurs biens temporels ; ils vivent pour ces biens, se faisant sans s'en douter un genre de vie approprié à l'usage de ces biens, au point que ce genre de vie les maîtrise peu à peu et qu'ils en deviennent à leur insu les esclaves. Or que quelque chose d'imprévu leur arrive, que Dieu leur impose un sacrifice, qu'il étende la main sur leur argent, qu'il dérange leurs habitudes, que ces gens éprouvent des pertes, que leurs façons, quoique permises, portent préjudice à leurs semblables dont elles troublent l'existence, alors on reconnaît qu'il leur manquait quelque chose, que leur vie reposait sur un mauvais fondement et que c'était elle qui les dominait, tandis qu'ils eussent dû dominer eux-mêmes leur vie ; c'est en effet l'esprit qui leur manque. Préoccupés uniquement de leur argent, ils en oublient Dieu, n'ont plus de confiance en lui, plus de soumission à sa volonté ; ils s'aigrissent, s'éloignent de la voie du salut, comme le fit le jeune homme riche, se tournent contre leurs semblables, parce qu'ils ne veulent rien changer à leurs habitudes, font bon

marché de la paix et de la bonne harmonie, fondés qu'ils étaient sur le monde et sur les usages admis plutôt que sur l'esprit qui vivifie ; car l'esprit est disposé à tous les sacrifices ; il arrachera, s'il le faut, l'œil et coupera la main qui menaceraient de les faire tomber dans le péché...

« La solennité de Pentecôte que nous célébrons aujourd'hui nous rappelle la promesse que Dieu a faite de donner son esprit à ceux qui le lui demanderont. Reconnaissez donc que cet esprit est le don le plus précieux que Dieu offre à notre humanité, et employez à l'obtenir la vie qui vous est donnée. »

Ainsi parla le pasteur d'une manière générale, appliquant ces principes aux diverses circonstances de la vie et s'appuyant sur des exemples pris dans son entourage. Christen et les siens comprirent alors la portée du texte. Comme une pierre apparemment sans valeur devient à la taille un diamant aux brillantes facettes, ainsi le texte s'éclaira à leurs yeux d'une vive lumière qui se refléta jusqu'au fond de leur âme en illuminant tous les replis. Il leur sembla que le pasteur lisait dans leurs cœurs l'histoire de leur vie, leurs erreurs, leurs malheurs, de même que celle de leur retour à la vérité et à la paix.

Une singulière émotion s'empara d'eux quand, dans les étranges alternatives par lesquelles ils avaient passé, ils reconnurent l'action de l'esprit de Dieu, quand il leur devint évident qu'une Pentecôte s'était faite pour eux et qu'ils avaient désormais un bien supérieur à tous les biens, un bien dont le monde entier ne saurait compenser la perte. Ils comprirent également que c'était leur propre histoire, leur propre situation qui se dévoilait ainsi aux yeux de toute la paroisse du haut de la chaire, comme s'il y eût eu là-haut un miroir magique reflétant le fond des cœurs dans ses détails les plus intimes.

Toutefois ils ne s'irritèrent point de voir leurs expériences secrètes racontées et développées publiquement ; ils se dirent au contraire qu'il devait en être ainsi, que des expériences de ce genre étaient une sorte de propriété publique et qu'ils n'avaient

rien à perdre à les voir divulguées, puisqu'on ne met point une chandelle sous un boisseau, mais qu'on la met sur un chandelier pour qu'elle éclaire toute la maison. Pour un peu ils eussent pris la parole pour confirmer ou développer ce que le pasteur disait, et celui-ci eût donné leurs noms, qu'ils n'en eussent pas été surpris, persuadés qu'ils étaient qu'il n'y avait pas dans toute la paroisse un enfant qui ne sût de qui il s'agissait ; et si quelque chose les étonnait, c'était que tous les yeux ne fussent pas dirigés sur eux, que les plus éloignés parmi les assistants ne se levassent pas pour les dévisager, et que chacun se donnât tant de peine pour paraître ne pas savoir de qui il s'agissait.

Quand le pasteur termina, ils eurent l'impression que les bonnes dispositions qui étaient en eux s'étaient fortifiées ; ils avaient trouvé un trésor dans leur champ, mais maintenant seulement ils en connaissaient le prix et savaient qu'ils devaient le garder avec un soin jaloux. Et quand le pasteur invita les fidèles à s'approcher de la table sacrée, cet appel ne leur fit plus comme auparavant l'effet d'une invitation adressée généralement à tous, mais comme une mise en demeure faite à eux spécialement et à laquelle ils ne pouvaient se dispenser de donner suite. Puis, quand ils s'approchèrent de la table sainte, ils ne le firent pas comme des gens qui usent d'un droit qu'ils ne veulent pas laisser prescrire, mais comme attirés par une force invisible, avec l'empressement d'un homme altéré qui trouve une source, d'un enfant perdu qui voit son père venir à lui. Le doux sentiment d'être en communion avec le Père et le Fils, par le Saint-Esprit qui habitait en eux, avait détruit chez eux toute pensée d'amour-propre et de recherche personnelle, et ils reçurent les signes extérieurs de cette communion avec une ferveur indicible, persuadés que désormais ni la mort, ni Satan, ni l'enfer, ni rien au monde ne pourrait les séparer de leur Père céleste...

Ils quittèrent la maison de Dieu avec une impression de joie sérieuse et profonde ; ils avaient été édifiés.

Ils reprirent le chemin de leur demeure, entourés de la foule des fidèles et s'étonnant que ceux-ci fussent aussi tranquilles que lorsqu'ils étaient venus et qu'aucun d'eux ne parût avoir remarqué qu'ils avaient été les objets de la prédication.

— Voilà, disait l'un, le pasteur prêche chaque fois le deuxième dimanche de communion sur l'avarice ; on voit bien qu'il n'est lui-même pas riche. En vérité, je suis ennuyé d'entendre toujours la même chose.

— Moi, disait un autre, j'ai bien remarqué que le pasteur m'avait en vue ; il aurait pu s'en dispenser ; il me semble que cela ne convient pas ; pour un dimanche de communion, on devrait laisser les gens tranquilles. Figurez-vous qu'il est venu l'autre jour chez nous pour quêter je ne sais trop pourquoi. Je ne lui ai rien donné ; on n'a pas son argent rien que pour autrui, et je lui ai dit que j'avais d'abord à penser à moi et à faire en sorte que j'aie assez. Et le voilà qui fait tout un sermon contre moi ; ce n'est pas beau pour un pasteur ; mais je lui apprendrai à vivre et il ne me reverra pas à l'église d'ici à six semaines.

Un troisième avait autre chose à reprocher au sermon, un quatrième encore autre chose ; chacun comprenait le sermon à sa manière, le seul point sur lequel tous étaient d'accord était que le sermon n'avait pas été de leur goût : « Et pourtant, disaient-ils, il peut parfaitement prêcher quand il veut ; dimanche passé il nous a fait un sermon que les oreilles nous en ont sonné longtemps ; mais c'est une faveur qu'il ne nous accorde pas souvent, tant plus blâmable est-il. ».

Il était petit le nombre de ceux qui ne prenaient aucune part à cette critique et qui s'en allaient leur chemin, sérieux et recueillis, impressionnés par telle ou telle parole du pasteur et ruminant ce qui les avait touchés, trop émus pour prendre part au bavardage général ou pour laisser voir que le prédicateur avait frappé juste en ce qui les concernait. Christen et Anneli étaient de ce nombre, aussi ne leur vint-il pas à l'idée de démontrer à leurs enfants, pas plus qu'aux autres fidèles, que le ser-

mon leur avait paru s'appliquer exactement à leurs propres circonstances. Ils s'estimèrent presque heureux de voir que les yeux et les oreilles d'autrui n'eussent rien vu ni rien entendu de ce qui leur avait paru à eux-mêmes si évident, et se bornèrent à déclarer, ne pouvant faire autrement en réponse aux interpellations des gens, que pour eux le sermon leur avait plu, qu'il leur semblait que chacun pouvait en prendre sa part, et que si l'on voulait agir en conséquence, on ne s'en trouverait pas plus mal.

Cependant, quand vint l'après-midi, que les domestiques s'en furent allés, qu'une atmosphère de paix et de solennité s'étendit sur la maison et ses alentours, et que le verger, pareil à un bocage sacré, invita par de doux bruissements les membres de la famille à jouir de son ombre rafraîchissante, quand, sans s'être concertés, mais poussés par une commune pensée, ils sortirent les uns après les autres, l'un s'arrêtant encore à regarder un arbre, l'autre enlevant quelque chenille entrevue au passage, et qu'ils se trouvèrent enfin tous réunis sous un énorme pommier où ils s'étendirent dans l'herbe fraîche, la conversation tomba tout naturellement sur le sermon. Tous en avaient retiré la même impression : il avait été pour tous un miroir dans lequel ils avaient reconnu plus ou moins clairement l'image de leur être intérieur, et tous reconnaissaient que le pasteur avait eu trop raison, que ce qui leur avait manqué c'était précisément l'esprit du Seigneur, et qu'ils n'avaient été si malheureux que parce qu'ils avaient fait de l'argent le centre, le but, le pivot de leur vie.

Mais ce qui les étonnait le plus était l'à propos avec lequel le pasteur avait parlé ; il leur semblait réellement que le serviteur de Dieu avait lu dans leurs cœurs et s'était borné à donner une expression aux sentiments et aux sensations qu'eux-mêmes n'eussent pas réussi à rendre par la parole. Et pourtant il les connaissait peu, aucun d'entre eux ne lui avait parlé depuis au moins une année, personne ne pouvait l'avoir renseigné sur ce qui s'était passé dans leurs cœurs et dont ils s'étaient eux-mêmes à peine rendu compte. Sans doute c'était l'effet d'une

dispensation de Dieu, et cette pensée fut pour eux tous un motif de grande consolation. Dieu qui se manifeste dans les moindres objets de la nature trouverait-il indigne de lui de se manifester dans un sermon ?

Quand ils eurent épuisé ce sujet de conversation, le père dit :

— Je me fais vieux, je sens que je ne puis plus suffire à tout ; il y a bien des choses qui pourraient mieux aller, mais c'est trop tard pour me mettre sur un autre pied ; je ne voudrais pas faire trop attendre les jeunes, c'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux me retirer et les laisser se tirer d'affaire ; s'ils s'entendent entre eux, je ne vois pas pourquoi les choses n'iraient pas.

— Cela m'arrange aussi, dit la mère, et je m'y prêterai volontiers. Le père et moi nous nous retirerons dans l'arrière-chambre, à moins que nous ne fassions faire un logement dans la maison du four, ce qui ne coûterait pas beaucoup. Et s'il faut donner un conseil ou un coup de main, on sera au moins là ; les jeunes sont quelquefois contents d'avoir quelqu'un à leur manche. Mais il conviendrait que Resli prit femme, sans cela je ne saurais pas trop comment l'affaire s'arrangerait. Anne-Lisi ne restera probablement pas toujours à la maison et si Christeli se mariait le premier et que Resli prît un jour la ferme en mains, la femme de Christeli serait vexée et l'affaire irait mal.

— Rien de cela, interrompit Resli, il n'est pas question que la mère se retire. Je veux bien aider au père selon mon pouvoir et comme je dois le faire, mais il faut qu'il continue à tenir le gouvernail. Quant à me marier, je n'y songe guère ; je n'entends pas mettre la mère à la porte de la cuisine, je l'aime trop pour cela. Voilà trente ans qu'elle dirige le ménage au mieux et c'est à savoir s'il s'en trouverait une capable de délier les cordons de ses souliers.

— Eh, dit à son tour Christeli, il faudra pourtant que quelqu'un se marie, soit moi, soit toi. Quant à Anne-Lisi, n'en parlons pas ; inutile de poser la question. Pour ce qui me concerne, il n'y faut pas penser, je suis maladif, je ne vaudrais rien pour faire marcher une maison. Et puis, je pourrais facilement en attraper une qui me mènerait au tombeau en six mois. Non, Resli, je veux rester avec toi ; nous avons toujours vécu ensemble en bons frères et rien ne nous empêche de continuer ainsi. C'est à toi à te marier. Ne m'as-tu pas dit une fois que tu avais quelque chose en vue ? Il y a longtemps que j'en aurais parlé, si nos malheurs ne m'avaient fait oublier la chose, mais tu ne l'as pas oublié toi-même, car depuis lors tu n'as pas remis les pieds au bal et tu n'es plus sorti de la maison le soir.

Resli devint pourpre et voulut se défendre, mais la mère ne lui en laissa pas le temps.

— Écoute, dit-elle, tu m'as une fois parlé de la fille de la Combe-aux-Épines, et cela avec un si drôle d'air. Je t'ai alors envoyé promener, ce que j'ai souvent regretté, et j'ai depuis été souvent sur le point d'y revenir, mais cela ne s'arrangeait pas, ou bien je me disais que tu ne voudrais plus rien dire, et je me suis tue. Est-ce que tu as peut-être des vues sur celle-là ?

— Oh, pas précisément.

— Voyons, parle franchement. S'il y a quelque chose de ce côté-là, on pourra te donner un coup de main. On se repent souvent de ne pas avoir dit ce qu'on avait sur le cœur et de l'avoir tenu secret.

— Eh bien, puisqu'il le faut, je dirai tout. Cette fille m'a plu comme pas une, je ne crois pas qu'il y en ait une qui la vaille, et j'ai pensé tout d'abord : Celle-là ou personne. Et je pense encore ainsi, mais je vois bien que cela ne donnera rien.

— Pourquoi donc ? interrogea Christen. Le lui as-tu demandé ?

— Non, mais je le sais.

— Comment peux-tu savoir cela, si tu n'as rien demandé ? Les choses sont souvent autres qu'on ne le suppose. Serait-elle peut-être mariée ?

— Je ne le sais pas non plus et je ne voulais pas en parler. Il est vrai qu'il m'a semblé que je ne lui étais pas indifférent, mais on se trompe facilement. Et puis il y a autre chose.

— Quoi donc ? Y aurait-il quelque chose à craindre avec ces gens ?

— Eh, c'est selon. Le père est très riche et terriblement avare. À ce que j'ai entendu, personne n'est assez riche pour ses enfants, et quand même on le serait assez, il vous fait des conditions impossibles. Il paraît qu'il a déjà marié deux de ses filles et il a su arranger les choses de façon à ce que ses gendres fussent assurés de la plus grosse part de la fortune de leurs parents, si bien que leurs frères et sœurs resteront les mains vides. C'est ce que je ne veux pas ; je n'entends pas que mon frère et ma sœur soient pareillement dépouillés, et que nous ayons à nous le reprocher de père en fils. Quand il faut se marier dans de telles conditions, on sait d'emblée à quoi il faut s'attendre, nous en avons vu un échantillon. Je ne veux que ce qui me revient, Christeli et Anne-Lisi auront les mêmes droits que moi quand il faudra partager notre héritage, ce qui, s'il plaît à Dieu, n'arrivera pas de longtemps.

— Écoute, frère, dit Anne-Lisi, s'il n'y a que cela, ne regarde pas à moi. Christeli a seulement voulu plaisanter, et puisqu'il n'y a rien sur le tapis, je suis prête à rester vieille fille, si cela peut te convenir ; j'en connais beaucoup qui se seraient mieux trouvées de ne pas se marier. Je suis si bien avec mon père et ma mère, mais quant à savoir comment cela irait avec un mari, c'est autre chose.

— Tu sais à présent comment nous l’entendons, dit Christeli. Et si la fille en question te convient, va de l’avant ; tu peux compter sur nous, pour autant que nous pourrons t’aider. Et si le père veut te céder la ferme à bas prix, je n’y mets, pour ce qui me concerne, aucun empêchement.

— Il n’est pas question de cela, répondit Resli. Que le père et la mère gardent leur bien ; je n’entends pas qu’ils se lient les mains pour faire plaisir à un de leurs enfants, et ce n’est pas moi qui laisserai de si tôt père et mère pour une fille. Nous sommes si bien ensemble à présent, que nous ne laisserons pas de longtemps le moindre désaccord survenir entre nous.

— Et pourtant je verrais avec plaisir cette idée se réaliser, observa la mère. Quand il faudra mourir, et ce sera bientôt, je serais bien heureuse d’avoir vu ta femme.

— Mère, ne parle pas de mourir ; tu ne peux pas nous quitter. Et quant à mon mariage, qu’il n’en soit plus question.

— Et moi, j’entends qu’il en soit question, répliqua Christeli. Non pas que la chose doive se faire tout de suite, mais on ne risque rien d’essayer. Le tout est de savoir si la fille te veut ou non ; si on pouvait savoir cela, l’affaire serait vite arrangée. N’as-tu rien appris d’elle depuis ?

— Non. À quoi bon prendre des informations quand on sait qu’il vaut mieux tout oublier au plus vite ?

— Tu as eu tort, et je veux aller moi-même aux informations ; je tiens autant que toi à ce que tu aies une brave et bonne femme, et puisque la mère se réjouit tellement d’avoir une belle-fille, il faut qu’elle l’ait avant Pâques ou j’y perds mon nom. Père, donne-moi quelques écus neufs d’argent de poche ; les derniers que j’avais ont pris le large. Je compte me mettre en campagne sous prétexte d’acheter des chevaux, des vaches, des moutons ou autre chose, et j’arriverai ainsi incognito à la Combe-aux-Épines. Qui sait ? Je réussirai peut-être à parler à la

fille de la maison, et dans tous les cas, j'apprendrai de quel bois on se chauffe là-bas et comment on pourrait emmancher l'affaire.

— Fais comme tu voudras ; je te remercie pour tes offres, mais je ne veux pas qu'il soit dit que c'est moi qui t'envoie et je ne réponds de rien. Vous êtes tous trop bons pour moi et je m'en souviendrai à l'occasion.

— Voilà pourtant des choses que je n'aurais pas osé espérer il y a huit jours, dit la mère, et si quelqu'un me l'avait dit, j'aurais refusé d'y croire. Mais toutes choses sont possibles à Dieu ; et de même qu'il permet au malheur de nous surprendre comme un larron dans la nuit, ainsi peut-il faire lever sur nous le bonheur comme un soleil, quand nos cœurs sont mûrs pour le recevoir.

— Écoutez, qu'y a-t-il ? s'écria Resli en se levant en sursaut.

La cloche jetait dans l'air des sons lents et plaintifs.

— Le feu ! crièrent-ils tout d'une voix. Il brûle quelque part !

Ils n'aperçurent de fumée nulle part, mais une moitié seulement de l'horizon était visible à leurs regards ; ils se précipitèrent vers la maison. Resli avait déjà pris les devants et revenait, portant le crochet à incendie muni d'un seau, et se dirigeant au pas de course vers l'église d'où venait l'appel toujours plus pressant de la cloche.

Ainsi s'évanouit dans le tumulte des vicissitudes humaines le charmant tableau de bonheur familial que nous venons de décrire. Toutefois, si ce tableau disparut, l'esprit qui l'animait continua à subsister, prêt à faire renaître de nouveaux tableaux du même genre, signes certains de son existence.

CHAPITRE V

Un incendie et ses suites.



Qui n'a remarqué la variété du son des cloches et l'extrême diversité des impressions que cet appel éveille chez les hommes ? Leur son est grave et solennel quand elles appellent les fidèles à la maison de Dieu, les invitant à s'humilier devant la suprême puissance et à se rattacher à la suprême miséricorde. Il est lugubre quand elles sonnent pour un enterrement ; à distance on croirait entendre la terre tomber avec un bruit sourd sur le cercueil ; ou bien l'on se dirait enfermé dans un sombre caveau où les bruits de la vie parviennent toujours plus indistinctement. La cloche du soir a un son doux et caressant, et celui qui, revenant au logis à la tombée de la nuit, l'entend retentir à travers les vallées et par dessus les montagnes, croit entendre une invitation amicale à se livrer au repos, une voix d'En-Haut conviant le voyageur fatigué à se mettre sous la garde du Père

céleste et à déposer dans ses mains protectrices tout souci et toute incertitude.

Mais quand c'est la cloche du feu qui retentit, l'épouvante saisit les plus courageux, les femmes pâlissent, les enfants pleurent, les hommes prêtent l'oreille avec inquiétude, tous les cœurs battent plus vite ; on croit entendre les gémissements des femmes, les cris de détresse des enfants, le pétilllement de la flamme, et plus la cloche prolonge ses appels, plus sa voix devient plaintive, plus les cris et les gémissements semblent douloureux. Les cœurs se serrent, on se rapproche les uns des autres, tous les yeux cherchent le lieu du sinistre, et la noire colonne de fumée qui monte à l'horizon montre où il faut courir pour porter secours. On fait des conjectures sur l'endroit probable où l'incendie sévit, et chaque fois qu'un nouveau tourbillon vient grossir la noire colonne, annonçant qu'une maison s'effondre ou qu'une autre maison prend feu, des cris d'effroi s'élèvent de la foule des spectateurs.

Le hangar des pompes est généralement au milieu du village, non loin de l'auberge, à l'inverse de l'église qui se tient plutôt à l'écart, chose facile à comprendre, puisque l'auberge ramène au monde tandis que l'église enseigne à en sortir. Resli y trouva rassemblée la moitié du village ; les uns regardaient la fumée montant vers le ciel en noirs tourbillons ; les autres couraient anxieusement de tous côtés, se démenaient autour de la pompe, enrroulaient des boyaux, apportaient des seaux. On criait après des chevaux, on se plaignait que personne ne voulût en donner, que c'était toujours la même histoire et un vrai scandale ; on demandait un bout de chandelle pour la lanterne, la nuit n'étant pas éloignée, mais personne ne voulait en avoir à la maison ; après tout, disait-on, on en trouve chez le marchand contre bon argent.

— Où est-ce ? demanda Resli.

— On ne sait pas au juste, répondit quelqu'un. C'est probablement à Colletmonté ; il y a un terrible incendie ; à chaque instant il semble qu'une maison prend feu.

— Où est le commandant de la pompe avec sa lanterne ?

— On ne l'a vu nulle part ; il n'était à l'église ni ce matin, ni après-midi. Il est sorti à la recherche d'une femme ou d'une vache, plutôt d'une vache, puisqu'il en a vendu deux la semaine passée aux bouchers de Berne.

— Qui prend mon crochet ? dit Resli. Donnez-moi la lanterne ! Et s'il n'y a plus de chevaux ici, qu'on aille en chercher chez nous ; mais qu'on se dépêche ! Ce serait une honte pour la commune si nous arrivions les derniers ; c'est justement dans des occasions comme celle-ci qu'on voit s'il y a dans une commune des gens de cœur ou des vauriens.

— Du moment où le premier gamin venu se met à commander, fit le président de commune, je n'ai plus rien à faire ici. Ces polissons ne savent pas qu'il faut d'abord donner à manger aux chevaux, à chacun une mesure d'avoine ou deux, parce qu'on ne sait pas quand ils trouveront à se fourrager. Et le plus souvent, quand ils ont mangé, on n'a plus besoin de partir parce que tout est déjà fini.

Ces paroles ne furent pas entendues de Resli qui, dans l'intervalle, avait donné le signal du départ. Plus les pompiers approchaient du lieu du sinistre, mieux ils voyaient la colonne de fumée se dessiner noire et tourbillonnante à l'horizon, se déployant au ciel en une nuée sombre comme une seconde voûte céleste formée de suie et de fumée ; partout les cloches jetaient dans l'air leurs appels plaintifs ; de tous côtés accouraient les hommes du voisinage se dirigeant vers les maisons en flammes. Ils n'eurent pas besoin de s'arrêter, ainsi qu'il arrive souvent, devant chaque maison isolée ou à l'entrée de chaque village pour demander où on pensait qu'il brûlait, et pour examiner longuement un filet de fumée grise se profilant dans le lointain.

Le lieu de l'embrasement était là, visible à tous les yeux. Et de même que les régiments accourus au bruit de la canonnade ne s'approchent pas avec circonspection du lieu de l'engagement en devisant longuement sur la position la plus favorable à prendre, mais se précipitent tête baissée dans la bataille, sachant bien que le secours le plus prompt sera le meilleur, ainsi les hommes s'élançaient dans la fumée et le feu pour arracher sa proie à l'élément dévastateur ; devant les pompes, arrivant avec un grand bruit de ferraille, les chefs couraient prendre position et trouver de l'eau ; ainsi les adjudants galopent devant leurs batteries pour déterminer la place d'où leurs pièces pourront le plus sûrement et le plus efficacement porter la mort dans les lignes ennemies.

Suivi de ses hommes, Resli pénétra au plus fort de l'incendie, cherchant l'endroit le plus dangereux. Aucun des notables de l'endroit n'était visible ; la résistance n'était pas organisée ; le feu et les hommes se démenaient en désordre dans un pêle-mêle indescriptible ; ici tout le monde voulait commander, ailleurs il n'y avait personne pour diriger la défense ; ceux qui agissaient d'instinct s'en tiraient encore le mieux. Resli, en prudent capitaine, avait recommandé à ses hommes de rester autant que possible ensemble, mais la chose n'était guère possible en présence des ravages d'un élément qui semble prendre plaisir à diviser et à détruire. Les porteurs des crochets couraient aux maisons en flammes, démolissant les toits atteints, arrachant les poutres brûlantes, au risque de devenir eux-mêmes les victimes du feu ; les porteurs de seaux se pressaient autour des pompes, relayaient les pompiers fatigués, comblaient les lacunes des files organisées ou en formaient de nouvelles, pendant que Resli, tenant haut élevée sa lanterne de commandant, courait de rang en rang, exhortant et donnant des ordres, faisant entrer les oisifs dans les files, fixant leur poste aux indécis, maintenant le passage libre aux hommes qui apportaient l'eau aux pompes. Il fit l'expérience de ce que c'est que maintenir une file au milieu du tumulte de la lutte contre un élément tenace, redoutable et déchaîné ; il est plus facile de contenir un régi-

ment sous une pluie de mitraille ou en face d'une charge de cavalerie. Les uns se découragent et s'éclipsent ; d'autres, voyant que leurs camarades ne sont plus là, s'en vont à leur tour ; puis la pompe change de position, et quand elle redemande de l'eau, la moitié des gens n'y sont plus, la file est de moitié trop courte ; puis c'est une autre pompe qui arrive ; la file se rompt pour lui laisser passage ; les gens partent dans toutes les directions, et quand on veut rétablir la file, il n'y a plus personne, il faut ramener les gens presque de force. De l'eau ! de l'eau ! crie-t-on de tous côtés. Et au moment où l'on est enfin organisé, arrive un personnage qui ordonne de quitter la place et d'aller à un autre endroit où le danger est plus grand ; quand on est en train d'obéir, surviennent deux autres personnages, jurant et tempêtant et voulant qu'on reste là si l'on ne veut pas que tout le reste du village y passe. Et tout est à recommencer, et il faut rassembler à nouveau la bande dispersée, il faut se laisser insulter, s'entendre dire par une douzaine de gens qu'on est un sot, une bête, un animal, et qu'on ne sait pas le premier mot du commandement.

Resli en fit pour la première fois l'expérience, car, bien qu'ayant assisté à plusieurs incendies, il n'avait jamais eu de commandement. Il était parti pour le feu avec la légèreté d'un oiseau et l'intrépidité d'un lion, se sentant de force à surmonter tous les obstacles ; s'il l'eût osé, il eût poussé des cris de joie pendant le trajet ; à défaut, il avait si bien joué des jambes qu'à chaque instant ses hommes avaient dû lui crier de ne pas aller si vite, que personne ne pouvait le suivre.

Il s'était jeté dans la mêlée avec une sorte d'enthousiasme. Mais on sait que sous l'empire de certaines circonstances l'enthousiasme se change promptement en impétuosité et l'impétuosité en irritation. Il avait rapidement organisé une file, et plus le feu de l'incendie faisait rage, plus le feu sacré de la bravoure s'allumait dans son âme. Or l'enthousiasme frise de bien près le ridicule, surtout quand ce feu sacré est appelé à se dépenser à de vulgaires travaux, à l'organisation d'une file, par

exemple. Et ce qu'il y a de fatal, c'est que personne ne sent mieux ce ridicule que celui en qui brûle le feu sacré, sans que d'ailleurs celui-ci en soit diminué ; au contraire, le ridicule l'attise avec une nouvelle force jusqu'à ce qu'il se change en une colère d'autant plus violente.

Resli commença par mettre hâtivement les gens en place, cela d'une manière amicale, en les priant de bien vouloir se joindre à la file, et en les assurant que dès qu'il y aurait assez de monde, ils seraient relayés. Mais quand les vides se firent, qu'il fallut à chaque instant réorganiser la file, que les défections se multiplièrent, il ne dit plus de paroles inutiles et se borna à expédier sèchement à l'ouvrage ceux sur lesquels il parvenait à mettre la main. Bientôt il se mit, contre son habitude, à jurer et à tempêter, et il finit par prendre les oisifs par les épaules et les pousser à la file, sans user toujours des ménagements les plus élémentaires.

Il avait une fois réussi, non sans peine, à organiser son affaire, quand, la pompe changeant de position, la tête de la file se trouva tout à coup brisée. Furieux et vomissant des imprécations, il se mit à courir après les gens. Deux jeunes filles bavardaient sous un arbre : — Vous blaguerez à la maison ! leur cria-t-il en poussant l'une d'elles vers la file. — Doucement ! Ne fais pas la bête ! fit la jeune fille en se retournant de manière à lui faire voir son visage.

C'était la fille de la Combe-aux-Épines. Ils se regardèrent dans les yeux, sans mot dire, et restèrent un moment arrêtés, muets, les seuls êtres immobiles au milieu du tohu-bohu général.

— Gare ! gare ! place ! entendit-on tout à coup et de tous côtés.

C'était le fameux chariot à incendie venu de Soleure, qui apparaissait à travers les arbres, se dirigeant au grand galop vers un étang, suivi de quelques pompes et d'un flot de gens.

Tout fuyait loin de son passage, et quand Resli jeta les yeux autour de lui, il ne vit plus ni ses gens ni la jeune fille. Les premiers l'inquiétèrent peu, il chercha des yeux la seconde, fit le tour des arbres, courut à droite et à gauche, dévisageant toutes les jeunes filles, se souciant aussi peu de la file que si elle n'eût jamais existé.

— Tonnerre ! À quoi pensez-vous ? Voici longtemps que nous n'avons plus d'eau et le grenier fume à s'allumer. Ramassez votre monde, je vous aiderai. Eh, vous autres, remettez-vous en place ! Plus qu'une demi-heure de travail et nous sommes les maîtres !

C'était le maître-pompier qui rappelait Resli à son devoir. Celui-ci eût bien voulu s'échapper à la manière de ceux qu'il avait l'instant d'avant si vertement remis à l'ordre. Son beau zèle avait disparu comme par enchantement, et s'il continuait à courir en tous sens comme un enragé, ce n'était plus pour combler les vides de la file, mais pour dévisager toutes les filles. Combien de fois lui arriva-t-il de trébucher sur des seaux jetés de côté, il n'eût pu le dire ; à défaut, les bruyants éclats de rire qui, chaque fois, partaient de la foule lui eussent permis d'en faire le compte. Il fit le tour de toutes les files, en apparence pour ramener les oisifs au travail, mais plutôt pour chercher la fille de la Combe-aux-Épines, et, ce faisant, se butta plusieurs fois aux arbres, mettant sa lanterne en grand danger.

Mais il eut beau courir et sonder du regard tous les coins de l'horizon, il ne trouva pas celle qu'il cherchait ; il finit par lui en vouloir amèrement de n'être pas restée dans le voisinage où elle eût été sûre de le rencontrer de nouveau, mais le pauvre garçon ne réfléchissait pas que celui qui s'est rendu de nuit à un incendie, où tout est enveloppé de fumée et rendu méconnaissable par les lueurs chatoyantes du feu, ne se retrouve pas facilement, surtout s'il est dans un village étranger, sans compter que toutes les files se ressemblent et qu'il est difficile d'en reconnaître une spécialement.

Tout à coup, la file que commandait Resli se débanda sur toute la ligne ; ceux qui la composaient partirent dans une même direction, et Resli se trouva seul avant d'avoir eu le temps de compter jusqu'à dix. Tout devint silencieux autour de lui ; seuls, quelques jurons énergiques partaient de l'endroit où se tenait la pompe. Notre porte-lanterne n'avait pas entendu l'appel à assister au discours que le pasteur allait faire pour remercier les défenseurs. C'est un discours que chacun veut entendre ; à peine a-t-on annoncé que le discours va commencer, que tout travail est interrompu ; les files se débendent, la foule se dirige de toutes parts vers l'endroit où le pasteur se tient, monté tantôt sur une chaise, tantôt sur les décombres d'une maison, tantôt sur un cuveau à lessive tourné sens dessus dessous.

Resli comprit de quoi il s'agissait et son cœur se déchargea d'un grand poids ; il retrouva ses jambes et suivit la foule en toute hâte ; n'était-ce pas le bon moyen de retrouver la jeune fille ?

L'incendie était dompté, l'élément dévastateur avait cédé au travail acharné des hommes ; n'était-il pas juste de rendre grâce à Celui de qui vient tout pouvoir humain et sans la bénédiction duquel notre travail est sans succès ?

Cette fois le pasteur se tenait sur une galerie. Un cri retentit : « En avant les lanternes ! » Les porteurs de lanternes se postèrent au pied de la galerie et le pasteur commença à parler, rendant grâce à Dieu et remerciant les défenseurs accourus de tous côtés. Resli n'entendit pas un mot de son discours ; il était tout yeux et ne pensait qu'à découvrir la jeune fille. Il avait réussi, autant par ruse qu'en jouant des coudes, à se hisser sur un monceau de bois d'où il dominait la foule, s'allongeant de tout son pouvoir, tournant sa lanterne dans toutes les directions ; ce fut en vain ; il vit des centaines de têtes, mais non celle qu'il cherchait.

Le discours terminé, la foule se dissipa ; les chefs sonnèrent de leurs cornets en criant à haute voix le nom de leur village, et les hommes se réunirent autour de leurs falots qui leur servaient de signes de ralliement. Resli faillit oublier sa propre lanterne ; heureusement, un passant le rappela à la réalité ; il eût préféré rôder après l'objet de ses désirs, mais toute charge a ses devoirs. Quand la plupart de ses hommes furent rassemblés et qu'il fut question de retourner à la maison, Resli se rappela qu'il avait à se munir d'une attestation de présence.

— Ce n'est pas nécessaire, objecta quelqu'un de la troupe. Les seaux que nous laissons, et que quelqu'un d'ici nous rapportera, sont la meilleure preuve de notre présence à l'incendie.

— C'est égal, il m'en faut une. On ne sait pas qui rapportera les seaux et les gens ont vite fait d'accuser les pompiers de ne pas avoir été au feu.

Les hommes étaient en majeure partie d'avis qu'on pouvait se passer du certificat, car tous étaient terriblement affamés et altérés, n'ayant rien mangé depuis midi ; les quelques pains que la commune de Colletmonté, plus riche de prétentions que de nourriture, avait fait distribuer, n'étaient pas parvenus jusqu'à eux ; l'auberge du lieu était pleine comme un œuf ; il fallait donc partir pour atteindre au plus tôt un village voisin. C'est ce que comprit Resli ; il engagea ses hommes à aller toujours de l'avant pendant qu'il irait chercher son papier, et à l'attendre à la première auberge.

On ne se le fit pas dire deux fois et on partit, à l'exception d'un homme que Resli fit rester avec lui, se disant qu'il pourrait se présenter telle circonstance où il serait bien aise de se décharger de sa lanterne. Il prit à pas lents le chemin de la maison d'école où les autorités de l'endroit devaient être réunies, s'arrêtant à chaque pas, pénétrant dans les groupes les plus serrés, faisant des détours pour se rapprocher d'autres groupes, si bien que son compagnon lui dit :

— Ah ça ! tu as donc envie d'attraper une rossée. Ce n'est pas après un incendie qu'on va fourrer son nez partout.

Il eut beau tourner son falot dans toutes les directions, il ne vit nulle part la jeune fille, pas plus à l'école, où on finit par lui délivrer son certificat, qu'à l'auberge où il voulut aller boire une chopine en dépit des protestations de son compagnon. Il fallut, bon gré, mal gré, quitter le village sans avoir aperçu trace de ce qu'il cherchait.

Il faisait une belle nuit ; les étoiles brillaient au ciel ; l'immense foyer de l'incendie apparaissait de loin comme enveloppé d'un voile léger et brillant, et faisait, dans la paisible campagne, l'effet d'une fournaise infernale, où les travailleurs semblaient une horde de démons attisant le feu, poussant les damnés d'un foyer à l'autre, pendant que les curieux surgissant ça et là du milieu de la fumée et des lueurs de l'incendie rappelaient des âmes arrachées de l'enfer et prenant le chemin du ciel.

À la sortie du village, la rue se divisait en plusieurs chemins, dont l'un prenait à travers une splendide forêt de chênes aux arbres clairsemés, aux broussailles rares, où l'œil pénétrait dans de lointaines profondeurs. Une animation singulière régnait dans la forêt ; les défenseurs retournaient chez eux, les uns riant et plaisantant, les autres chantant et hurlant ; les pompes cheminaient avec un sourd bruit de ferraille ; les oiseaux effrayés voletaient à travers le feuillage ; les lanternes jetaient leurs lueurs vacillantes. L'animation ne tarda pas à prendre un autre caractère. Le Bernois, lent à s'émouvoir, est non moins lent à retrouver son calme habituel. Mais rien ne met mieux le sang en ébullition que l'excitation produite par un incendie ; les premiers coups du tocsin le font battre plus vite, la course rapide au lieu du sinistre l'agite davantage, la lutte et le danger en face du feu réchauffent plus encore ; viennent un verre d'eau de vie ou une chopine de vin, versés dans l'estomac vide, et l'ébullition est à son comble, la moindre étincelle l'enflamme. Aussi, les cris, le tapage, les querelles et les ba-

garres se donnaient-ils carrière d'un bout à l'autre de la vaste forêt. À chaque pompe qui perçait la foule, c'étaient des menaces et des disputes ; les garçons se battaient autour des groupes de jeunes filles à la langue acérée, venues à l'incendie poussées par leur bon cœur, ou cherchant quelque part de bonnes âmes ; les vieilles inimitiés villageoises mettaient en mouvement les crochets à incendie, qui retombaient avec un bruit mat sur les chairs, comme si elles eussent été des poutres embrasées. Une fois la bagarre commencée quelque part, elle s'étend partout comme une maladie contagieuse ou comme le feu sur une place à briser le chanvre, et qui, éteint ici, étouffé là, se rallume toujours quelque part, jusqu'à ce qu'il ait fait tout le tour de la place.

Resli marchait, calme et fier, à travers le tumulte, suivi de son compagnon ; la cohue le serrait-elle de trop près, il l'écartait d'un bras robuste, mais avec douceur, et passait son chemin. Il arriva ainsi à l'endroit où la forêt était plus épaisse ; il entendit devant lui des jurons, des coups furieux, puis tout à coup des cris poussés par des bouches féminines ; il lui sembla entendre la voix qui lui avait dit peu auparavant : « Ne fais pas la bête ! » Il avança plus hâtivement vers l'endroit d'où partaient les cris ; l'obscurité était épaisse sous la voûte des grands chênes où sa lanterne était à ce moment seule sur l'étroit chemin.

— Prends garde ! lui dit son camarade. Écartons-nous du chemin, ou bien éteins ta lanterne, qui t'attirera infailliblement des coups.

— Je ne vois pas pourquoi je m'écarterais du chemin, dit Resli. Les chemins sont à tout le monde. Quant à la lanterne, je ne l'éteindrai pas : les lanternes sont faites justement pour éclairer quand il fait nuit.

Plus le bruit de la bagarre augmentait, plus Resli pressait le pas, toujours suivi par son camarade qui, voyant qu'il n'y avait pas moyen de le retenir, s'était dit : « Après tout, qu'à moi ne tienne ! S'il faut à toute force qu'il y aille, il n'en mourra pas.

Quant à une rossée de plus ou de moins, je n'en tourne pas la main. »

Tels les Troyens et les Grecs se disputèrent autrefois la belle Hélène, ainsi les jeunes Bernois se disputaient une ou deux jeunes filles, et cela à coups de poings, selon l'antique usage. Quand Resli vint éclairer de son falot le théâtre de la lutte, il vit plusieurs visages ensanglantés et crut même apercevoir au milieu de la cohue la fille de la Combe-aux-Épines. Il n'en fallut pas davantage pour le pousser en pleine mêlée, semblable à un fier vaisseau de ligne perçant les flots déchaînés, suivi de son camarade prêt à jouer des poings. Soudain, un sifflement retentit sur leurs têtes et Resli tomba comme foudroyé. Dans toutes les bagarres il y a des timides qui tiennent à conserver intacte leur peau, tout en prenant une part quelconque à l'action ; ceux-là se tiennent à l'écart, attendant l'occasion de faire par derrière un bon coup ; c'était le crochet de l'un d'eux qui s'était abattu sur Resli, bien qu'on n'en voulût, en réalité, qu'à sa lanterne dont la lumière n'avait rien à voir là.

— Attends, maudit assassin ! s'écria le camarade de Resli ; je vais te donner ton compte !

Le mot d'assassin effraya les combattants, dont aucun ne voulait passer pour un meurtrier ; en un clin d'œil, le camarade de Resli se trouva seul avec le pauvre garçon étendu dans son sang.

— Hein, fit-il, je t'ai bien dit que cela finirait mal. Si seulement ils ne t'ont pas assommé !

Il le tira au bord du chemin, voulut le remettre debout, le ramener à lui, mais ce fut en vain. Pendant qu'il était là dans un mortel embarras, un homme arriva à travers la forêt et se fit raconter tout au long ce qui s'était passé.

— Sais-tu quoi ? dit enfin le nouveau venu. Là, à droite, à une portée de carabine, il y a une petite maison ; je te la montre-

rai ; on te donnera là une charrette et tu pourras l’emmener jusqu’à ce que tu aies rejoint ta bande.

Le camarade de Resli hésitait, ne voulant pas laisser celui-ci seul.

— Bête que tu es, dit l’autre ; il ne partira pas et personne ne viendra le voler. Vas-tu rester là toute la nuit à ses côtés ? Il perdrait tout son sang.

— Il viendra sans doute des gens qui m’aideront.

— J’en doute ; je crois que nous sommes les derniers. Après tout, je ne veux pas te forcer ; fais comme tu l’entendras ; adieu !

— Attends, attends un instant, je vais l’appuyer contre le pied de l’arbre et j’irai avec toi. À présent, partons lestement ; je n’aime pas le sentir là.

— Doucement, dit l’autre, voyant le camarade prendre les devants. Sans quoi, vas-y seul, si tu connais le chemin.

Et ils disparurent dans la forêt, l’un à pas pressés, l’autre lentement et calmement.

Il s’écoula un temps assez long, puis un mouvement se fit dans la forêt et deux hommes apparurent poussant une charrette.

— C’est là, dit l’un des hommes, où il y a trois chênes ensemble ; il est là, au pied de celui du milieu.

Mais la place était vide ; personne dans le voisinage ; la forêt était silencieuse et solitaire ; le tapage avait cessé comme par enchantement ; les oiseaux, effarouchés un moment, avaient repris leur sommeil. Les trois chênes étaient bien là ; des taches de sang se dessinaient sur le sol, au pied de l’arbre du milieu, où l’on reconnaissait d’ailleurs qu’un homme avait été couché. Le camarade de Resli prit peur, il tourna sa lanterne dans toutes les directions, explora tous les trous de souris, fouilla du regard

les branchages des chênes. Bientôt il se mit à pester contre lui-même pour n'avoir pas prévu que cela irait ainsi, puis contre l'individu qui l'avait conseillé et qui lui avait fait faire un long détour.

— Je ne sais qu'en penser, dit-il, en proie à une inquiétude mortelle. Mais j'y suis ; cet individu ne m'aurait-il pas attiré à l'écart pour mieux faire son coup ? Le connais-tu peut-être ?

— N'aie pas peur, répondit l'autre. Regarde, il n'y a rien de louche au pied du chêne ; on ne voit pas trace de lutte, et si cet homme avait eu un mauvais coup en vue, il t'aurait montré la maison de loin et ne serait pas venu avec toi jusque-là pour risquer de se faire connaître. Sûrement ton camarade est revenu à lui. Je parierais bien que tu le retrouveras à la prochaine auberge.

On croit aisément ce qu'on désire. Resli n'avait-il pas donné rendez-vous à ses hommes à l'auberge la plus rapprochée ? Il congédia l'homme à la charrette et partit en toute hâte pour le lieu du rendez-vous. La foule y était encore nombreuse et peu s'en fallut qu'il ne lui arrivât une histoire pareille à celle de Resli dans la forêt. Il courut de chambre en chambre à la recherche des hommes de son village ; ne les trouvant nulle part, il questionna les gens de la maison.

— Ils ont été ici, lui répondit-on. Quant à savoir s'il y en avait un avec la tête en sang, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Après tout, tu vois bien que nous n'avons pas de temps à perdre à te donner des renseignements, et si nous avions voulu faire attention à tous ceux qui avaient la tête en sang, nous aurions eu bien à faire ; on en voit tant qu'on veut après un incendie pareil. C'est pourquoi passe ton chemin.

Il dut donc se remettre en route sans être plus avancé ; il se consola du mieux qu'il put, sans cependant être tout à fait à son aise. « Si seulement j'étais resté vers lui, se disait-il ; à quoi a servi cette maudite charrette ? C'est sans doute le diable qui m'a

ainsi attiré à l'écart. Au fait, il semblait presque que ce n'était pas un homme comme les autres... »

Arrivé à la maison, n'ayant pas le courage de demander des nouvelles de Resli, il pensa un moment à expédier la lanterne au hangar des pompes par un enfant, et à se faufiler tout doucement dans son lit comme s'il ne se fût rien passé ou qu'il n'eût pas été présent à l'affaire, mais il n'osa pas aller jusque-là, parce que, grâce à Dieu, l'homme ne fait pas la centième partie de ce qui lui vient à l'esprit ; il apprit bientôt que personne n'avait vu Resli ; mieux que cela, chacun pensait qu'il saurait dire ce que son camarade était devenu.

Il dut donc dire ce qu'il savait. Il le répéta tant et si bien qu'il s'embrouilla, d'autant plus qu'il s'efforçait de cacher ce qu'il croyait avoir été de sa part une lourde faute. C'était tout au plus un manque de réflexion bien pardonnable dans les circonstances où il s'était produit et sous l'effet d'un estomac vide. Plus on le questionnait et plus il devait répéter son histoire, plus celle-ci se compliquait et s'embrouillait, si bien que chacun de ses auditeurs la comprenait à sa manière et en tirait une conclusion différente, car ces conclusions ne se ressemblaient pas plus que le noir ne ressemble au blanc ou qu'un serpent ne ressemble à un éléphant. D'après les uns, Resli avait été enterré comme mort dans la forêt ; d'après les autres, il était tout simplement allé à la veillée ; des troisièmes faisaient entendre que le diable y était pour quelque chose ; il y en avait même qui soupçonnaient son compagnon, un type qui depuis longtemps n'avait plus le sou et qui n'ignorait pas que le gousset de Resli était toujours bien garni.

Cependant on attendait impatiemment Resli à la maison ; le père arpentait à grands pas la terrasse, la mère se tenait sur le chemin, disant de moment en moment : « Voilà qu'il ne revient toujours pas ! » pendant que le père interrompait à chaque instant sa course pour demander : « Ne vois-tu rien venir ? »

Il s'écoula ainsi plusieurs heures de pénible incertitude ; enfin le père se décida à aller voir au village. Il allait partir quand survint une femme qui dit :

— Bonnes gens, c'est inutile d'attendre ; celui-là ne reviendra plus à la maison.

— Seigneur Jésus ! Que dis-tu là ? Que s'est-il passé ? s'écria Anneli pendant que Christen arrivait d'un saut, comme un épervier qui verrait quelqu'un autour de son nid.

— Je n'ose pas vous le dire, fit la femme. Je ne voudrais pas vous effrayer ; ces choses-là s'apprennent toujours assez tôt. Au revoir !

— Mon Dieu, mon Dieu ! soupira Anneli devenue pâle comme un suaire. Qu'est-ce qui peut bien s'être passé ?

— Si j'avais su que vous auriez une telle peur, je ne l'aurais certainement pas dit, mais je ne puis en vérité pas en dire plus. C'est affreux ce qui se voit de nos jours. Au revoir !

— Veux-tu parler, oui ou non ? s'écria enfin Christen à bout de patience. On ne se moque pas ainsi des gens.

— Oh, ne vous fâchez pas, mon Dieu ! répondit la femme. Je veux bien vous dire ce que j'ai entendu au village, si vous me promettez de ne pas vous effrayer et de ne pas m'en vouloir. Les gens disent que votre Resli est « raclé » ; les uns prétendent que c'est le diable qui l'a pincé, les autres veulent savoir qu'il aurait été enterré dans la forêt en deçà de Collet-Monté. Sur ce, au revoir !

Cette fois personne n'entendit l'« au revoir » de la femme, car Anneli avait appuyé sa tête sur la palissade en planches et sanglotait à en avoir tout le corps ébranlé. Et Christen lui disait : « Ne fais donc pas ainsi ! Cela ne se peut pas. Rentre dans la maison, sinon les gens t'entendront et feront des histoires. Je vais aller au village où on aura sûrement d'autres renseigne-

ments. En tout cas c'est curieux qu'il ne soit pas encore revenu. »

Il voulut la faire rentrer, mais elle s'affaissa ; il dut la porter dedans, lui humecter longtemps les tempes et lui faire respirer force gouttes anodines pour la faire revenir à elle-même. Après quoi il fit chercher ses enfants qui piochaient des pommes de terre au champ, et quand ils furent arrivés et eurent commencé à gémir et à se lamenter sur Resli et sur la mère, il put enfin partir.

Depuis longtemps on n'avait pas vu Christen cheminer aussi lestement. Du plus loin qu'on le vit venir, chacun au village s'écria : « Le voici ! le voici ! » et s'écarta de son passage. Les femmes rentrèrent précipitamment dans leur cuisine, les hommes tournèrent l'angle de leur maison et rentrèrent dans les écuries ; seuls quelques jeunes curieux restèrent ça et là debout au bord de la route pour voir le paysan, à la démarche d'ordinaire si tranquille, arriver à pas pressés. Quand il eut passé, les femmes allongèrent leurs têtes hors des portes de cuisine et firent cette réflexion à haute voix :

— Il ne pleure pas même ! Mais c'est sa femme qui doit s'en donner ! Que voulez-vous ? Ainsi va le monde ! Qui rit vendredi, dimanche pleurera. Mais on pouvait bien penser que cela finirait ainsi. Quand on ne fait que se disputer dans une maison, le bon Dieu est bien obligé de faire comprendre d'une manière ou d'une autre qu'il n'aime pas les haines et les disputes.

Toutefois Christen n'entendit pas cet aimable bavardage, il continua sa route à grandes enjambées et, ne trouvant devant les maisons personne à qui parler, obliqua contre l'auberge. Là il put enfin mettre la main sur l'hôtesse qui lui donna des renseignements raisonnables, desquels il conclut que tout n'était pas encore perdu et que le malheur consistait en ceci que Resli était pour le moment introuvable, sans que personne pût dire autre chose.

— Il n'y a, continua l'hôtesse, que le Jean à Sami qui puisse dire ce qui en est ; c'est lui qui a été en dernier lieu avec lui ; mais il tient un si drôle de langage, disant tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, qu'on ne s'y retrouve pas.

— À la bonne heure ! dit Christen. Nous saurons bien lui faire dire la vérité.

Et il cingla vers la maison où se tenait le Jean à Sami. Là il eut fort à faire avant de trouver à qui parler ; il heurta à toutes les portes sans que quelqu'un se montrât, et finit par découvrir, en plongeant les yeux dans un soupirail de cave, la paysanne cachée dans la chambre à lait. D'un saut il fut à ses côtés et ne la lâcha pas qu'elle ne lui eût procuré le garçon, auquel il fit subir un interrogatoire serré. Jean répondit assez clairement et ne s'écarta pas trop de la vérité, si ce n'est qu'il dépeignit terriblement en noir l'individu qui l'avait entraîné loin de Resli, donnant à comprendre qu'il devait y avoir du louche de ce côté-là. Il ne croyait pas d'ailleurs que Resli fût mort, mais il ne pouvait s'imaginer ce qu'il était devenu.

— Eh bien, allons voir. Tu veux bien venir avec moi me montrer la place où il a été en dernier lieu.

— C'est que... je suis un peu fatigué. Je n'ai pas dormi de toute la nuit.

— Eh bien, on prendra le cheval et le char. Arrange-toi à être dans une heure là-bas sur la route.

Jean ne fit pas de façons, voyant d'ailleurs que Christen ne le prenait pas de haut avec lui. Il dit que personne ne tenait plus que lui à savoir ce que Resli était devenu, non seulement à cause de Resli lui-même, mais aussi pour que chacun sût qu'il ne l'avait pas lâchement abandonné.

Christen reprit donc le chemin de la maison, singulièrement impressionné. Ses jambes flageolaient sous lui ; à plusieurs reprises il lui sembla qu'un brouillard noir allait s'étendre

devant ses yeux, et il dut s'appuyer aux barrières du chemin. Il espérait bien que la chose ne tournerait pas aussi mal que les gens se l'imaginaient, et à chaque instant des larmes de joie et de reconnaissance lui venaient aux yeux, tant il était heureux d'avoir reçu de meilleures nouvelles qu'il ne l'avait attendu. L'excitation produite par la frayeur ayant cessé, l'abattement reprenait le dessus, et il se sentait absolument sans force et sans courage. Aussi fut-ce d'un pas lent et pénible qu'il s'approcha de la maison, dont tous les habitants l'attendaient alignés sur le chemin.

— Seigneur Jésus, s'écria Anneli à son approche. Comme tu es pâle ! Il est mort, n'est-ce pas vrai ? Oh, Resli, mon Resli, je ne te reverrai donc plus !

Et voilà les vagues de la désolation déferlant de nouveau sur le rivage. Christen s'efforça de la remettre :

— Ne fais donc pas ainsi, s'il te plaît. Selon toute apparence Resli n'est pas mort. Il sera revenu à soi-même pendant qu'il était seul et se sera retiré quelque part où il est encore à l'heure qu'il est. Mais il faut se mettre à sa recherche. Christeli, donne à manger au cheval brun et mets le char en train, pendant que j'irai mettre d'autres habits.

Anneli continuait à se lamenter tout haut. Christen alla s'asseoir sur le petit banc devant la maison en disant :

— Je me sens tout drôle ; apportez-moi donc un peu d'eau.

— Oh, parle donc ! cria-t-on tout d'une voix, à l'ouïe de ces mots. Dis ce que tu as appris ; une fois ou l'autre on le saura, et plus il faut attendre plus on souffre.

— Tranquillisez-vous, répondit Christen ; il n'y a pas de mal, mais je me suis senti tout d'un coup les membres comme brisés ; cela vient sans doute de ce que j'ai marché plus vite que d'habitude et cela s'arrangera. Femme, prépare-moi une chemise propre, je veux m'arranger pour aller.

— Non, père, ne va pas, dit Anneli. Christeli ira ; tu es malade et le Brun s'empporte facilement. Dieu sait par quelles angoisses je passerais en ton absence.

— Jean à Sami vient avec moi.

— Cela m'est égal ; ce n'est pas lui qui te guérira. Et quand on n'est pas mieux en santé que cela, on fait bien de se tenir au lit. Dieu sait si tu n'attraperais pas une attaque, Dieu nous en préserve ! ou autre chose, en courant ainsi par le monde. Non, ma foi, tu ne dois pas sortir et si cela ne va pas mieux, Anne-Lisi ira chercher le docteur. Une petite saignée ne serait peut-être pas de trop.

Le père eut beau se défendre, il dut céder et laisser partir Christeli ; les soins qu'on lui donna apportèrent une utile diversion au chagrin et à l'inquiétude de la mère. Les femmes de cœur s'intéressent toujours de préférence à celui qui est le plus à portée de leurs soins ; elles ne laisseront jamais languir et soupirer un être présent pour s'apitoyer sur un absent. Christen dut, bon gré mal gré, se mettre au lit et prendre un bouillon, pendant qu'Anneli, assise à son chevet, lui chassait les mouches et qu'Anne-Lisi faisait le guet, courant d'un angle à l'autre de la maison et épiant l'arrivée d'un messenger, peut-être de Resli en personne. Bientôt Anneli, s'échappant du chevet de Christen endormi, venait la rejoindre. Puis c'était Christen lui-même que le souci arrachait à son sommeil. Mais c'était en vain qu'ils exploraient l'horizon, personne n'arrivait ; tout restait solitaire autour de la maison aussi loin que la vue et l'ouïe pouvaient atteindre.

— Hélas oui, disait Anneli ; c'est ainsi que vont les choses ; il faut y avoir passé pour s'en faire une idée. Qu'il faisait beau hier et comme nous étions bien ensemble ! Et maintenant... maintenant nous voilà seuls ; notre garçon n'est plus là, et au lieu de jouir de notre bonheur, nous en sommes pour pleurer toutes les larmes de nos yeux.

Elle avait raison ; il faut s'aimer pendant qu'on est réunis ;
qui sait s'il ne faudra pas bientôt se séparer ?

CHAPITRE VI

Soins de jeune fille et sollicitude de vieille femme.



Au milieu d'une prairie entourée de forêts s'élève une grosse maison grise, dont la façade nord a été récemment remise à neuf ; à côté il y a une remise, un grenier et une habitation de maître aux petites fenêtres et au toit surbaissé, rappelant le chapeau que le brigand se tire sur le front pour ne pas laisser voir l'expression de son regard. Tout autour gisent des objets divers, débris de construction, matériaux sans emploi. Le creux à purin déborde en toute liberté ; les poules et les canards rôdent çà et là, et sur le seuil de la grange ouverte un petit homme sec aux narines largement ouvertes et aux yeux à demi fermés confectionne des liens de paille pour la moisson prochaine.

La porte de la maison s'ouvre à côté de la grange et conduit par un corridor sombre et enfumé à la cuisine. Une jeune fille

paraît sur le seuil ; elle n'a rien de la teinte enfumée du corridor ; au contraire elle est propre, pimpante et peignée avec soin.

— Père, dit-elle, il faudra pourtant aller chercher le médecin. Il ne veut pas s'éveiller. Ou bien qu'en penses-tu ?...

— J'en pense, bougonna l'individu, que vous auriez mieux fait de le laisser où il était. En quoi vous intéressait-il, et qu'aviez-vous besoin de nous causer cet embarras ?

— Mais, papa, il aurait pu en mourir.

— Et après ? Il faut qu'il y passe une fois ou l'autre. Et cela lui serait peut-être mieux allé à présent que plus tard.

— Pourtant, papa, nous aurions eu sur la conscience de le laisser là et d'apprendre ensuite qu'il était mort.

— La mauvaise herbe ne périt pas si facilement. D'ailleurs tu ne sais pas si ses camarades ne seraient pas venus le ramasser. Belle histoire qu'ils ne l'aient pas retrouvé ; ils auront fait un train d'enfer.

— Enfin, père, la chose est ainsi et cela n'avance à rien de disputer. Mais ne viendrais-tu pas voir à quoi il en est ? Nous lui avons fait des compresses avec du vin, et à présent la mère dit qu'elle veut encore essayer avec de l'eau fraîche et que si cela ne réussit pas, elle ne sait plus qu'entreprendre.

— Voilà ce qui arrive, répond le père en tordant un lien et en le jetant sur le tas. Nous pouvons à peine finir notre propre ouvrage, les temps sont durs et nous nous amusons à soigner des étrangers ! Mais sache-le une fois pour toutes : tu n'as pas à ramasser les gens étendus sur la route ; qu'en pouvons-nous s'ils ne se tirent pas d'affaire eux-mêmes ?

Il se lève et suit en grognant la jeune fille, enjambe le seuil élevé, traverse le corridor sombre, dont les parois sont encombrées d'outils de toute espèce et où de lourdes chaînes pendent à

des chevilles de bois. La jeune fille ouvre une porte et pénètre dans une chambre, toujours suivie de l'homme, qui n'a pas fini de grogner :

— Il n'était pas nécessaire de le mettre dans la chambre, et dans notre meilleur lit encore. La place des gens qu'on ramasse dans la forêt est à l'écurie ; ils sont encore mieux sur la paille que dans un lit de plumes.

— Mais, papa, celui-là vient d'une maison où on n'a pas l'habitude de coucher sur la paille.

— Dans ce cas il n'avait qu'à rester à la maison où il aurait pu se coucher où bon lui aurait semblé.

— St, st ! fit une bouche au fond de la chambre, st ! il remue.

C'était une femme de grande taille et maigre qui se tenait devant le lit, dont elle levait légèrement un des bleus rideaux. La fille alla d'un pas léger se poster derrière elle et le père se transporta au pied du lit d'où il vit, la tête sur l'oreiller, un jeune homme au teint pâle, les yeux fermés, le front bandé, la main convulsivement agitée, comme s'il eut voulu saisir un objet qu'il ne pouvait atteindre.

— Celui-là n'a pas besoin du docteur, dit le paysan ; il va bientôt se réveiller de lui-même. De mon temps on aurait eu honte de tomber ainsi comme une quille pour un petit atout, et de rester évanoui si longtemps.

En ce moment le blessé ouvrit lentement les yeux et jeta autour de lui un regard languissant ; puis ses paupières s'affaissèrent ; tout à coup, comme retrouvant une idée, il se leva sur son séant, regarda tout autour de la chambre avec étonnement et finit par demander :

— Pour l'amour de Dieu, où suis-je et que m'est-il arrivé ?

— Et où serais-tu si ce n'est chez nous ? répondit la mère.

— Mais comment suis-je venu ici ?

— Allons, fille, raconte-lui ça, dit la mère et, se retournant, elle fit place à la jeune fille qui apparut aux regards de Resli, embarrassée, rougissante et les yeux baissés. Le pauvre garçon, singulièrement ému, dut se recoucher, mais, si lourdes que fussent ses paupières, il ne put les refermer.

— Voyons, parle, répéta la mère à sa fille ; pendant ce temps j'irai à mon ménage.

— C'est heureux que tu aies repris connaissance, dit le père ; on pourra se passer du docteur et tu seras bientôt sur pied. Quand j'aurai fini mon paquet de liens je reviendrai voir si tu peux te lever.

Et ils sortirent sans avoir le moindre soupçon de ce qui se passait dans le cœur des deux jeunes gens. Anne-Mareili, c'était le nom de la fille du paysan de la Combe-aux-Épines, n'avait pu oublier son charmant danseur, et souvent sur les foires, ou dans les endroits où il y avait beaucoup de monde, ses yeux noirs l'avaient cherché dans la foule ; souvent aussi par des nuits sombres, quand le vent faisait craquer ses fenêtres, elle s'était levée en sursaut en se demandant : « Serait-ce peut-être lui ? » Puis elle avait replongé sa tête dans ses coussins et s'était mise à réfléchir s'il était possible qu'il sût qui elle était, si jamais il le saurait et s'ils se rencontreraient encore une fois pendant leur vie. Quant à elle, elle ne pouvait l'oublier, et dût-elle ne le retrouver que dans l'éternité, elle le reconnaîtrait au premier coup d'œil. Et à mesure que cette charmante image se gravait plus profondément en elle, le sort qui semblait lui être réservé se présentait à elle sous des couleurs toujours plus sombres et elle osait toujours moins s'en ouvrir à ses parents. Si elle leur eût dit qu'elle aimait un garçon dont elle ne connaissait ni le nom ni l'origine, on lui eût dit : « Folle que tu es ! Tu n'y es plus ! A-t-on jamais vu une fille aimer un individu dont elle ne sait ni le nom, ni s'il a quelque chose ou s'il est sans le sou, ni même s'il est de

bonne famille ou non ? Quant à ceux qui n'ont rien, on sait assez comment ils se rencontrent. »

C'est ainsi qu'elle portait cette image dans son cœur où personne ne pouvait la découvrir, et il ne se passait pas de jour où elle ne se dît : « Se peut-il qu'il pense encore à moi et me reconnaitrait-il, si nous nous rencontrions. » Et à côté de cette image se dressait une autre image, celle d'un vieux *bancal* de septante ans aux cheveux gris et clairsemés, aux yeux rouges et au nez barbouillé de tabac, et celui qui eût été par hasard à ce moment derrière elle l'eût entendue murmurer : « Non je ne veux pas ; et si on me force j'en mourrai ! »

La Combe-aux-Épines était à une petite heure de Colletmonté, en dehors de la route. À la vue de la fumée s'élevant en noirs tourbillons vers le ciel de manière à faire supposer que plusieurs maisons étaient en flammes, à l'ouïe des sons plaintifs du tocsin, tout ce qui pouvait remuer bras et jambes s'était mis en mouvement de plusieurs lieues à la ronde, suivant la belle et ancienne coutume. Les filles de paysans couraient avec les servantes, les fils avec les domestiques, et maint vieux grand-père était parti en trotinant après eux, portant à chaque main les seaux que la jeunesse étourdie avait oublié de prendre et qui sont pourtant si utiles dans un incendie.

Les gens de la Combe-aux-Épines, à l'exception du père et de la mère, étaient pareillement tous accourus. Anne-Mareili avait travaillé ferme et s'était trouvée séparée des siens. Elle était précisément à leur recherche, quand celui dont elle portait l'image dans son cœur s'était tout à coup trouvé devant ses yeux au moment où elle s'attendait le moins ; elle avait à peine eu le temps de l'apostropher vertement que déjà il avait disparu comme un fantôme nocturne. Poussée dans une file qui se déployait à travers un verger obscur, elle n'avait pu se mettre à sa recherche et avait dû faire passer, de ses mains robustes, d'innombrables seaux, trépignant d'impatience, mais obligée de rester en place. Deux fois elle avait tenté de s'éclipser, deux fois

on l'avait durement fait reprendre la file. Rendue à la liberté par l'annonce du discours du pasteur, elle s'était trouvée reléguée aux derniers rangs des auditeurs, d'où elle n'avait rien vu ; puis elle avait dû chercher ses gens ainsi que la pompe de son village, ne voulant pas s'engager seule dans la forêt ; elle et ses compagnes avaient été des dernières à quitter le lieu du sinistre, suivant en grand nombre la pompe de leur village.



On cheminait lentement à travers la forêt ; chacun des hommes avait un exploit à raconter ; l'un prétendait que sans lui le pasteur eût été brûlé ; un autre avait sauvé une femme, un troisième une maison ; sans leur pompe, tout le village y eût passé et il n'en fût pas resté un être vivant. Tout à coup, une fille qui s'était quelque peu écartée s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu ! Un mort, un mort ! » La colonne s'arrêta, les jeunes filles se mirent à crier, les garçons accoururent, on demanda une lanterne,

et les filles de s'avancer craintives à la suite de la lumière. Sous un chêne gisait un jeune homme à la taille élancée et dont la figure pâle tranchait sur l'herbe verte ; des lignes sanglantes traversaient ses joues, une rosée de sang couvrait les touffes d'herbe et une trace rouge courait de l'arbre au chemin.

Anne-Mareili s'était avancée au premier rang des spectateurs. À la lueur des deux lanternes, elle reconnut celui qu'elle avait désiré secrètement retrouver ; il était là, sans vie ! Elle ne se mit pas à crier, elle ne tomba pas en syncope, mais il lui sembla qu'une main de fer saisissait son cœur et le serrait à l'écraser.

— Non, il n'est pas mort, s'écria un des hommes ; il est encore tout chaud et son cœur bat encore, à ce qu'il me semble.

— Dans ce cas, allons-nous-en, avant qu'il en revienne, dit le chef ; sinon il nous faudra peut-être aller encore au château et passer pour avoir fait le coup.

Le cercle se rompit, les jeunes gens s'apprêtèrent à monter à cheval et le chef disait déjà : « Hue, à la garde de Dieu ! » quand Anne-Mareili s'écria :

— Pas de ça ! Nous ne pouvons pas le laisser là, nous en répondrions devant Dieu et les hommes...

— Allons toujours, dit un garçon, celui-là ne nous regarde pas. Puisqu'il est venu ici sans nous, il s'en tirera bien aussi sans nous. On ne sait seulement pas à qui il est.

— Non, répliqua Mareili, il ne s'agit pas de le laisser là. C'est le fils de bons paysans de par là-bas ; je l'ai rencontré une fois. Si nous l'abandonnions là et qu'il en mourût, il y aurait de quoi décrier toute la contrée ; on ne nous donnerait plus un kreutzer et nous pourrions brûler dix fois que personne ne viendrait plus à notre secours. Voulons-nous que notre forêt passe pour un repaire de brigands ?

Anne-Mareili jouissait de quelque considération et ce n'était pas la première fois qu'elle se mêlait de commander. On s'arrêta et on délibéra comment on s'y prendrait pour emporter le blessé. Anne-Mareili ordonna à un de ses domestiques de courir à la maison par le plus court chemin et de ramener un char avec de la paille.

— En attendant, continua-t-elle, il n'y a qu'à l'asseoir sur le banc de la pompe avec deux hommes pour le tenir.

— Mais, objecta quelqu'un, où aller avec lui, puisqu'il ne peut pas même dire qui il est ?

— Ne vous tourmentez pas de cela ; ce n'est pas le premier que nous hébergeons, et ce ne sera pas le dernier.

Les deux frères d'Anne-Mareili, qui étaient là, essayèrent de faire quelques objections, ce fut en vain, et Resli fut transporté à la Combe-aux-Épines. Le père bougonna passablement, mais la mère dit :

— Jamais nous n'avons renvoyé un mendiant malade et ce serait pourtant cruel de laisser « crever » dans un bois des fils de paysans, car on voit bien à sa chemise que c'en est un. Je n'ai guère vu du linge aussi fin et aussi propre.

Anne-Mareili avait décidé qu'on mettrait le blessé dans sa propre chambre, se disant en elle-même que tous les trésors du monde ne valaient pas le plaisir de l'avoir là. Et quand le père et la mère furent sortis, il lui tendit la main en disant :

— Tu ne m'en veux pourtant pas, mais je n'ai réellement pas su que c'était toi.

— Pourquoi t'en vouloir ?... Dans une telle cohue. Quand on veut se fâcher, on ne va pas à un incendie.

— Sans ce malheureux chariot, qui est arrivé tout à coup comme tombant du ciel, je t'aurais fait des excuses. Plus tard je

t'ai cherchée, mais inutilement. Alors... comment suis-je venu ici ?

Anne-Mareili raconta ce qui s'était passé, toutefois sans s'attribuer à elle-même le beau rôle, mais en se servant des formules : « On a pensé, on a dit, on a décidé, on a fait. »

Resli dut dire à son tour comment il s'était trouvé sous un chêne de la forêt et comment il y était resté seul. Croyant entendre la voix d'Anne-Mareili et voulant voir ce qui se passait, il s'était senti tout à coup comme enfonçant dans le sol et entouré de ténèbres toujours plus noires. Puis il n'avait plus rien senti jusqu'au moment où il avait de nouveau cru entendre la voix de la jeune fille ; il avait péniblement ouvert les yeux, sans bien la voir derrière sa mère ; puis, l'idée lui était venue que c'était celle qu'il avait cherchée ; cette pensée lui avait, selon toute apparence, ouvert définitivement les yeux et rendu la possession de soi-même.

— Mais comment m'as-tu reconnue ? demanda la jeune fille.

— Mon Dieu, je t'aurais reconnue entre mille. Et toi ?

— Il m'a semblé que c'était toi, mais je n'en ai été tout à fait sûre que quand je t'ai bien regardé. À propos, sais-tu où tu es ?

— À la Combe-aux-Épines, je pense.

— Pourquoi penses-tu cela ?

— N'es-tu pas la fille du paysan de la Combe-aux-Épines ?

— Qui t'a dit cela ?

— La sommelière qui nous a servis.

— Tiens, tu l'as déjà appris alors et tu n'as pas été curieux de savoir comment j'étais revenue à la maison ? Ce n'est pas beau de ta part. Et tu prétends avoir pensé à moi ?

— Ne m'en veuille pas ; plus de cent fois j'ai eu l'idée de venir, mais tu ne m'avais rien dit et je n'ai pas eu le temps de te questionner.

— C'est un mauvais chasseur que celui qui ne sait pas trouver de bonnes excuses. Peut-être ne peux-tu pas sortir quand tu veux ; ton maître ne te laisse pas libre ?

À ces mots, Resli se redressa, mais, voyant un sourire narquois sur les lèvres de Mareili, il répondit :

— Ne me chicane pas, tu sais bien qui je suis.

— Comment le saurais-je ? Je ne l'ai demandé à personne et tu ne le portes pas écrit sur le front, pas plus que les autres.

— Et tu n'as pas été curieuse de le savoir ?

— Ho ! pas plus que tu n'as eu l'ennui de moi. À qui, d'ailleurs, le demander ? À mon père, ou au cheval ? Mais, plaisanterie à part, à qui es-tu ?

Resli déclina le nom de ses parents. Il n'eut d'ailleurs pas besoin de les vanter, car à la Combe-aux-Épines on connaissait les gens de Liebiwyl comme on se connaît entre gentilshommes en pays monarchiques ; il ne parla ni de l'étendue du domaine, ni de la valeur des bestiaux, ni de la réserve en écus, il se borna à vanter son frère, sa sœur, son père, sa mère, disant combien tous étaient bons pour lui, et généralement comme on vivait chez eux en bonne harmonie. Les souvenirs de la veille lui revenaient à l'esprit avec une vivacité extraordinaire, ses yeux se remplissaient de larmes, sa bouche devenait éloquente, et Anne-Mareili, assise à son chevet, écoutait, le cœur ému et les yeux humides, plus recueillie qu'à n'importe quel sermon.

La mère rentra bientôt, portant la cafetière et une omelette.

— Voici, dit-elle, ce que j'ai préparé pour toi ; je serais curieuse de savoir si tu peux en prendre.

— Vous vous donnez trop de peine pour moi ; je ne puis rien prendre, et il faut que je m'en aille, répondit Resli.

— Sais-tu à qui il est ? fit Anne-Mareili à sa mère. C'est le fils des paysans de Liebiwyl, dont nous avons déjà tant entendu parler par des mendiants ou d'autres personnes.

— Vrai ? Et bien, tant mieux. Mais rien ne presse de partir ; on ne part pas à jeun. Mareili, verse-lui une tasse et fais-le manger. Il faut que j'aille, j'ai mis sur le feu de la bouillie pour les porcs, pensant que le même feu servirait pour tout.

Mais elle tenait moins à surveiller la pâtée des porcs qu'à aller rapporter la chose au père, qui continuait à marmotter que c'était absurde de ramasser des gens qu'on ne connaissait pas, et que c'était justement ainsi qu'on se faisait un mauvais renom. Quand il apprit pour qui Resli se donnait, il dit :

— Si c'est vrai, il vient de chez des gens recommandables. Mais ce n'est pas la première fois que des rôdeurs prennent un faux nom, et plus vite je lui verrai les talons, plus je serai content. Si le Kellerjoggi venait à savoir la chose, il la prendrait je ne sais comment. Il faut être prudent, femme ; tu sais bien ce qu'il est soupçonneux.

Dans la chambre, Anne-Mareili faisait les honneurs, et cela d'une façon particulièrement intime et bien amusante, puisqu'elle devait tout apporter devant le lit, plus que cela, tenir la tasse pendant que Resli buvait dans la soucoupe. Or, on ne se fait pas une idée des sentiments qui peuvent s'éveiller au cours d'un tête-à-tête, où l'une tient l'ustensile pendant que l'autre boit. Il est vrai que Resli faisait force compliments, mais la manière d'Anne-Mareili était si aimable, si appétissante, qu'il mangeait et buvait quand même. Il est vrai encore de dire qu'il y mettait du temps, qu'il se faisait prier, qu'il mangeait et buvait avec réflexion et non sans effort, ce qui ne l'empêchait pas de se dire : « Que c'est pourtant bon ! Je crois que j'y serais des jours et des nuits entières, si elle était toujours là pour me servir. »

Aimables attentions, heureux instants, d'autant plus doux qu'ils se rencontrent rarement au cours d'une vie humaine !



La mère rentra bientôt, ramenant le père pour qu'il prît aussi une tasse de café. Il n'en fallut pas plus pour mettre un terme à l'agréable intimité qui s'était établie entre les jeunes gens. Le père parla peu, ne demanda pas même à Resli combien son père avait de vaches, s'ils avaient aussi une fromagerie et quelle quantité de lait ils y portaient ; aussi Resli éprouva-t-il un vif désir de retourner à la maison et de revoir sa mère ; il dit que ses gens devaient être terriblement inquiets à son sujet, puisque personne ne pouvait supposer ce qu'il était devenu et qu'il se débite toujours un tas de mensonges en pareil cas.

— Oh, dit Anne-Mareili, on ne se donne pas tant de mal pour un garçon de ton âge. On en voit tant qui ne reviennent pas à la maison, quand même personne de chez eux ne sait ce qu'ils sont devenus, et tu n'es sans doute pas meilleur que les autres.

— Pourtant, répondit Resli, je n'ai jamais fait une absence d'une heure sans que ma mère sût où j'étais, et je n'ai pas encore manqué un seul déjeuner.

— En voilà un qui est exact, dit la mère. Je n'en ai pas encore beaucoup vu de pareils et je voudrais bien que mes garçons en fissent autant.

Elle en eût dit davantage, car les mères se plaignent volontiers de leurs garçons, au moins autant qu'elles ne les vantent ou les entendent vanter, sans compter que les plaintes ne sont le plus souvent qu'un pont pour mener à la vanterie ; mais le père lui coupa la parole :

— Si je savais qu'il pût supporter le char, je le reconduirais bien un bout de chemin pour qu'il puisse arriver aujourd'hui à la maison.

— À quoi penses-tu ? dit Anne-Mareili ; il vient à peine de reprendre connaissance et sa tête est encore comme du feu. Sens toi-même.

Et elle mit sa main sur le front de Resli qui ne sut plus s'il avait chaud ou froid ; à coup sûr il n'avait jamais eu sur le front une compresse qui lui fît autant de bien ; avec une compresse comme celle-là il eût été de force à traverser la mer jusqu'en Amérique sans seulement se retourner.

— On pourrait envoyer quelqu'un là-bas, continua Anne-Mareili ; je crois même que ce serait plus convenable. Je vais voir qui on pourrait expédier ; il y a assez de gens qui pour six kreutzer iraient n'importe où.

— Mais s'il tient à aller, observa le père, qui n'avait nulle envie de tâter le front du jeune homme, il ne faut pas l'en empêcher. Il doit savoir mieux que personne ce qu'il peut supporter et ce qu'on dit chez lui.

Anne-Mareili n'attendit pas son reste et prit la porte en rougissant jusqu'aux oreilles. Resli, de son côté, n'eut pas de peine à comprendre que le père ne le voyait pas de bon œil et qu'il était de trop dans la maison ; sa fierté en souffrît.

— Je vous suis déjà bien redevable, dit-il, et ne veux pas être plus longtemps à votre charge ; je puis aller sur mes pieds jusqu'au village et si cela ne va pas plus loin, je saurai bien avec de l'argent et de bonnes paroles trouver un cheval.

— Je ne veux pas te forcer de rester, répondit le vieux. Et si tu veux une attestation écrite de la manière dont on t'a apporté ici, c'est à ton service. Tu dois connaître ceux qui t'ont frappé et tu as sans doute l'intention de les attaquer en justice.

— Je ne suis sûr de rien, et quand je le serais, je n'attaquerais personne. On ne regarde pas à une rossée de plus ou de moins, et l'argent que je tirerais ne me ferait pas autant de plaisir qu'un procès ne me causerait d'ennuis ; d'ailleurs, je n'en ai pas autrement besoin.

— Chacun son goût. Pour moi, quand j'ai raison, j'ai raison et je ne cède pas, dût-il m'en coûter la tête et, à plus forte raison, mon dernier kreutzer.

Resli ne répondit rien, ne jugeant pas à propos de dire ce que ses parents pensaient de la manie des procès ; il sortit de son lit et, quoique chancelant et étourdi, se prépara à partir. Tout à coup Anne-Mareili entra, disant :

— Il vient d'arriver deux hommes en voiture, demandant après toi. Mais tu ne veux pas t'en aller déjà ; voilà une bonne occasion pour donner de tes nouvelles à la maison...

— Il peut profiter de la voiture, interrompit le paysan, et puisqu'il veut aller à toute force, ce ne sera pas notre faute s'il ne supporte pas le voyage.

Cependant la mère avait fait entrer Christeli, qui montra la joie la plus vive à retrouver son frère en si bon état et cela précisément à la Combe-aux-Épines, ce qui lui paraissait le plus curieux de l'histoire.

— Pourquoi curieux ? demanda le paysan. La Combe-aux-Épines n'est-elle pas un endroit comme les autres ?

— Oh, sans doute, répondit Christeli embarrassé.

Un signe de Resli l'arrêta court. Anne-Mareili fit de grands yeux, et eût beaucoup aimé entendre des explications, mais Resli, voyant le visage du père prendre mauvaise tournure et ne voulant pas gêner son jeu en cassant prématurément les vitres — ce qui est souvent d'un excellent effet sur les jeunes filles, mais ne vaut rien vis-à-vis des papas — se hâta de répondre :

— C'est que nous avons vendu du bois l'année passée ; il avait fallu défricher une petite forêt qui était au milieu des terres, et qui leur prenait beaucoup de soleil. Et l'on nous a dit qu'il était venu passablement de ce bois dans votre maison.

Ce fut au tour de Christeli de faire de grands yeux, mais il eut le bon esprit de se taire. Le paysan voulut savoir à quel prix ils avaient vendu ce bois, calcula ce que le marchand y avait gagné et conclut en disant :

— On est bien fou de passer par ces gaillards ; quand on a des chevaux on fait beaucoup mieux d'acheter son butin sur place.

— C'est vrai, répondit Resli ; et s'il vous en faut encore, vous n'avez qu'à venir chez nous ; on trouvera bien moyen de vous procurer ce qui vous manque et on vous fera un prix d'ami. Notre forêt peut supporter cela et nous vous ferons volontiers un ou deux voiturages gratis ; cela se fait toujours.

On le voit, Resli n'était pas sot, mais le paysan ne l'était pas non plus ; aussi ne donna-t-il pas dans le panneau et répondit

qu'il avait pour le moment ce qu'il lui fallait, et que pour l'avenir on pourrait toujours voir.

Dans l'intervalle, la mère avait apporté de l'eau-de-vie dans une bouteille blanche, avec du pain et du fromage. Christeli et son compagnon durent prendre un morceau avant de partir, tout en complétant leur récit. Jean à Sami raconta ce qui s'était passé pendant la nuit précédente et comment Resli avait voulu à toute force aller fourrer son nez dans tous les groupes, ce qu'il ne faisait pas d'habitude ; et Christeli expliqua où il avait appris qu'on avait recueilli un blessé à la Combe-aux-Épines et que celui-ci était en train de se remettre, ajoutant qu'à cette nouvelle il avait failli pousser un cri de joie à percer la voûte du ciel.

Resli n'écoutait que d'une oreille ; il eût volontiers échangé encore quelques mots en confidence avec Anne-Mareili, mais il n'y avait pas moyen : les frères d'Anne-Mareili étaient aussi arrivés ; la chambre était pleine d'yeux et d'oreilles aux aguets, il se sentit mal à son aise et pressa le départ. Quand tout fut prêt, Anne-Mareili eut une idée :

— Il faudrait pourtant lui faire des compresses fraîches. Allez toujours, ce sera vite fait et vous ne serez pas retardés ; j'aurai fini avant que vous ayez tout arrangé dehors.

Mais personne ne bougea, pas même Christeli qui expliqua que le char serait vite attelé et, qu'une fois au timon, le cheval n'aimait pas rester longtemps en place. Il fallut donc changer les compresses en présence de toute la chambrée ; la chose prit du temps et l'on put enfin se mettre en marche. Cependant Resli eut encore long à remercier chacun, à demander combien il devait, à supplier qu'on voulût bien venir en visite, à titre de rémunération, ajoutant qu'il n'avait que ce moyen de leur témoigner sa reconnaissance, et que sans eux il n'aurait pas vécu jusqu'au matin.

Le paysan, visiblement ennuyé de ces longueurs, regardait la porte d'un œil impatient, n'ayant d'ailleurs pas l'habitude de

laisser ses hôtes passer les premiers. À peine fut-on dehors que Resli, tâtant ses poches, dit qu'il croyait avoir oublié son mouchoir dans la chambre, et se détourna pour aller le chercher. La mère se récria, disant qu'il ne devait pas prendre cette peine, que la fille l'apporterait. Celle-ci, qui était encore dans le corridor, retourna effectivement dans la direction de la chambre, ce qui n'empêcha pas Resli de rentrer après elle en disant : « Ne te donne pas cette peine pour moi ; tu ne sais pas où il est. »

Ils disparurent ensemble pendant que le cheval piaffait d'impatience et se dressait tout droit sur ses pieds de derrière, si bien que le paysan et sa femme en faisaient de grands yeux. Mais Resli revenait déjà, le mouchoir de poche à la main et suivi par la jeune fille qui s'arrêta sur le seuil et disparut de nouveau dès que Resli eut dit encore un dernier adieu et pris place sur la voiture. Quant à savoir si elle n'est pas allée se poster à un trou quelconque pour suivre des yeux l'équipage, c'est une autre question.

Resli n'aurait pas dû quitter la maison, mais, remarquant qu'on l'y voyait de mauvais œil, il n'eût pas voulu rester pour tout l'or du monde ; il ne put supporter longtemps la voiture, la tête lui faisait horriblement mal, aussi resta-t-il dans une des auberges les plus rapprochées, les auberges étant de nos jours si nombreuses qu'on n'a pas besoin de cheminer longtemps avant d'en rencontrer une. Il engagea Christeli à continuer sa route le plus rapidement possible afin de tirer promptement d'inquiétude le père et la mère. On peut se représenter la joie des parents à l'ouïe du récit de Christeli, et cela d'autant plus que, le voyant revenir seul au grand trot du cheval, ils étaient retombés dans de nouvelles angoisses.

Quand la mère sut où Resli avait été trouvé et ce qui lui était arrivé, elle leva les bras au ciel en s'écriant :

— Faut-il que le bon Dieu nous aime pour avoir arrangé les choses ainsi comme à notre intention ! Sans doute les pauvres gens qui y ont perdu leurs maisons sont bien à plaindre, mais

nous allons leur faire des dons que ça vaudra la peine. Mais pourquoi les gens de la Combe-aux-Épines n'ont-ils pas gardé notre garçon et ont-ils eu l'air si contents de le voir partir ? Ils n'avaient pas à rougir de lui, et à supposer qu'ils aient eu des frais, il se serait bien trouvé quelqu'un pour les leur rembourser, je pense.

Elle ne put apprendre de Christeli si peut-être Resli avait touché maladroitement un mot de son affaire. Christeli ne put mentionner que le fait que la fille du paysan avait voulu à toute force qu'on recueillît Resli dans la forêt, ce qui avait étonné chacun, parce que les gens de la Combe-aux-Épines ne passaient guère pour des gens hospitaliers et que la fille devait avoir des raisons toutes particulières pour en agir ainsi. Au reste Christeli avait été indigné de voir ces gens si pressés de se débarrasser de son frère, surtout quand il l'avait vu si incommodé par le mouvement de la voiture.

Anneli n'en finissait pas de questionner, voulant savoir si peut-être on avait ignoré qui ils étaient, comment la jeune fille s'était comportée, quel air la mère avait eu, quelle apparence avaient la maison et le domaine, et si Resli avait fait des avances à la jeune fille, ou si les choses en étaient restées au même point qu'auparavant. Plus elle en entendait, plus elle s'emportait, non seulement contre le paysan et ses gens, mais aussi contre ses propres garçons, qui, en gros étourdis qu'ils étaient, avaient lâché la plus belle occasion qu'on pût trouver de faire une avance quelconque.

— Il n'y a qu'à vous envoyer quelque part, continua-t-elle, pour que tout soit embrouillé. Si je m'étais seulement doutée que Resli fût dans cette maison, j'y serais allée à tout prix en personne, et je parierais bien la plus belle vache de notre écurie que je ne serais pas revenue bredouille comme vous ; j'aurais voulu savoir à quoi m'en tenir et Resli serait encore à l'heure qu'il est dans cette chambre où, à ton dire, il y a un tel luxe, un canapé et même des chaises recouvertes, dont on peut se servir

en guise d'échasses pour aller et venir quand le creux à purin regorge. Mais je ne fais pas grand cas de ce luxe du dehors quand le dedans n'est pas propre ; les gens humbles au dedans et propres au dehors voilà mon affaire, je m'en suis toujours bien trouvée, et d'autres avec moi. On est aussi bien assis sur nos bancs que sur des canapés, c'est affaire d'habitude, sans compter, qu'il y a de ces canapés qui sont tellement fripés qu'on dirait ces casquettes de mendiants qui laissent échapper les cheveux par une centaine de trous, ou tellement battus et écrasés qu'ils rappellent des paillasses d'hôpital, dont on ne change la paille que tous les sept ans et sur lesquelles on couche à sept.

Pour un peu Anneli se fût mise immédiatement en route pour tirer les choses au clair et pour voir Resli, qu'à son avis on ne pouvait absolument pas laisser seul. Anne-Lisi, de son côté, voulait partir de suite, si la mère le jugeait à propos. Ne pouvait-elle pas aussi soigner Resli ? Et s'il y avait quelque chose à faire à la Combe-aux-Épines, une jeune fille dont personne ne se méfiait ne s'en tirerait-elle pas mieux qu'une femme dont chacun savait à l'avance les projets, et sur la figure de laquelle on pouvait lire à cent pas qu'elle avait d'importantes affaires en vue.

— En voilà d'une ! répondit Anneli. Je voudrais t'y voir ; toi qui ne sais pas mener tes propres affaires, comment ferais-tu celles des autres ? Non, c'est à moi à aller et à voir ce qui est à faire.

La bonne femme ne se calma que quand le père intervint en lui disant :

— Tranquillise-toi seulement. Si l'affaire doit bien tourner, rien ne sert de se tourmenter. Il est trop tard aujourd'hui, mais on peut aller demain voir à quoi en sont les choses.

Une légère rougeur passa sur le front d'Anneli ; mais quand elle vit l'expression bonhomique des yeux de son mari, elle s'apaisa et lui tendit la main en disant : « Tu as raison ; venez, enfants, nous voulons lire un chapitre ensemble. »

Cependant le sommeil ne vint point lui apporter le repos, et son esprit continua à s'agiter en tumulte comme une onde battue par des vents contraires. Car la lutte existe aussi longtemps que le cœur n'a pas cessé de battre, et un combat est à peine terminé qu'un autre s'engage ; seul celui dont la carrière terrestre est achevée en a fini avec les luttes du cœur. Anneli n'avait encore marié aucun de ses enfants et croyait discerner en elle-même les symptômes précurseurs d'une mort prochaine. Or, quelle est la mère qui ne tient à voir, avant de fermer les yeux, au moins un de ses enfants, si ce n'est tous, voguant paisiblement sur les ondes de l'hymen ?

Resli était son favori et les préjugés de parents bizarres semblaient aller à l'encontre de ses projets de bonheur ; il fallait les écarter, les réduire à néant, mais comment s'y prendre ? Sa tête s'y perdait et plus elle y réfléchissait, plus il lui semblait que tout s'arrangerait pourvu qu'elle pût seulement dire carrément leur fait à ces gens.

Levée avant l'aube, elle rassembla divers objets de literie pour faciliter autant que possible le voyage de son enfant, et, ce faisant, ouvrit et ferma tant de portes, que tous les habitants de la maison se réveillèrent et, croyant s'être oubliés, puisque la mère se démenait déjà par la maison, se levèrent en hâte ; mais ils comprirent bientôt de quoi il s'agissait.

Christeli se dirigea vers l'écurie, Anne-Lisi descendit à la cuisine. Seul le père était encore au lit à se frotter les yeux quand Anneli entra dans la chambre, portant une brassée d'habits qu'elle avait tirés du grenier.

— Tiens, papa, dit-elle ; voilà tes habits. À ta place je me lèverais pour être prêt quand il faudra partir.

— Faudra-t-il que j'aïlle aussi ?

— Cela s'entend. Et qui viendrait sans cela ?

— J'ai cru que tu irais avec Anne-Lisi. Quelle heure est-il ?

— Il doit être trois heures et demie. Que veux-tu que je fasse d'Anne-Lisi, s'il arrive quelque chose ? Et je n'ose pas aller seule avec le cheval de dragon.

— Prends le vieux, qui est doux comme un agneau.

— Il a été hier sur pied, et je n'aime pas qu'on éreinte les bêtes quand on peut faire autrement.

En réalité elle voulait le cheval de dragon parce que c'était une bête superbe et que tout le monde s'arrêtait quand on le voyait arriver d'un trot rapide et relevé. Elle ordonna à la servante de piler de la tuile et de porter la poudre à l'écurie avec la recommandation de frotter soigneusement les pièces en laiton du harnais et d'étriller la bête de façon à ce qu'il ne restât pas un grain de poussière dans les crins ni ailleurs, parce que Resli n'aimait pas voir cela. Il fallut battre et broser exactement les coussins de la voiture, et quand Anneli vint enfin déjeuner, Anne-Lisi fut prise d'un violent éclat de rire et lui demanda si elle était de noce ou ce qu'elle comptait faire pour s'être mise en une toilette telle qu'on osait à peine la regarder. Quand le père vint à son tour, non moins brillamment attifé, elle prit un air grave et voulut savoir ce que cela voulait dire que père et mère eussent retrouvé leurs habits de noce.

Et au fait, c'était une belle chose à voir que ces deux vieillards dans leur mise simple, mais solide et cossue, d'autant plus que celle d'Anneli représentait une valeur qui n'était nullement à dédaigner ; seuls leurs souliers et leurs chemises étaient semblables, les premiers faits du même cuir et d'un noir luisant, les dernières, d'une blancheur éclatante et d'une toile si fine qu'il eût fallu de bons yeux pour en compter les fils. Chose curieuse, les citadins s'arrangent autrement quand ils veulent se mettre en grande toilette ; les femmes se mettent en toilette claire pendant que les hommes portent l'habit noir. À la campagne, les hommes étaient autrefois en milaine clair fait à la maison, pendant que les femmes étalaient de riches étoffes de couleur sombre, mais nos jeunes villageoises prétentieuses commencent

déjà à imiter les modes de la ville, s'attifant d'étoffes aux couleurs criardes, en vrais papillons qu'elles sont. Leur valeur augmente-t-elle d'autant ? c'est une question sur laquelle les savants ne sont pas d'accord, mais nous ne pensons pas que le papillonnage soit une recommandation suffisante.

— Quand donc auras-tu de l'escient ? répondit Anneli à sa fille. T'imagines-tu que la toilette n'est faite que pour vous autres et qu'il n'y a que vous pour savoir en tirer parti ? Crois-moi seulement, en affaire de mariage on regarde aussi au père et à la mère, et c'est souvent eux qui avancent les affaires, plutôt que les péronnelles de ton espèce. Il faut pourtant qu'on sache là-bas que nous avons une tuile au soleil et que nous ne sommes pas les premiers rôdeurs venus. Et Resli aurait eu beau leur dire qui il est et quelles gens nous sommes, s'ils avaient vu venir deux estropions et que tu eusses dit à l'un papa et à l'autre maman, ils auraient eu peine à t'en croire. Il est bon qu'ils sachent qu'il y a aussi des gens par ici, et qu'ils n'auront pas besoin d'avoir honte de nous, et que, s'ils n'ont pas le moyen de garder un malade gratis pendant une nuit, nous avons de quoi payer ce qu'il faudra.

— Vous allez donc vous-même à la Combe-aux-Épines ? demanda Anne-Lisi ; si c'est ainsi, rappelez-vous ce que j'ai dit l'autre jour ; je pense encore de même.

— Tout dépend de l'état où nous trouverons Resli et de ce qu'il en dira. Mais si j'y vais, il faudra qu'ils voient bon gré mal gré à qui ils ont affaire. Père, as-tu de l'argent en poche ?

— Je crois qu'il y en a assez pour aujourd'hui, dit-il en tirant de sa poche une poignée de pièces de monnaie parmi lesquelles quelques écus de cinq francs montraient le bout de leur nez.

— À quoi penses-tu ? dit Anneli. Veux-tu sortir de la maison avec cette grenaille-là ? Tiens, voilà la clef du bureau, remplis ta bourse de peau, que tu mettras dans ta poche de devant,

si elle te gêne dans tes culottes ; elle se voit mieux à cette place, quand même on ne la tire pas de la poche. À propos, apporte-moi aussi une poignée d'écus ; on ne sait jamais ce qui peut arriver et cela a mauvaise façon quand la femme est obligée de demander kreutzer après kreutzer à son mari, surtout chez des étrangers. Ah bien oui ! se mettre en route avec cette monnaie-là ! Et encore pour aller si loin. De mon temps c'était une autre chanson ; pas un paysan n'allait à la charrue sans avoir au moins cent écus dans sa poche. C'est qu'il y avait de l'argent par le monde ; à présent on ne sait plus quelle couleur il a.

Enfin tout fut prêt. Christen avait allumé sa pipe pendant que deux domestiques retenaient le cheval de cavalerie qui se démenait tellement qu'Anneli commença à avoir la chair de poule. Anne-Lisi demanda encore à sa mère des instructions au sujet de la quantité de beurre qu'on pourrait livrer, si le beurrier arrivait, et Christeli dit :

— Rappelez-vous que ce qui a été dit avant hier reste entendu, et si vous pouvez arranger l'affaire convenablement, ne regardez pas à moi.

— Hue ! à la garde de Dieu ! fit Christen. Le cheval prit un si formidable élan que les deux domestiques reculèrent l'un à droite l'autre à gauche. Anne-Lisi jeta un cri de détresse comme si on lui plantait un couteau dans la gorge, puis un second quand la voiture tourna le pilier de la porte de la cour en le frôlant à faire croire qu'elle allait verser, si bien que chacun courut sur la route pour voir ce qui arriverait plus loin. Mais tout alla bien ; une fois Christen en place, il n'y avait pas de cheval qui n'obéît, fût-ce le cheval de cavalerie, et la bête eût beau grincer les dents et secouer la tête, Christen la fit trotter à sa guise et pas autrement.

— Qui vient là d'une si fière allure ? C'est du grand monde à coup sûr ; il n'y a qu'à voir le cheval.

Ainsi disait un gros homme en bonnet de coton, debout devant une auberge, à un adolescent à la taille élancée qui était là, les mains dans les poches. Celui-ci, sans prendre le temps de répondre, courut au devant de la voiture ; le cheval brun se mit à hennir joyeusement en tournant la tête vers lui, et une femme de belle prestance s'écria du haut du véhicule :

— Eh, regarde, c'est lui, nous le tenons ! Bonjour, et comment vas-tu ?

— Tiens, prends les rênes, Resli, dit l'homme qui était sur la voiture. Quelle bête enragée ! On ne m'y prendra pas de longtemps à faire une nouvelle sortie avec lui ; j'ai le bras tout paralysé de l'avoir retenu.

— Pourquoi prenez-vous celui-là ? dit le jeune homme. Il a été longtemps à l'écurie et d'ailleurs suffisamment vif. Vous auriez eu moins de peine avec la jument.

— C'est la mère qui l'a voulu, répondit Christen, en descendant de la voiture, cela avec peine, les marche-pieds n'étant pas des mieux placés ; après quoi il enleva d'un vigoureux effort la mère qui n'eût guère pu s'en tirer seule. Une fois tous sur le terrain solide, les questions allèrent leur train, mêlées aux exclamations enthousiastes sur le rétablissement de Resli et le grand air des parents. La femme de l'aubergiste était accourue et, après les excuses d'usage sur son pitoyable accoutrement, dans lequel elle osait à peine se montrer, conduisit les arrivants dans la chambre d'auberge, pendant que Resli menait à l'écurie le cheval qui n'en finissait pas de hennir et de se frotter la tête contre lui. Dans l'intervalle on fit connaissance ; l'hôtesse raconta comment elle avait soigné Resli et quel charmant garçon c'était là, honnête et bien élevé comme pas un à plusieurs lieues à la ronde ; Anneli ne put cacher plus longtemps son indignation de ce que les gens de la Combe-aux-Épines avaient si honteusement renvoyé leur garçon, et déclara avoir bonne envie d'aller là-bas pour les remercier et régler compte avec eux, ne

fût-ce que pour leur faire voir qu'on n'était pas des rôdeurs et qu'on pouvait payer ce qu'on recevait.

— Voilà qui est très bien, affirma l'hôtesse. Et je suis enchantée que ces gens reçoivent une fois une bonne leçon ; ce sont les gens les plus orgueilleux et les plus désagréables qu'il y ait dans le pays, des gens qui s'imaginent que tout ce qu'ils font est parfait. Il n'y a que la fille, celle qui est encore à la maison, qui ne ressemble pas aux autres ; elle est bonne pour les pauvres et ne se gêne pas de parler avec des gens de notre espèce. Où sa mère peut-elle bien l'avoir ramassée ? Car il n'est pas possible qu'elle soit de la même race ; on ne trouve pas des poires sucrées sur un pommier sauvage. Quoi qu'il en soit, c'est une brave fille, et si je pouvais faire qu'elle attrape un bon mari, j'en serais bien contente, ne fût-ce que pour la délivrer du chenapan auquel ils veulent la donner de force. Non, cette fille me fait pitié, et je ne puis prendre mon parti de la voir sacrifiée pour enrichir les vieux.

— Entends-tu cela ? dit la mère à Resli.

— Ce n'est peut-être pas encore sûr ; il se dit bien des choses par le monde, répondit Resli d'un air indifférent.

— Si c'est sûr ! répliqua l'hôtesse. Le dirais-je s'il n'y avait pas quelque chose de vrai ? Tu fais le malin, mais je sais bien que cela t'intéresse aussi, sans cela tu n'aurais pas fait le poing et juré hier soir quand je te l'ai raconté.

— Et de quoi s'agit-il enfin ? demanda Anneli impatientée.

— Oh, c'est une vieille histoire qui revient de temps en temps sur le tapis, répondit l'hôtesse. Il paraît que ces gens entendent tout simplement se servir de leur fille en guise de brouette ou de corbeille à terre pour apporter du butin à leur monceau qui n'est déjà pas mal grand. Or il y a là-bas un vieux chenapan, mais riche, qui a déjà eu trois femmes qu'il a mises en terre l'une après l'autre. Il se coule la vie douce, mais

n'accorde rien à personne, si bien que personne ne peut tenir chez lui. Il a un tas de parents pauvres, à qui son héritage ferait joliment de bien et qui font l'impossible pour se mettre dans ses papiers, travaillant pour rien, ne mangeant qu'à moitié leurs dents et s'échinant pour lui, ce qui ne les empêche pas de le lâcher l'un après l'autre. Il les attire chez lui, leur fait venir l'eau à la bouche en parlant à chaque instant de se dessaisir de son bien, au lieu de leur donner à manger et de les payer, tout en les accablant de travail et de mauvais procédés, si bien qu'ils n'y tiennent plus et finissent tous par s'en aller. Alors il leur crie : « Attends, chien que tu es, tu n'auras pas un kreutzer de mon bien ! » Plus que cela, il les dénigre et débite sur leur compte toutes les horreurs, comme s'il ne sortait de chez lui que des coquins et Dieu sait encore quoi. Il y a longtemps que le diable aurait dû le prendre ; mais il paraît qu'il attend d'avoir trouvé son pareil pour faire la paire, parce que sa grand'mère a besoin d'un nouvel attelage ; or il n'en a pas encore trouvé un qui le vaille ; en attendant il l'amuse en lui procurant des femmes à marier, sans doute dans l'espoir d'attraper deux mouches d'un coup de filet, parce qu'une femme qui ne serait pas déjà du diable pour l'épouser ne peut que le devenir avec un monstre comme celui-là. Et à présent, que va-t-il faire ? Au lieu de rechercher une fille pauvre, qu'il pourrait rendre heureuse avec son argent, il en veut justement à la plus riche et la plus jolie qu'il y ait dans le pays, ce vieux chenapan. D'abord la fille n'a fait qu'en rire, ne pouvant croire que c'était sérieux, et elle s'est bien amusée de la chose ; mais quand elle a vu que ses gens y tenaient bien sérieusement et qu'on voulait l'obliger à recevoir ce vieux, elle a fait une toute autre figure et n'a dès lors plus eu une bonne parole pour lui ; mais elle aura beau faire, elle ne lui échappera pas et, une fois mariée, il faudra bien qu'elle s'en arrange bon gré mal gré. Et voilà ce qui en est.

— Mais pourquoi les vieux veulent-ils ainsi contraindre leur fille ? Ne préféreraient-ils pas un jeune homme riche, qui eût bonne tournure ? demanda Anneli.

— Allons, bonne femme, ne vois-tu pas à quoi ils en veulent venir ? Ils se disent que leur fille n'aura pas d'enfants avec lui, et que, lui venant à mourir après dix ou vingt ans de mariage, elle ne se remariera pas, se trouvera être une veuve riche et réunira les deux fortunes en un même monceau. Voilà comment ils spéculent. Avec un jeune homme, l'affaire s'arrangerait plus difficilement, à moins que la chance ne s'en mêlât. L'affaire serait faite depuis longtemps, quoi que la fille en eût pensé, si l'on avait pu se mettre d'accord au sujet du contrat, mais c'est là qu'il y a un crochet, paraît-il. Le vieux gueux prétend qu'il n'est pas besoin de faire un écrit, et qu'à sa mort sa femme, qui est d'ailleurs plus de trente ans plus jeune, ramassera tout. Mais le paysan de la Combe-aux-Épines veut une pièce écrite, disant qu'on n'est sûr de rien et que, si sa fille meurt la première, son mari gardera tout ce qu'elle aura apporté en dot, qu'eux-mêmes ne réclameront rien, bien au contraire. Ils ajoutent qu'à son âge il ne peut guère prétendre obtenir sans autre une jeune femme riche et qu'il doit pourtant leur réserver quelques avantages. Or le vieux ne voudrait pas se lier les mains ; et qui sait si ce chena-pan ne songe pas déjà à une cinquième femme, pensant qu'après avoir fait façon des trois premières, il viendrait promptement à bout de la quatrième ?

À mesure que l'hôtesse avançait dans son récit, la tête d'Anneli se montait à proportion. Elle voulut savoir combien il y avait jusqu'à la Combe-aux-Épines et quel chemin y conduisait. Elle était curieuse de voir de près ces gens et de constater s'ils avaient des cornes ou s'ils étaient comme nous autres. Mais Resli s'y opposa. Il connaissait sa mère et savait qu'une fois la tête montée elle ne pouvait pas se tenir et n'était pas capable de dissimuler sa colère, ce qui donnerait infailliblement lieu à des querelles et des injures, et que, la guerre une fois déclarée, c'en était fait de ses projets.

— Mais, dit-il à sa mère, tu ne penses pas sérieusement à aller là-bas ? Nous avons un bon bout de chemin jusqu'à la maison, et j'ai hâte d'y arriver. N'ai-je pas suffisamment remercié

les gens de la Combe-aux-Épines et ne risques-tu pas de les détourner de leur ouvrage, car ils doivent être aujourd'hui occupés à rentrer le colza ?

— C'est aussi mon avis, dit le père poussé par une sorte d'instinct.

— Après tout, observa l'hôtesse, il n'y a pas grand risque à faire voir à ces gens qu'ils ne sont pas seuls à avoir une tuile au soleil. Allez-y maintenant, en attendant je vous préparerai un petit dîner à la fortune du pot et tout sera prêt à votre retour.

Mais Resli devint tout à fait grave et sortit en faisant signe à sa mère de le suivre, qu'il avait quelque chose à lui dire.

— Vous pouvez vous féliciter d'avoir un fils comme celui-là, dit l'hôtesse à Christen. Il ne lui manque plus qu'une brave petite femme et tout sera pour le mieux.

— Si seulement on l'avait déjà ! répondit Christen, mais quand on croit qu'on en tient une, elle vous glisse des mains. On a de la peine par le temps qui court.

— Est-ce que vous n'aviez pas un peu l'œil sur la fille de la Combe-aux-Épines ? Les gens qui étaient avec la pompe en ont raconté de belles sur ce qui s'est passé dans la forêt ; il paraît que la fille s'est montrée si drôle et chacun est resté persuadé que ce n'était pas la première fois que ces deux se voyaient.

— Il y a bien eu quelque chose, mais il n'est probablement plus question de rien ; ils ont dansé une fois ensemble et la fille a plu au garçon ; il nous a même parlé d'elle, mais il doit bien voir lui-même que la chose ne procurerait que des désagréments et des ennuis ; aussi n'y pense-t-il plus, pas plus que moi.

— Oh ! À votre place je ne me rebutterais pas si vite. Une fille riche et jolie mérite bien un peu de peine, et vous êtes sans doute aussi de ceux qui ne font pas grand cas de celles qui vous tombent dans la bouche comme les mouches en été. Et si je puis

vous donner un coup de main sans en avoir l'air, je le ferai volontiers, parce que cette fille m'intéresse ; quant aux vieux, si je peux leur jouer un bon tour par derrière, je ne manquerai pas l'occasion.

À ce moment Resli rentra avec sa mère qui s'était résignée – non sans peine, cela se voyait sur sa figure – à ne pas aller à la Combe-aux-Épines. Tout l'étalage qu'elle avait fait, la toilette, les écus, la détresse causée par le cheval, tout était en pure perte. Une chose cependant la consolait, c'était la pensée que d'autres gens l'avaient vue et que le récit de ce qu'ils avaient vu irait bien jusque là-bas.

Anneli était une vraie mère, prête à tout sacrifier, fût-ce sa place en paradis, ou du moins la moitié de sa place, pour le bonheur de son fils ; croyant celui-ci méprisé, elle était allée jusqu'à faire grand étalage et toilette mirobolante, deux choses qui cependant lui répugnaient profondément. Elle résolut de faire une descente chez le boutiquier du village, affaire de nantir le public de ce qui se passait. « Je sors si peu, dit-elle, que pour une fois je ne puis faire autrement que d'acheter quelque chose à ceux qui sont restés à la maison. Et puis je serais curieuse de savoir ce que le café se vend par ici. »

La boutique du village est, plus encore que l'auberge, l'endroit prédestiné aux épanchements des cœurs féminins et il s'y déroule des délibérations bien autrement intéressantes que celles des Grands-Conseils et des Diètes, qui pourtant sont reproduites par les gazettes. Mais celles-là sont tellement importantes, et ceux qui y participent y apportent une telle ardeur que personne n'a le temps de prendre des notes, ce qui ne les empêche pas de faire écho dans toute la contrée, d'être répétées dans toutes les maisons, de produire la paix ou la guerre, de préparer des baptêmes et des mariages, pendant que celles qui s'impriment n'ont le plus souvent ni force ni vertu et restent lettre morte, incapables de servir d'appât à un chien, et à peine bonnes à amuser les petits chats.

Anneli trouva la boutique vide ; c'est justement ce qu'il lui fallait et elle put à souhait s'entretenir avec la marchande, faire déballer, acheter, sans être gênée par personne. Elle prit son temps, la marchande fit de même, si bien qu'Anneli acheta un tas de choses qu'elle eût eu peine à porter seule à l'auberge. Tout cela se fit de sa part sans vanteries déplacées, mais avec une simplicité de bon goût et des façons si distinguées que la marchande brûlait d'envie de savoir qui elle pouvait bien être, sans cependant oser le lui demander, tant les manières d'Anneli lui inspiraient le respect. Ceux qui se vantent eux-mêmes, et qui veulent en imposer par de belles manières et un langage choisi, ne réussissent qu'à trahir leur vulgarité, aussi personne ne se gêne-t-il d'eux et le premier venu se croit-il autorisé à leur poser toutes les questions possibles.

La marchande ne voulut absolument pas que sa cliente portât la moindre chose ; elle promit de porter tout le paquet à l'auberge aussitôt qu'elle aurait mis ses pommes de terre sur le feu. Elle tint parole et sut s'arranger de manière à apprendre de l'hôtesse qui étaient ces gens, avec quelques allusions à l'affaire de la Combe-aux-Épines.

On arrivait tout doucement à la fin du dîner. L'aubergiste était venu prendre place aux côtés de Christen et parlait avec lui poudre d'os et tourteaux ; l'hôtesse allait et venait et Anneli disait :

— Ce serait bientôt le moment de partir. Resli, va donc voir si le cheval a ce qu'il lui faut. Je ne puis pas souffrir que les bêtes manquent de quelque chose quand les gens vivent grassement.

— Oh, répondit Resli en se dirigeant vers la porte, celui-là ne risque pas de manquer de quoi que ce soit.

Arrivé devant la maison, il fut bien étonné de voir la paysanne de la Combe-aux-Épines monter la rue. Il ne put faire autrement que lui tendre la main et lui expliquer ce qu'il faisait là.

— Comment donc ? s'écria-t-elle, l'air effrayé. Pourquoi n'es-tu pas revenu chez nous, puisque tu ne pouvais supporter plus loin la voiture ? Voilà que les gens vont croire que nous ne sommes pas capables d'héberger quelqu'un pendant quelques jours. Si j'avais su ce qui arriverait, jamais je ne t'aurais laissé partir, eusses-tu fait toutes les misères pour qu'on te lâchât. Mais je suis bien aise d'être venue par hasard au village, tu pourras de suite revenir avec moi à la maison, si ce n'est pas trop loin pour toi. Dommage que je n'aie pas pris la voiture.

Resli n'insista pas sur la question d'avoir su ou de ne pas avoir su ; il venait d'apercevoir la mine rusée de la marchande derrière sa fenêtre et renonça à rechercher les motifs de l'arrivée de la paysanne. Était-ce curiosité de voir ses gens, ou regret de le sentir arrêté à l'auberge et désir de s'excuser, il ne s'en informa pas et se borna à faire l'aimable jeune homme, comme tous les garçons qui tiennent à être bien dans les papiers de la mère.

— Eh, eh ! fit tout à coup l'hôtesse dans l'auberge, en tournant les yeux vers la fenêtre ; n'est-ce pas la paysanne de la Combe-aux-Épines qui cause avec votre fils ?

— Pas possible ! répondit Anneli. Est-ce bien elle ?

— Certainement c'est elle. Que vient-elle faire aujourd'hui au village ? Elle qui ne s'y montre pas trois fois d'une année, pas même pour venir à l'église !

Cependant Anneli s'était levée, avait passé la main sur les plis de son tablier et était sortie, le visage empreint d'une douce joie. Elle se présenta elle-même à la paysanne de la Combe-aux-Épines et obligea celle-ci à entrer.

La paysanne fit bien quelques façons, mais, poussée par la curiosité et craignant que les gens ne fissent à son endroit des suppositions fâcheuses, elle suivit Anneli. Une fois entrée elle dut s'asseoir à table, accepter une tasse de café et prendre un morceau, non sans raconter tout au long comment on avait ap-

porté le garçon à demi-mort et dans un état épouvantable, comment elle l'avait lavé et rappelé à la vie, et combien c'était malgré eux qu'il était parti. Mais il n'y avait pas eu moyen de le retenir, et l'eût-on attaché avec des chaînes, il les eût sûrement rompues.

Ces explications toutes spontanées désarmèrent la bonne maman, qui se mit à louer la paysanne de sa grande bienveillance, non sans vanter également son Resli, en affirmant qu'elle n'eût plus tenu à la vie si on le lui eût rapporté mort. Ce disant, de grosses gouttes lui glissaient sur les joues et allaient se réunir sous son menton.

— Je serais aussi comme cela, dit la paysanne. Et pourtant il semble parfois qu'on serait beaucoup plus tranquille si l'on n'avait pas d'enfants. Quand ils sont petits, on les a continuellement devant ses pieds et on ne sait qu'en faire ; une fois grands, ils s'en vont où bon leur semble pendant qu'on s'échine et se casse la tête à faire en sorte qu'ils aient un jour de quoi vivre. C'est que nous ne voudrions pas qu'un de nos enfants fût moins bien loti que nous ; quand on est habitué à quelque chose, on y tient ; autrement cela va mal.

Ces paroles servirent de transition à l'énumération de leurs biens, et au récit des succès que leurs enfants avaient eu en matière de mariage au point d'être actuellement plus riches qu'eux-mêmes. Anneli se borna à mêler à ce discours quelques paroles sensées, sans se laisser entraîner aux mêmes vantardises. Les deux femmes formaient d'ailleurs un contraste frappant, comme il en arriverait par exemple d'une belle motte de beurre jaune comme l'or et d'une cafetière enfumée ; l'une et l'autre représentent quelque chose de bon, mais l'une des deux est appétissante à voir et montre au premier coup d'œil ce qu'elle est, tandis que l'autre risque de vous noircir à la première approche et vous laisse toutes espèces d'incertitudes à l'endroit de son contenu.



Anneli était ouverte et propre, encore très appétissante pour une vieille femme ; elle parlait lentement mais avec bon sens ; tous ses mouvements étaient souples et arrondis, si bien qu'elle inspirait à première vue un certain respect et qu'on comprenait qu'une pareille femme n'avait pas besoin de porter des vêtements d'une coupe particulière pour paraître à son avantage et qu'elle pouvait, sans déroger, prendre place derrière n'importe quelle table.

L'autre n'était pas moins attifée, mais tout ce qu'elle portait avait l'air fripé et malpropre ; elle paraissait n'avoir à disposition que des habits de la semaine, tandis que tous les vêtements d'Anneli semblaient être des habits du dimanche. Ses mains étaient lavées, mais le lavage n'avait jamais opéré sur elles qu'incomplètement ; ses ongles étaient en partie longs, en partie courts et présentaient tous quelque superfluité. Son visage, sans être laid, était fortement teinté d'orgueil et avait quelque chose de gluant qui impressionnait désagréablement. Elle parlait avec facilité, mais ses discours ne plaisaient pas, parce qu'on ne savait jamais s'il fallait y croire ou non. Partout où elle allait, elle

se croyait obligée de montrer qu'elle était la première, si bien que personne ne la tenait pour ce qu'elle était en réalité et qu'elle semblait n'être nulle part à sa place. Plus elle sentait son infériorité croître en présence d'Anneli, plus elle faisait effort pour la dominer, et plus Anneli restait simple, ce qui ne faisait que rendre son infériorité plus apparente. C'est chose curieuse que l'insuccès qui s'attache aux efforts que l'on fait pour paraître et qui n'aboutissent qu'à une défaite plus notoire.

Ce jeu faisait sourire l'hôtesse, qui jouissait énormément de voir la paysanne dans cette mauvaise passe et qui eût volontiers passé la journée à en suivre les péripéties, mais Christen pressait le départ. Anneli renouvela ses remerciements et mentionna expressément la jeune fille qui avait voulu qu'on recueillît Resli.

— Que j'aimerais la voir, continua-t-elle, et la remercier elle-même. Faites-nous donc le plaisir de venir une fois chez nous pour vous récupérer des soins que vous avez eus pour notre fils.

— Il ne vaut pas la peine d'en parler, répondit la paysanne. Après tout la chose pourrait se faire, quoiqu'on ne sache jamais ce qui peut se passer ; il arrive souvent de l'imprévu avec les filles.

— Christen, dit Anneli sans paraître avoir remarqué l'allusion, ne serait-il pas convenable de faire parvenir une récompense aux jeunes gens qui ont pris soin de Resli ?

— J'y avais déjà pensé, répondit Christen, et tu fais bien de me rappeler la chose.

Ce disant il tira de sa poche la grosse bourse de peau et prit une poignée d'écus de Brabant, qu'il remit à l'aubergiste avec la recommandation de donner à l'occasion un bon coup à boire aux pompiers et de les remercier en son nom. L'aubergiste ouvrit de grands yeux et protesta que ce n'était pas nécessaire, que cela ne se faisait pas, que sur cent il n'y en aurait pas un qui y

eût pensé, que les pompiers ne s'y attendaient nullement et que d'ailleurs il y avait la moitié trop. Il n'en garda pas moins les écus ; quant à la paysanne, curieuse de savoir combien il y en avait et pensant peut-être qu'il n'était pas inutile qu'une tierce personne fut au courant de la chose, elle attendit que les voyageurs eussent pris place sur la voiture après des adieux maintes fois répétés, et que le cheval de cavalerie fût parti d'un trot rapide.

CHAPITRE VII

Les fiançailles.

Quand des visiteurs s'en vont, il arrive généralement que ceux qu'ils viennent de quitter restent encore quelques instants ensemble pour décocher à leur adresse, non des coups de fusil, mais des paroles vraies ou fausses, bienveillantes ou malignes, selon la nature de l'arme d'où elles sortent, car c'est à celle-ci qu'il en tient, et non aux partants. Il y a de ces fusils qui seraient de force à décocher des moqueries et des insultes après le bon Dieu lui-même, s'il leur apparaissait en chair et en os, fût-il venu pour leur apporter les plus riches bénédictions.

Ainsi restèrent la paysanne et l'hôtesse, celle-ci déchargeant toute une batterie de canons bourrés de louanges et des témoignages de l'admiration la plus complète :

— En voilà des gens ! s'écriait-elle. Pas la moindre trace d'orgueil, mais de bonnes manières, des égards pour chacun, de la distinction, quoi ! Et de la richesse ! Le garçon n'a-t-il pas donné cinq batz de pourboire pour une seule nuit qu'il a passée ici, et autant au domestique d'écurie ! Et ce que mon mari a reçu ! Il y en a bien pour dix couronnes. C'est une idée qui ne serait venue à personne de ce pays ; au contraire, qui sait si un autre n'eût pas attaqué nos pompiers comme ayant fait le coup ? Je lui ai demandé s'il connaissait les coupables et s'il ne voulait pas les prendre à partie ; il m'a répondu que ce qui est fauché

est bas et qu'il ne pense pas le moins du monde à se mettre en procès pour une bagarre, heureux qu'il est que son garçon en soit quitte ainsi, et ne voulant pas pousser l'ingratitude envers Dieu jusqu'à entamer un de ces procès que Dieu réprouve et qui font la terreur des honnêtes gens. Voilà un beau langage et je voudrais bien savoir jusqu'où il faudrait aller dans notre contrée pour trouver un homme pensant de même. Si j'avais des filles et que l'une d'entre elles eût le garçon pour mari, j'en serais plus heureuse que si elle eût épousé un roi.

La marchande, voyant les deux femmes arrêtées ensemble, s'empressa de venir les rejoindre et emboucha à son tour la trompette des louanges :

— Voilà une femme qui s'y connaît ! Et dire qu'elle n'a pas marchandé quoi que ce soit ! Il est vrai que je ne surrais pas les prix, comme font des femmes que je pourrais nommer ; mais quand cela serait, je n'aurais pas osé avec elle. C'est que des gens comme ceux-là vont un peu partout, et quand une de ces dames va dire quelque part qu'elle a été bien servie à tel endroit et qu'on ne lui a pas surfait la marchandise, on en profite cent fois plus que si l'on avait vendu une fois la moitié trop cher.

— C'est comme dans notre métier, dit l'hôtesse. Il y a des aubergistes qui croient pouvoir impunément étriller leurs clients ou leur vendre de la mauvaise drogue et qui, à partir de ce moment, n'ont plus la moindre chance, si bien que, quand même ils offriraient les choses à moitié prix, on crierait encore à la tromperie, parce qu'on a perdu toute confiance en eux. C'est la confiance qui est la chose essentielle, et une fois le rôti brûlé, il n'y a plus moyen de lui donner bon goût.

La paysanne de la Combe-aux-Épines rentra ce jour-là chez elle, chargée comme elle ne l'avait jamais été, eût-elle eu sur la tête une corbeille pleine de poires et un plein panier à la main. Il n'y avait pas à dire, c'était un excellent parti pour sa fille que ce garçon-là, sans comparaison avec le vieux gueux qui lui répugnait tellement autrefois au temps de sa jeunesse, quand même

elle avait été alors la moitié moins prude qu'Anne-Mareili. Sans doute elle l'avait souvent consolée, quand elle pleurait et gémissait, en lui représentant que le père était encore plus vieux que son prétendant et que puisqu'elle même s'arrangeait du père, sa fille pouvait bien faire de même avec son futur mari. Pourquoi, en effet, sa fille eût-elle été mieux lotie qu'elle ?

Cependant quelque chose lui disait que ce n'était pas là une consolation suffisante, aussi avait-elle coutume d'ajouter :

— Après tout, il ne vaut pas la peine de se donner tant de mal pour une histoire qui durera si peu. Les individus qui ont le souffle aussi court n'arrivent guère à cent ans. Oh, si je savais que tu en eusses pour longtemps, je ne t'encouragerais pas tellement, d'autant plus que ce n'est pas un individu commode et que sa femme ne vivra pas grassement, mais il n'y a pas de risque qu'il dure, et une fois enterré, tu auras du bon temps, tu pourras rester assise toute la journée et tu n'auras qu'à commander ce qu'il faudra te servir à manger et à boire. Et si même tu trouves bon de te faire du café sept fois par jour, personne n'aura un mot à y redire.

Telles avaient été les consolations et les réprimandes de la mère, ce qui ne l'empêchait pas cependant de ressembler à toutes les mères qui tiennent autant au bien-être de leurs filles qu'au lustre et à la grandeur de leur maison. Elle se disait qu'Anne-Mareili pourrait devenir une grande dame sans être absolument tenue de se sacrifier, et qu'il y aurait peut-être moyen de lui procurer un joli garçon sans pour cela renoncer à la richesse, et elle prit tout doucement la résolution d'envoyer promener le vieux, pour peu qu'il continuât à faire des façons et qu'il se refusât à signer un contrat. Quant au jeune garçon, elle avait bien remarqué que sa fille en tenait quelque peu. N'avait-elle pas souvent raconté qu'elle avait dansé avec certain garçon ? Et ne l'avait-elle pas tout de suite reconnu, de nuit et en pleine forêt, preuve qu'elle en avait joliment conservé le souvenir ? Pourquoi ne pas les mettre en concurrence l'un avec

l'autre ? Il n'y avait pas de risque à tenter l'aventure ? Car, on pouvait le dire, Anne-Mareili ne serait pas déplacée chez ces gens-là ; elle avait aussi quelque chose de distingué, si bien qu'on ne savait pas toujours si l'on oserait lui adresser la parole ou non ; et avec cela une manière toute particulière de prendre les choses...

Quand elle arriva à la maison, toute préoccupée de ses combinaisons, elle avait l'air d'en savoir long et ne communiqua à ses gens que ce que la prudence d'un diplomate consommé eût autorisé en pareille occurrence. Elle s'ouvrit d'abord à son mari :

— Ce sont des gens, dit-elle, comme on n'en trouve pas épais, et, à ne considérer que le bien de notre fille, il y aurait là tout ce qu'on pourrait désirer. Sans doute il faut y regarder de plus près, bien que je ne croie pas la chose absolument indispensable. Si l'autre ne se décide pas bientôt, il sera bon de s'adresser là. Ce n'est pas qu'ils m'en aient fait le moindre semblant, mais l'hôtesse est bien capable de leur avoir donné à comprendre, cette bégueule, qu'il y avait quelque chose sur le tapis. D'ailleurs j'ai cru remarquer que les jeunes n'étaient pas indifférents l'un à l'autre, et si l'on veut donner suite à l'affaire, il n'y aura qu'à aller un jour en visite là-bas ; ils m'ont terriblement engagée à aller.

Cependant sa fille tournait autour d'elle comme un chat autour d'une assiette de bouillie chaude ; elle lui dit :

— Ce sont de drôles de gens, qui ne feraient guère notre affaire, des gens desquels on ne peut pas savoir si c'est du grand monde ou non. Ils ne se sont pas autrement vantés, mais ils faisaient danser leurs écus comme s'ils en avaient une fabrique à la maison. Cela ressemble un peu aux Anabaptistes dont on dit qu'il y en a tant dans l'Emmenthal.

— Mais, mère, les Anabaptistes ne dansent pas, à ce que j'ai toujours entendu dire...

— Ah bah ! Tu ne penses qu'à la danse, comme si c'était l'essentiel dans ce monde. Crois-moi, tu n'arriveras à rien de bon, si tu n'as que des niaiseries pareilles dans la tête. Ne penses-tu donc jamais à des choses plus sérieuses, par exemple à quel prix le lin sera cette année, sous quel signe on plante les haricots et comment on s'y prend pour faire un bon mariage de manière à faire plaisir à son père et à sa mère ?

Les gens qui viennent de partir d'une localité sont généralement un moment avant de retrouver le fil de leur conversation ; il leur faut du temps pour s'habituer au mouvement de la voiture, les mots leur viennent avec difficulté, soit qu'ils se sentent les jambes raides, soit que le cheval chemine trop vivement, soit encore qu'ils aient la tête trop pleine de ce qu'ils ont vu et entendu et qu'ils aient besoin de digérer un peu leurs impressions avant de les exprimer par des paroles, dussent-ils même n'avoir rien à exprimer, de même qu'il arrive quelquefois qu'un nuage très noir ne donne ni pluie ni grêle quelconque.

On causait donc peu sur la voiture, et encore ne parlait-on en aucune façon de la chose essentielle. La mère s'inquiétait beaucoup de la tête de Resli ; celui-ci avait assez à faire à surveiller le cheval, bien que l'animal lui obéît mieux encore qu'au père. Celui-ci luttait d'ailleurs avec le sommeil, s'aidant pour cela de sa pipe sans mieux réussir à se défendre de l'implacable tyran.

À la maison on attend avec impatience le retour des voyageurs, on trouve le temps terriblement long, on jette de longs regards vers le point de l'horizon où ils doivent apparaître, on se demande l'un à l'autre pourquoi donc ils ne sont pas encore là et ce qui peut bien leur être arrivé, on suppose ce qu'ils apporteront à chacun en fait de petits cadeaux. Enfin les voilà : un cri retentit d'un bout à l'autre de la maison ; on se précipite hors de toutes les ouvertures, chacun veut à son tour souhaiter la bienvenue aux arrivants ; les animaux eux-mêmes s'en mêlent : le mouton bêle, les chevaux hennissent, le chien va et vient en agi-

tant la queue, et le chat, plus réservé dans ses témoignages de contentement, se tient, la queue haut élevée, attendant un moment favorable pour offrir ses hommages respectueux. Nul ne hasarde une interrogation prématurée, chacun sait attendre le moment où, les affaires faites, la faim et la soif apaisées, toutes oreilles inutiles s'étant éloignées, les cœurs se déchargeront enfin des questions curieuses et des réponses circonstanciées qui s'y sont emmagasinées pendant une longue journée.

Resli, quoique fatigué et la tête lourde, voulut attendre le moment du déballage ; il était curieux, lui aussi, d'entendre ce que le père et la mère diraient. Ceux-ci se montrèrent très réservés dans leurs appréciations à l'endroit de la paysanne de la Combe-aux-Épines, se bornant tout au plus à dire qu'ils l'avaient vue, ce qui indisposa fort Anne-Lisi. La jeune fille ne pouvait leur pardonner de n'avoir pas dit le moindre mot de l'affaire.

— Quel dommage, dit-elle, que je n'aie pas été de la partie ! C'eût été une autre chanson et tout serait bâclé à l'heure qu'il est.

— Ce n'est pas si facile que tu le crois, répondit la mère ; il y a une autre question sur le tapis et, tu sais, là où il y a des épines il faut regarder à deux fois avant d'y mettre la main, si l'on ne veut pas se piquer tous les doigts.

— Mais ce sont des monstres de mettre leur fille dans une impasse pareille ! Vrai, si mon père et ma mère avaient seulement l'idée de me faire passer par là, je ne pourrais plus les aimer un instant. Être écorchée vivante ! Il y a de quoi vous faire fuir aussi loin que vos jambes vous porteraient ; c'est du moins ce que je ferais.

Anneli poussa un soupir et Christen tira de grosses bouffées de sa pipe. Quant à Resli, ses yeux se remplirent de larmes et il dit :

— Je vois bien que vous avez quelque chose sur le cœur. Ces gens ne vous plaisent pas. Et quand vous ne trouveriez rien à redire à leur position et à leur fortune, vous vous dites que tout n'est pas en ordre chez eux. Mon Dieu, on ne trouve nulle part tous les avantages réunis, il y a partout quelque chose qui cloche, tantôt à l'extérieur, tantôt à l'intérieur, tantôt du côté des parents, tantôt du côté de la fille. À moi non plus ces gens ne plaisent pas, mais depuis que j'ai vu la fille devant mon lit, pareille à un esprit, je ne puis me l'ôter de la tête. Il faut dire qu'elle est toute autre que ses parents, elle n'a pas les mêmes idées ; ce n'est pas moi seulement qui le dis, tout le monde pense de même. Voyez plutôt sa tournure et ses manières ; n'a-t-elle pas souvent l'air d'avoir honte de ses gens ? D'ailleurs elle sera ici bien loin d'eux ; on ne se verra pas souvent dans l'année et, une fois chez d'honnêtes gens où elle pourra faire à son idée, elle paraîtra toute à son avantage.

— Qui sait ? observa Christen. Le sang est le sang et les habitudes sont les habitudes. Ce n'est pas que je fasse des difficultés, tu as l'âge de te diriger toi-même.

— Père, croyez-m'en, ce n'est pas non plus une petite affaire pour moi. Je sais que c'est pour la vie, peut-être même pour l'éternité et je me dis parfois qu'il vaudrait mieux que je reste garçon, je saurais au moins à quoi j'en suis, mais je sens que Dieu en a décidé autrement. Aussi, croyez-m'en, je ne ferai rien à l'aveuglette et je suis loin de croire qu'il faut que la chose se fasse parce que je l'ai en tête. Et puis, cela n'ira pas sur des roulettes et il faudra du temps pour qu'on sache au juste ce qui en est. D'ailleurs si je remarquais la moindre irrégularité, le moindre désordre dans cette affaire, j'y renoncerais le beau premier, dût mon cœur en souffrir horriblement.

— Mais, interrompit Anne-Lisi, comment la retrouveras-tu, si l'on n'a pas même donné à entendre un mot à la mère, ce qui à mon avis est plus que sot ? Et s'ils publiaient leurs bans déjà

dimanche ? Y aurait-il peut-être quelque engagement pris entre vous ?

Resli eut un moment d'embarras et finit par répondre :

— Que cela ne te tourmente pas. Le dernier mot n'est pas dit, mais j'aime mieux garder la chose pour moi jusqu'à ce qu'on sache de quoi il retourne.

— C'est justement ce qui me met en colère, dit Anne-Lisi. J'ai toujours vu que quand on a une sœur, on la met au courant de tout, parce que, vois-tu, une sœur peut rendre joliment service dans ces occasions là, en servant d'amorce ou de prétexte, et j'en connais qui, sans leur sœur, n'eussent jamais trouvé à se marier. Et pourquoi ne m'y entendrais-je pas aussi bien que d'autres ? Je ne suis pourtant pas des plus sottes. Mais voilà, essaie tout seul, puisque c'est ton idée ; et si tu avais jamais besoin de moi, dis-le sans crainte, je ne me tiendrai pas en arrière, quand même tu fais si peu de cas de moi à présent.

Resli dormit peu cette nuit-là ; il avait le cœur tellement malade qu'il n'en sentait plus même ses meurtrissures à la tête. Au fond, ce qu'il avait vu de la Combe-aux-Épines lui avait laissé une fâcheuse impression ; les gens de là-bas ne lui plaisaient guère ; leur genre de vie, leur langage, leur train de culture ne l'attiraient pas ; il était presque comme une fille sage et bien élevée qui se trouverait tout à coup en compagnie de donzelles aux mœurs grossières et relâchées ; il éprouvait du dépit, du dégoût et pour un peu se fût écrié : « Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme ces gens-là ! »

Il avait déjà vu telle jeune femme charmante se transformer avec le temps en une espèce de monstre dont nul n'eût soupçonné l'existence sous les traits de la demoiselle aimable et sensible. Si pareille chose lui arrivait ! Si son père et sa mère devaient un jour porter avec douleur leurs cheveux blancs au sépulcre ! À cette pensée ses yeux se remplissaient de larmes et il se demandait s'il était bien possible qu'il lui arrivât pareille

aventure. Cette question ne trouvant pas de réponse dans son esprit, il résolut de l'approfondir avec tout le sérieux et toute l'attention qu'elle comportait. Question scabreuse en effet, et pleine de mystère. Vous avez eu sans doute une fois ou l'autre sous les yeux une robe magnifique, étincelante sous ses ornements divers, attirant tous les regards ; plus tard la même robe vous est apparue défraîchie, décolorée, couverte de taches mal dissimulées, sur le dos d'une fille de chambre ; plus tard encore vous l'avez revue, sale et désemparée, entre les mains d'un fripier, et si elle est retombée une dernière fois sous vos yeux, c'était sous l'apparence d'une ignoble guenille que personne n'eût voulu ramasser.

Quand deux amoureux veulent se rencontrer à l'insu de leurs proches, ils choisissent soit un lieu retiré, soit un endroit où il y ait foule. Les extrêmes se touchent. L'instinct de l'adolescence arrive aux mêmes conclusions que l'expérience de l'âge. Une jeune fille veut-elle une bonne fois regarder dans les yeux de son amoureux sans que personne ne s'en doute, un amoureux veut-il exposer à une jeune fille, en grand secret, les projets de bonheur qu'il a rêvés pour elle, l'un et l'autre se trouveront également bien du coin obscur de quelque galerie ou d'une claire journée de foire, et le jeune couple qui choisira pour théâtre de ses entretiens confidentiels un coin retiré de la foire ou quelque auberge tranquille pourra à volonté y rester toute une demi-journée sans que personne s'en aperçoive ou songe à le déranger. En effet, quand les violons retentissent, que la joie descend du ciel à torrents, que chacun est à ses affaires sur la place du marché ou dans la salle de bal, nul ne songe à épier les faits et gestes d'autrui ou à écouter aux portes. Et à voir le tohu-bohu du marché aux chevaux ou de la place où les paysans vendent et achètent les rouleaux de toile, on ne se douterait pas de ce qu'il y a d'heureux couples, assis solitaires dans les recoins ignorés de la foule.

On se rappelle que Resli était retourné chercher son mouchoir oublié. Cet incident lui avait fourni l'occasion de fixer ra-

pidement un rendez-vous. Mais, n'étant pas suffisamment au courant des facilités qu'offre un jour de foire, ni des habitudes de la famille, il avait préféré la solitude au tumulte de la foule. Il eût en effet été dangereux de se rencontrer avec Anne-Mareili sur une foire fréquentée où il se fût trouvé nez à nez avec la plupart des membres de la famille, et d'autre part c'eût été éveiller les soupçons que de se rendre à une autre foire où personne n'allait d'habitude et où d'ailleurs on n'eût pas laissé venir la jeune fille, à moins de la surveiller étroitement.

Il y avait quelque part, en un coin de pays isolé par la configuration du sol, un établissement de bains réputé pour l'excellence de ses eaux, quoi qu'il fût mal tenu. On n'y trouvait jamais rien, la viande ayant toujours été mangée la veille et le pain au déjeuner du matin. Et quand, par exception, on pouvait avoir quelque chose, il fallait le payer un prix exorbitant. C'est que ces gens entendaient que leur établissement leur rapportât tant par an, si bien que chacun de leurs hôtes devait faire sa part du produit ; ils calculaient en effet que cent clients devaient leur rapporter autant que mille clients. Mais le bon public ne consent pas toujours à faciliter ces combinaisons, et comme la cuisine est pour une grosse part dans la vogue de semblables établissements, l'endroit en question était aussi délaissé par le public qu'isolé par sa position topographique, de telle façon que les amateurs de la tranquillité étaient servis à souhait aussi bien la semaine que le dimanche.

Resli avait soufflé à l'oreille de la jeune fille une date et le nom de l'endroit ; un léger signe de tête avait été sa réponse, aussi ne manifestait-il aucune inquiétude et ne tenait-il pas autrement à ce qu'on se mêlât pour le moment de cette affaire.

Au jour convenu Resli était au rendez-vous ; il attendit longtemps ; pas trace d'Anne-Mareili sur le sentier rocailleux qui venait de la plaine, pas plus que sur la pente de la colline buissonneuse. De sombres nuées se poursuivaient au ciel, un vent âpre traversait l'atmosphère ; il ne faisait pas un temps à

prendre un bain et l'esprit de Resli n'était pas couleur de rose ; le pauvre garçon broyait du noir et, comme il en arrive à quiconque doit attendre longtemps, les idées noires se succédaient dans son cerveau, les suppositions fâcheuses lui venaient à l'esprit, toutes plus désolantes les unes que les autres, augmentant de minute en minute son malaise et son mécontentement. Ne m'aurait-elle pas compris ? pensait-il en lui-même. A-t-elle peut-être déjà été ici ? Reviendra-t-elle ? Se serait-elle égarée en route ? Ses gens ne l'auraient-ils point empêchée de venir ? Ou aurait-elle changé d'idée ? Depuis des semaines il se représentait le moment où, s'approchant de l'établissement, il verrait Anne-Mareili venir du côté opposé et où ils se rencontreraient juste devant la maison. Et voilà qu'il attendait depuis des heures ; on lui avait demandé s'il voulait un bain ou s'il désirait quelque chose à manger, en lui faisant observer qu'il ferait bien de le dire à temps, car enfin on n'était pas dans un endroit à avoir toujours de quoi satisfaire au moment voulu tous les caprices des hôtes ; on n'était pas des sorciers. Resli s'était expliqué tant bien que mal et avait fini par demander à manger. La servante avait apporté une assiette en disant :

— Le reste viendra dès que le garçon sera arrivé avec le pain. Ce maudit garçon se fait toujours attendre. Vous attendez peut-être aussi quelqu'un ?

Ce fut le point de départ d'un bavardage dont il eût été difficile de dire si c'était une manière de se dégonfler sur la maîtresse de la maison et sur le désordre qui régnait dans l'établissement, ou tout simplement un moyen de se passer agréablement le temps en tête-à-tête avec ce joli garçon.

Au beau milieu de ce discours la porte s'ouvrit lentement.

— Bonjour à tout le monde ! fit une voix. Et une jeune fille aux joues très rouges se trouva dans la chambre.

— Bien le bonjour, dit la servante en se levant. Que peut-on te servir ?



Resli avait rougi à son tour, soit étonnement, soit embarras de se voir surpris en tête-à-tête avec la servante. Mais, se levant vivement, il dit :

— Bonjour, cousine ! Tiens, tu es aussi dans ce pays ? Quel bon vent t'amène ici ?

— Je suis bien aise de te rencontrer, dit la jeune fille. Justement j'allais chez vous, et voilà que je puis te faire ma commission. Cela m'arrange joliment, je pourrai rentrer à temps. Il ne fait pas bon sur les chemins par le temps qu'il fait, mais la chose pressait.

— Allons, assieds-toi et conte-moi l'affaire. Je ne t'aurais presque pas reconnue.

Rien d'étonnant à ce qu'il ne l'eût pas reconnue, car Anne-Mareili n'était pas en toilette ; on eût plutôt dit un déguisement, camisole courte et légère, jupe de milaine, chemise de grosse toile, bonnet à larges dentelles de crin, bref, la mise d'une servante plutôt que d'une riche fille de paysans, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir parfaitement bonne façon, tant il est vrai que ce n'est pas toujours l'habit qui fait le moine.

— Vous mangerez sans doute ensemble ? dit la servante. Si vous voulez, on vous servira dans une chambre du premier, où il

y a moins de mouches et où vous avez plus de chance de rester seuls, si vous avez quelque chose de particulier à vous dire. Oh, ce n'est pas que vous risquiez d'être dérangés ici : je n'ai pas encore été à un endroit où il vienne moins de monde, à part le meunier et le ramoneur, pas même des mendiants !

Il est d'usage que les servantes d'auberge sont d'autant plus affables avec les hôtes de la maison qu'elles sont plus en grippe avec leur maîtresse. Et pourquoi cela ne serait-il pas ? Les cœurs s'attirent réciproquement, et quand madame l'hôtesse repousse le cœur de sa servante, pourquoi celle-ci ne l'ouvrirait-elle pas à tout venant ?

La chambre en question n'était pas grande et n'avait rien qui rappelât un petit salon ; le canapé était vieux et écrasé et la table boitait ; cependant Resli et Anne-Mareili la trouvèrent splendide et quand ils eurent pris place côte à côte sur le canapé ils furent un moment sans pouvoir parler. Ils avaient tant à se dire et les instants dont ils disposaient étaient si mesurés que leurs confidences s'accumulaient, pressés devant l'étroit passage, au point de ne pouvoir se faire jour. Enfin Resli réussit à dégager de cette masse confuse une observation qu'il exprima de la manière suivante :

— J'ai cru un moment que tu ne viendrais pas et qu'il me faudrait rentrer bredouille.

— C'est vraiment un miracle que je sois ici, répondit Anne-Mareili. J'ai été longtemps sans savoir comment m'y prendre, et quand je l'ai su, ça a été toute une affaire d'en venir à bout.

— Est-ce que tu n'avais plus envie de venir ? Aurais-tu eu le courage de me faire courir et attendre inutilement ?

— Ne te fâche pas de ce que je vais te dire, mais si ce n'était pas allé comme l'éclair, je t'aurais refusé.

— Alors tu ne tiens plus à moi, ou tu veux seulement te moquer ? Je me suis donc trompé quand il m'a semblé que tu

éprouvais un peu de ce que je ressens moi-même, et que je ne t'étais pas tout à fait indifférent.

À ces mots Anne-Mareili jeta un long regard à Resli ; ses yeux se remplirent de larmes et elle dit très lentement :

— C'est que tu ne me connais pas encore. Je n'ai pas l'habitude de courir ainsi le pays et c'est la première fois que je viens à un rendez-vous. D'ailleurs on ne me le permettrait guère ; nous avons toujours de l'ouvrage par-dessus la tête et nos gens entendent que tout marche à leur idée. Aussi je me suis demandé tout d'abord à quoi bon venir, si ce n'est à me rendre le cœur encore plus malade qu'auparavant, et je me suis dit qu'il vaudrait mieux peut-être n'y plus penser et faire comme si je ne t'avais jamais connu.

— Voilà qui eût été joli ! Cela m'eût donné une belle opinion de toi ! Je n'aurais plus donné un sou de n'importe quelle fille. Et quant à ce que tu dis de tes gens, il y aura certainement moyen d'y mettre ordre.

— Peut-être. Mais c'est justement pourquoi je tenais à te voir encore une fois pour te dire de ne pas m'en vouloir si mes parents ont agi si drôlement avec toi et s'ils t'ont renvoyé alors que tu avais à peine repris connaissance et que tu ne pouvais supporter la voiture. Mais ils avaient peur que le Kellerjoggi, celui à qui on veut me donner, ne l'apprît, ou que nous n'eussions le temps de nous parler, ce qui eût dérangé leurs projets. C'est que, vois-tu, quand mon père a mis quelque chose sous son bonnet, il faut en passer par là, coûte que coûte. J'ai donc voulu te dire de ne pas m'en vouloir et de ne pas te tourmenter à cause de moi, parce que cela ne donnera rien quand même. Mais je tenais à te revoir encore une fois, c'est pourquoi je suis venue. Peut-être est-ce la dernière fois que nous nous rencontrons.

— Bah, fit Resli ; ce n'est pas encore prouvé, d'autant plus que nous ne nous sommes pas encore mis sérieusement à l'œuvre. Quant à moi je ne me rebute pas pour si peu. Toute la

question est de savoir si tu es d'accord et si tu tiens à moi. Et puis je me demande si on peut te forcer à épouser le vieux. Qu'en dis-tu ?

— Je n'ai pas long à t'en dire. Si je n'avais pas tenu à toi je ne serais pas ici et pour personne d'autre au monde je n'aurais fait ce voyage, sans parler des façons qu'il m'a fallu faire et des mensonges que j'ai dû dire. Si j'avais dit que je venais à cause de toi, il n'eût pu être question de me laisser partir ; alors j'ai prétexté vouloir porter une étrenne à un filleul que j'ai pas loin d'ici et qui n'est pas venu au Nouvel-an comme c'est la coutume. On m'a dit qu'il n'était pas nécessaire de courir après, que le Nouvel-an était bientôt là et que l'enfant ne manquerait pas d'arriver la seconde année, de sorte qu'on pourrait lui donner pour les deux fois ; et ils n'ont pas voulu en démordre. Heureusement qu'il ne faisait pas beau temps, et qu'il n'y avait pas de gros ouvrages en train. Mon père est terriblement méfiant, et quand il ne voit pas tout-à-fait clair à une chose, il n'y a pas moyen de la lui faire avaler. Alors je suis allée me plaindre à ma mère en disant qu'une fois mariée avec le Kellerjoggi je serais comme un chien à la chaîne, et que j'avais bien le droit de faire une petite sortie pendant que j'étais encore à la maison, sinon que je serais bien capable de faire un mauvais coup. Cela est allé au cœur de la mère, qui au fond, serait bonne pour moi, si le père n'y était pas. Elle lui a parlé et est bientôt revenue me dire : « N'en parle plus et file ton nœud, mais, entends-tu ? ne fais rien qu'on puisse te reprocher, parce que, s'il fallait apprendre quelque chose sur ton compte, il y aurait du mal. » C'est pourquoi je suis dans des transes mortelles et je ne demanderais pas mieux que d'être déjà à la maison.

— Alors tu ne te plais pas avec moi ?

— Oh, ne me tourmente pas avec tes questions, tu ne sais probablement pas ce que c'est que de trembler à chaque instant de voir quelqu'un qui nous reconnaisse et aille nous trahir. Et tu ne te représentes pas à quoi on en est quand il faut se dire :

« Quelle mine te fera-t-on à ton retour ? Quelles paroles, quelles insultes faudra-t-il entendre ? De quelle série de malheurs cette journée sera-t-elle le signal ? Sera-ce peut-être la dernière bonne journée que j'aurai sur la terre ? »

— Ça, répondit Resli, on peut se le représenter. Moi non plus je n'ai pas toujours eu du bon temps et il m'est souvent arrivé d'avoir les larmes aux yeux quand il faisait le plus beau soleil du monde. Mais, si je te comprends bien, tu n'aurais rien contre moi et tu serais disposée à me prendre pour mari, s'il n'en tenait qu'à toi ?

— Me parle pas de cela, j'en ai le cœur tout malade, sans compter que toutes les fois que je te regarde, je me mets à penser au Kellerjoggi et à ses yeux qui coulent toujours comme un vieux robinet usé, ce qui me fait venir les larmes aux yeux.

— Ainsi tu m'aimerais mieux que ce vieux *grigou* ?

— Allons, est-ce que cela se demande ?

— Oui, mais si le vieux me ressemblait, tu ne demanderais rien de plus ?

— Ah bah ! Si j'avais su que tu prendrais plaisir à me tourmenter je ne serais pas venue, quand même tu me l'aurais fait rappeler dix fois. Non ce n'est pas seulement à cause de sa mauvaise façon que je ne puis souffrir le Kellerjoggi. Mon Dieu, il me semble que je prendrais encore facilement mon parti de tout le reste, si cet individu n'avait pas tous les vices. N'est-ce pas affreux de se dire qu'on est maudit de chacun, que pas une âme n'adresse au Ciel un mot de prière en notre faveur et qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut rien y changer, parce qu'on a les mains liées ? C'est ce que je pourrais le moins supporter, et Dieu sait ce que je serais alors capable de faire. C'est tout autre chose chez vous à ce que j'ai entendu dire, on peut y apprendre à bien faire, ce dont j'aurais grand besoin. Aussi n'est-ce pas seulement à cause de ta bonne mine que j'ai pensé à

toi. Il me semble que si Dieu est aussi bon qu'on le dit, il ne laissera pas une pauvre fille tomber dans les griffes du diable...

— Eh, interrompit Resli, ce n'est pas au bon Dieu à te défendre ; il faut que tu prennes toi-même ton affaire en main. Et si tu tiens tellement à ne pas tomber dans les griffes du diable, il me semble que tu aurais pu représenter la chose à tes parents, et s'ils avaient eu une goutte de bon sang dans le cœur, ils n'auraient plus soufflé mot de l'affaire. Chez nous il est arrivé une fois qu'on n'a pas été d'accord pour une question d'argent mais si l'un de nous eût affirmé qu'il y allait du salut de son âme, l'affaire eût été enterrée et ni le père ni la mère n'en eussent plus levé la langue.

— Il n'en est malheureusement pas ainsi chez nous. Je ne le dis pas volontiers, et je n'en parlerais pas à une autre personne. Chez nous, celui qui mettrait cela sur le tapis serait tourné en ridicule. C'est que nos gens ne voient que l'argent et je ne suis à leurs yeux que l'amorce que l'on croche à l'hameçon pour attirer le poisson ; ma vie, mon âme, mon salut ne sont rien pour eux, et ils ne se soucient pas plus de mes paroles et de mes supplications que le pêcheur ne s'inquiète des souffrances du ver qui est accroché à son hameçon.

— C'est triste, en vérité. Est-ce que ces gens n'ont donc pas de religion ?

— Pourtant ils devraient en avoir ; ils ont été instruits comme tout le monde, mais, je le dis à regret, il n'y paraît guère. Tu ne saurais croire quelles angoisses j'éprouve parfois sous notre toit de paille où l'on jure tant que le jour est long, où l'on n'entend jamais une prière, où il se dit à table des choses à faire trembler les parois, où il n'est presque personne qui aille à la communion. S'il tonne ou si pendant la nuit je me dis qu'il suffirait d'une étincelle tombée quelque part pour que nous soyons tous brûlés avant que personne ait pu voir l'incendie s'allumer, et que nous éprouvions ainsi tout vivants les horreurs de l'enfer, la peur me prend, je ne puis plus dormir et je me mets à parcou-

rir la maison pour voir s'il n'y a pas du feu quelque part, et quand je me recouche, il me semble que je sens une odeur de fumée ; je me relève et je passe ainsi des nuits entières sans sommeil. Et je n'ose rien laisser voir de mes frayeurs, car on se moquerait de moi, on m'accuserait d'attendre des visiteurs nocturnes. Quand je m'avise de faire observer qu'on devrait bien se rappeler qu'il y a quelqu'un Là-Haut, on me dit de m'occuper de mes affaires et de ne pas croire tout ce que le ministre bavarde, comme si tout ce qui est écrit était vrai. En vérité tout cela me répugne plus que je ne pourrais dire ; j'ai souvent prié le bon Dieu de me tirer de cette maison. Et voilà qu'il paraît vouloir m'en tirer bientôt, mais pour aller où ? Dans une maison pire encore que la nôtre...

— Oh, ne dis pas cela. Le bon Dieu ne se laisse pas ainsi faire la loi, et quand on reste soi-même dans le bon chemin, il est le premier à nous faciliter les voies. Mais le tout est de choisir le bon chemin.

— Mon Dieu, je ne sais que faire. Mets-toi à ma place, représente-toi mes angoisses et mes incertitudes et pense si tu saurais toujours ce que tu dis.

— Si c'est ainsi, sois sans inquiétude, tu sortiras certainement de ce mauvais pas. Nous ne sommes plus des païens et je serais bien étonné qu'on fît entre chrétiens comme au temps où l'on sacrifiait à Moloch. Sans doute je t'ai aimée depuis le moment où je t'ai vue pour la première fois, mais quand j'ai vu tes parents chez eux, j'ai éprouvé quelque inquiétude parce qu'il m'a semblé qu'ils étaient grossiers et uniquement attachés à la matière et que j'ai craint que tu ne fusses comme eux. Et puisqu'il faut parler franchement, je te dirai que je redouterais d'amener dans notre maison une personne qui ne prie pas, qui ne se conduit pas chrétiennement et qui ne procure pas la paix. Je sais qu'une belle-fille ne serait pas malheureuse chez nous, mais je ne voudrais pas non plus que mes parents eussent à

souffrir de leur belle-fille. À présent je reprends courage, et si tu fais de même, l'affaire s'arrangera certainement.

— Oh, si jamais je pouvais vivre dans une maison où je n'eusse pas à être la nuit dans des transes perpétuelles et où la paix régnât pendant le jour, je me croirais au ciel quand même on n'y serait pas riche. Mais il faut y renoncer ; quand mon père a mis quelque chose sous son bonnet, il n'en démord pas. Je peux bien encore me débattre et faire du tapage pendant un temps, mais à quoi bon ? Il faudra y passer quand même une fois ou l'autre.



— Écoute, dit Resli, veux-tu me donner ta parole et me rester fidèle, et nous verrons bien s'il n'y a pas moyen d'en sortir. Mais c'est de toi que tout dépend ; reste ferme et nous réüssi-

rons. Si tu y consens, donne-moi ta main et dis : Oui, à la garde de Dieu !

La figure d'Anne-Mareili se couvrit d'une vive rougeur qui fit place à une pâleur mortelle ; des larmes coulèrent sur ses joues ; elle leva lentement la main, la mit dans celle de Resli et dit :

— Oui, à la garde de Dieu !

Les larmes la gagnèrent et elle dut appuyer sa tête sur l'épaule de Resli. Celui-ci pressa silencieusement la main qui était dans la sienne, et tous deux restèrent longtemps sans parler ; on eût dit qu'ils priaient à voix basse et qu'un ange au vol discret s'abaissait sur eux pour recevoir leurs vœux et les emporter au ciel.

Resli tira sa montre et dit :

— Tiens, prends ceci comme gage de notre union. Ce n'est pas que la chose soit nécessaire entre nous, mais je serais heureux de savoir que tu as quelque chose de moi et que tu penseras à moi toutes les fois que tu la regarderas. Et chaque fois que tu l'entendras battre tu pourras te dire que mon cœur bat pour toi aussi vivement qu'elle.

Anne-Mareili considéra la grosse et belle montre d'argent aux chiffres en relief et sa chaîne massive également en argent, et dit :

— Je la garderais volontiers et j'aurais un véritable plaisir à la voir, mais je n'ose pourtant pas ; je ne pourrais pas la remonter ; et puis je ne saurais où la cacher pour que mon père ou ma mère ne mettent pas la main dessus. Reprends-la donc. D'ailleurs, si je t'ai bien compris, il n'est pas besoin de gages entre nous. Toutefois, j'aimerais beaucoup avoir quelque chose de toi, non pour la chose elle-même, mais parce que cela viendrait de toi et pour pouvoir le considérer en secret et me dire

chaque fois : Voilà qui vient de lui ; que peut-il bien faire en ce moment et à quoi pense-t-il ?

— Que faut-il te donner ? Si j'y avais pensé j'aurais apporté une bague ou un bout de chaînette ; mais je n'ai réellement rien de semblable sur moi.

— Bague ou chaînette, c'est tout un, je ne pourrais les accepter, pas plus que la montre ; mais donne-moi une pièce d'argent, laquelle tu voudras, et je t'en donnerai aussi une. Personne n'y fera attention et quand nous les regarderons nous pourrons penser l'un à l'autre, tout aussi bien que si c'était une montre ou autre chose.

Ils tirèrent chacun leur bourse et Resli choisit dans la sienne un beau et respectable écu de Berne portant la crâne figure d'un vieux suisse ; Anne-Mareili choisit un florin tout neuf. Ces pièces ne leur parurent pas pouvoir être facilement confondues avec d'autres ; de plus, il eût fallu être bien rusé pour en deviner la signification, si l'on fût venu fouiller dans leur argent de poche.

Resli mit sa pièce à part dans sa poche de gilet, près du cœur ; Anne-Mareili garda la sienne dans sa main et ils passèrent encore d'agréables instants à se raconter mutuellement leurs craintes et leurs espérances d'autrefois.

— Te rappelles-tu, dit Anne-Mareili, le jour où nous avons dansé ensemble ? J'ai été bien ennuyée de devoir te quitter sans avoir appris qui tu étais. C'est que jamais je n'avais dansé avec un garçon qui me fît une pareille impression ; pendant que nous étions là à tourner ensemble, il me semblait entendre à chaque instant ces mots retentir à mes oreilles : Celui-ci ou personne. Et quand je ne t'ai plus vu, c'était comme si le ciel se fût fermé tout-à-coup. Pendant longtemps je n'ai plus pu rire, et je n'ai rien fait que regarder fixement devant moi, et réfléchir en silence. Ma mère a eu des soupçons et m'a interrogée dans toutes les règles, mais que pouvais-je lui dire ? Chaque dimanche je me

disais : Qui sait si on ne publie pas ses bans aujourd'hui ? Le vendredi, quand j'entendais sonner, je pensais : C'est peut-être pour son mariage ; et je pouvais à peine retenir mes larmes. Mais, c'est surtout quand on a commencé à me tourmenter à propos du Kellerjoggi que mes pensées se sont portées vers toi tout de nouveau et je crois que je ne me suis pas réveillée un seul matin sans penser que je t'avais vu en songe dans la nuit. Mais toi, savais-tu qui j'étais ?

Resli rougit jusqu'aux oreilles et donna une réponse évasive. Et Anne-Mareili de s'emporter et d'accuser son fiancé d'avoir montré bien peu d'empressement à savoir qui elle était. Le jeune homme dut alors bon gré mal gré raconter tout ce qui s'était passé chez ses parents et comment sa mère avait d'emblée refusé de l'entendre.

— Cela m'a fait perdre toute espèce de courage, continua-t-il, surtout quand j'ai appris que vous étiez des gens riches et combien ton père tenait à avoir des gendres qui eussent de la fortune et qui fussent seuls à hériter de leurs parents. Mais c'est curieux que, le jour même où nous venions de nous réconcilier les uns avec les autres, et à l'instant où j'avais ouvert mon cœur à mes parents et à mon frère et à ma sœur, et où ceux-ci m'avaient promis de faire de leur mieux pour faciliter mes projets, le tocsin ait retenti et que l'incendie nous ait mis en face l'un de l'autre d'une manière si étrange et si inattendue. Il faut croire que tout cela n'est pas arrivé par pur hasard et c'est ce qui m'encourage à penser que tout finira bien.

— À la bonne heure, fit Anne-Mareili. Mais il me semble qu'à ta place je n'aurais pu attendre si longtemps de faire une démarche quelconque. Quoi qu'il en soit, je te pardonne de bon cœur, à condition que tu m'aimes beaucoup, plus que personne au monde, autant que je t'aime moi-même, sinon je n'aurai pas le courage de me défendre comme il faut. À propos, comment penses-tu que cela finisse et que vas-tu entreprendre à présent ?

La réponse n'était pas facile, d'autant moins qu'Anne-Mareili ne voulait pas entendre parler de renvoyer ni de suspendre en aucune façon, le Kellerjoggi ayant précisément commencé à céder. En effet le prétendant avait déclaré au père qu'il n'y avait qu'à faire publier les bans et que tout s'arrangerait ensuite au mieux. Il fallait donc se mettre promptement à l'œuvre ; il n'était plus question de tergiverser ; aussi Resli jugea-t-il que le plus court et le plus raisonnable était de se présenter en personne à la Combe-aux-Épines et de faire carrément sa demande. Il entendait cependant qu'Anne-Mareili lui prêtât main forte et vînt déclarer à son tour que c'était son désir et qu'elle ne voulait pas d'autre époux. Celle-ci eût préféré que le père de Resli vînt, ce qui lui eût permis de se tenir à l'écart et n'eût pas eu l'air de mettre le marché à la main de ses parents. Les jeunes filles n'aiment pas cette manière de casser les vitres ; elles préféreraient toujours qu'on prenne les choses en douceur ou d'une manière détournée comme font les chats à l'égard des souris ; cette méthode est bien la plus commode, mais elle ne fait pas l'affaire de la plupart des hommes ; il arrive d'ailleurs souvent qu'à force de tergiverser et de louvoyer on manque son coup.

— Et puis, concluait Anne-Mareili, il faudra avouer que nous nous sommes donné rendez-vous ici, et on m'en voudra aussi longtemps que je serai encore à la maison. S'il le faut absolument, je m'y résoudrai à la garde de Dieu et pour te faire plaisir, quand même tu as été toute une grande année sans t'informer de moi. Mais je prévois que cela ne jouera pas. Et alors adieu nos beaux projets. En tous cas, aie soin de ne pas te fâcher, reste poli, quoi qu'on te dise, afin qu'on n'ait pas de motifs pour te fermer la porte une fois pour toutes. Oh, je frissonne en y pensant ; c'est pourquoi tu ne trouveras pas mauvais que je ne paraisse que quand il le faudra absolument.

Resli trouvait toujours plus de plaisir à contempler la jeune fille ; elle était si propre et si avenante malgré la simplicité de sa mise, elle s'exprimait si agréablement, il y avait dans toute sa manière d'être une telle franchise et si peu de prétention qu'il ne

pouvait en détacher ses regards ; elle mangeait et buvait sans faire de façons, proprement et coquettement, si bien qu'il en prenait lui-même de l'appétit. Elle ne disait pas : « Je n'aime pas les choux, nous en avons assez à la maison ». Elle n'allongeait pas ses doigts mignons dans toutes les directions, ne prenait pas les morceaux de viande à la poignée, ne se bourrait pas de pain jusqu'à avoir le visage tout parsemé de miettes, et mettait même une certaine grâce à ronger les os, ce qui est beaucoup dire.

Il eût été capable de la regarder manger un jour entier, tandis qu'il en est qu'il suffit d'avoir vues une fois derrière une table pour en avoir assez. Elle lui rappelait sa mère : en quoi ? il n'eût pu le dire ; ce n'était pas par telle ou telle de ses allures, mais par toute sa tenue. Se pouvait-il qu'elle sortît d'une pareille maison ? De même qu'en Espagne on est généralement brun et en Angleterre pâle et blond, ainsi tout homme a ses traits de famille ; on voit, par exemple, des familles où tous les enfants et petits-enfants sont des saligots et où de père en fils et depuis sept générations on ne s'est jamais lavé que quand on ne pouvait pas faire autrement, et encore ne lavait-on que ce qui tombait sous les yeux des gens.

Or il semblait à Resli qu'Anne-Mareili n'avait, ni dans le caractère ni dans la tenue, rien qui rappelât la famille d'où elle sortait, aussi lui demanda-t-il :

— As-tu toujours été à la maison ?

— Oh non, répondit la jeune fille ; étant enfant j'ai été longtemps chez une grand'mère, une bien brave personne, mais originale au possible. Je l'aimais beaucoup, malgré ses originalités, et quand elle est morte cela ne m'aurait rien fait d'être enterrée avec elle. Il m'a fallu du temps pour m'habituer au genre de notre maison ; il me semblait toujours qu'on ne m'aimait pas autant que les autres et que je ne faisais rien à l'idée de nos gens. C'est mieux allé quand mes sœurs ont quitté la maison et ma mère a eu, à l'occasion, des bontés pour moi. Quant au père,

il m'a toujours eu à l'œil jusqu'à ces derniers temps où il a vu un bon coup de commerce à faire avec moi. Je crois presque qu'il m'en voulait déjà avant ma naissance. Pourtant ce n'est pas ma faute si je suis au monde.

Il y a des journées qui passent vite ; quelques heures passées en tête-à-tête avec l'objet aimé ou une nuit de lutte avec soi-même et avec la souffrance sont deux choses bien différentes. Avec quelle désespérante lenteur le temps s'écoule pour le malade, quand les secondes de l'horloge s'égrènent une à une le long de son corps affaibli, semblables à autant de gouttes de son sang qui s'échapperaient de ses veines, et que les heures s'allongent indéfiniment comme les perspectives monotones d'un désert qui ne laisse entrevoir aucune ombre réparatrice, aucun asile protecteur ! Et quand enfin minuit a sonné, marquant la fin d'une éternité et le commencement d'une nouvelle éternité, ce sont de nouvelles heures de souffrance qui s'ouvrent pour le malade, sans la moindre perspective d'ombre ni de repos ; il ne lui reste plus qu'à se dire que soixante fois soixante secondes devront encore lentement s'écouler avant qu'une heure soit passée, que le jour ne paraîtra qu'après plusieurs de ces heures, et que ce nouveau jour s'ouvrira en définitive sur de nouvelles perspectives de souffrance. Heureusement que la lumière du soleil rend toutes choses plus douces, plus supportables, et ôte aux maux quelque peu de leur acuité.

Le soir vint pour Resli et Anne-Mareili sans qu'ils sussent comment et la jeune fille commença à parler du départ. Resli eut beau s'ingénier à retarder l'instant de la séparation, il fallut en passer par là et faire l'expérience des amertumes de l'instant fatal, amertumes d'autant plus sensibles que nos amoureux savaient d'avance que leur prochaine entrevue serait chose compliquée et que les résultats risquaient d'en être fort désagréables. Resli offrit à la jeune fille de l'accompagner, elle refusa, alléguant que les champs ont des yeux et les forêts des oreilles, et que le diable ne manque pas une occasion de jouer

un mauvais tour et sait habilement mettre sur votre route des gens qu'on croyait à cent lieues de là.

Ils se séparèrent non loin de la maison. La servante leur souhaita un bon voyage et leur répéta plusieurs fois qu'ils devaient revenir bientôt et que s'ils avaient besoin d'elle ils n'avaient qu'à lui en dire un mot. C'est que Resli savait qu'une pièce de cinq batz placée à propos produit d'excellents résultats et qu'une bonne parole en produit de plus excellents encore ; du moins est-ce le cas vis-à-vis des servantes d'auberge, tandis que c'est l'inverse vis-à-vis des domestiques d'écurie. Resli savait cela ; il ne lésinait ni dans l'un ni dans l'autre cas, sans cependant se montrer prodigue de ses faveurs ; aussi était-il bien vu partout où il allait, sans passer en aucune façon pour un goujat.

Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2016.

— Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Pascal, Marie-Camille, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Jérémias Gotthelf, *Œuvres choisies II^e série*, Neuchâtel, F. Zahn, sd. [1901]. La photo de première page, Ferme de l'Emmenthal, a été prise par Ancha en 2014.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://djelibeibi.unex.es/libros>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://eforge.eu/ebooks-gratuits>
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org/>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.